

Les pérégrinations dans les récits en prose du XVIe siècle

Margot Tranvouez

▶ **To cite this version:**

Margot Tranvouez. Les pérégrinations dans les récits en prose du XVIe siècle. Sciences de l'Homme et Société. 2017. dumas-02108941

HAL Id: dumas-02108941

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02108941

Submitted on 24 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

MEMOIRE DE MASTER 1 ARTS, LETTRES ET CIVILISATIONS

Les pérégrinations dans les récits en prose du XVIe siècle

Sous la direction de Pouneh Mochiri

Margot Tranvouez

Année Universitaire 2016/2017

Université de Bretagne Occidentale

Remerciements

J’adresse mes remerciements aux personnes qui m’ont aidée dans la réalisation de ce mémoire.

Je tiens tout d’abord à remercier ma directrice de mémoire, Mme Mochiri, pour l’aide et le temps consacré à mon mémoire et pour ses conseils et encouragements qui m’ont guidée tout le long de cette année.

Ensuite, je remercie Mme Marrache-Gouraud d’avoir accepté d’évaluer mon mémoire.

Enfin, je voudrais remercier toutes les personnes qui m’ont soutenue et qui ont participé de près ou de loin à l’élaboration de mon mémoire : ma famille et mes amis (Audrey, Jean, Emilie, Enora, Suzie) et particulièrement Mme Anne Bihan qui a pris le temps de relire ce mémoire.

Table des matières

REMERCIEMENTS **1**
INTRODUCTION **3**

I. Les caractéristiques narratives du déplacement **6**

A. La genèse du déplacement ***6***
1) L'hybridité du sujet 6
2) La place du déplacement dans les récits 9
3) Les types et représentations des déplacements 11

B. La figure du Voyageur-Narrateur ***16***
1) Le voyageur du XVIe siècle 16
2) L'expression du sujet entre l'omniprésence du « nous » et la discrétion du « je » 19
3) Le voyageur, héros de récit 21

C. Les règles de composition dans l'écriture des pérégrinations ***24***
1) Le rythme du récit : une aspiration à la synthèse 24
2) L'organisation logique de la narration viatique 28
3) Les enjeux pragmatiques de l'action et de la description 30

II. Variations et imitations, la mise en scène des pérégrinations **35**

A. Le canevas des déplacements ***35***
1) Les déplacements maritimes et terrestres, entre singularité et uniformisation 35
2) Datations et distances, des motifs structurels 40

B. Les constantes de la pérégrination ***45***
1) Un récit en boucle 45
2) L'écriture du trajet maritime et terrestre : épreuves initiatiques ou passages obligés. 52
3) Lieux d'arrivée et lieux incontournables : un morceau utopique du monde 61

III. La pérégrination ou l'art de l'essai : une ouverture humaniste sur soi et sur le monde **70**

A. La visée récréative des déplacements ***71***
1) Les digressions anecdotiques 72
2) « Une rhétorique de l'extraordinaire » pour un contenu remarquable 76

B. « Un inventaire du monde » ***80***
1) « Experientia est rerum magistra » 80
2) Le récit comme catalogue littéraire 84
3) Raisonnement sur l'espace 87

C. Un gain de sagesse ***91***
1) Le « déchiffrement du monde » 92
2) La place de Dieu, entre croyance et superstition 95
3) L'évolution des personnages 99

CONCLUSION **101**
BIBLIOGRAPHIE **103**
ANNEXES **109**

Introduction

« J'étais dans un état d'excitation intellectuelle intense. Je me sentais revivre les aventures des premiers voyageurs du XVIe siècle. Pour mon compte, je découvrais le Nouveau Monde. Tout me paraissait fabuleux : les paysages, les animaux, les plantes… »[1], témoigne Claude Lévi-Strauss. Le voyage provoque en lui les multiples sensations d'un indicible bonheur. A l'image de ces hommes de la Renaissance, tout lui semble merveilleux, voire chimérique. Il rentre en communion avec l'histoire du voyage et la sienne. Il s'inscrit, enthousiaste, à la suite des légendaires récits de voyage. La lecture des grands textes de voyage du XVIe siècle provoque une envie irrésistible de parcourir le monde et ses souvenirs. « Le périple littéraire est d'abord une quête »[2], une « invitation au voyage » et un témoignage empli de richesses. En quoi consistent ces « aventures des premiers voyageurs du XVIe siècle » ? Pour Montaigne :

> « Le voyager me semble un exercice profitable. L'âme y a une continuelle exercitation à remarquer les choses inconnues et nouvelles ; et je ne sache point meilleure école, comme j'ai dit souvent, à former la vie que de lui proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantaisies et usances, et lui faire goûter une si perpétuelle variété de formes de notre nature. Le corps n'y est ni oisif, ni travaillé, et cette modérée agitation le met en haleine. »[3]

Selon Montaigne, profit et plaisir sont à la clef des voyages. L'homme se trouve confronté à la diversité du monde et de la nature, comme l'exprime également Claude Lévi-Strauss admiratif devant la beauté du monde. Cinq siècles séparent les deux témoignages, et pourtant, l'excitation et les bienfaits du voyage semblent être toujours les mêmes. Plus concrètement, pour Furetière, le voyage est le :

> « Transport qu'on fait de sa personne en des lieux esloignez. On fait *voyage* par curiosité pour voir des choses rares. […]. Les voyages sont necessaires à la jeunesse pour apprendre à vivre dans le monde. […].
>
> Voyage, signifie aussi, Pelerinage. […]
>
> Voyage, se dit aussi d'une petite course qu'on fait d'un lieu en un autre, soit dans les endroits circonvoisins, soit dans la ville, soit même dans sa maison.
>
> Voyager. v.n. Aller dans les pays estrangers. […]

[1] C. Lévi-Strauss, D. Eribon, *De près et de loin* : Suivi de « Deux ans après », Broché, Paris, éd. Odile Jacob, 2009, p. 37.
[2] G. Sand, « Lettes à un voyageur », *Revue des Deux Mondes*, 1836, tome VIII, 1er octobre 1836, p. 3.
[3] M. de Montaigne, *Essais III*, 9, « De la vanité », éd. Emmanuel Naya, Delphine Reguig-Naya, Alexandre Terrête, Paris, Gallimard, coll. Folio classique, 2009, p. 274-275.

Voyageur. s.m. Qui fait des voyages par pure curiosité, et qui en fait des relations. »[4]

Pour Alain Rey, dans le *Dictionnaire de la langue française,* ce terme désignerait au XVe siècle le « déplacement d'une personne qui se rend dans un lieu assez éloigné. »[5] En 1508, il se précise au sens de « course que fait une personne pour transporter quelque chose ». Puis par extension, vers 1534, le voyage serait devenu un « déplacement effectué à plusieurs reprises sur le même trajet ». Au XVIe siècle, le terme a une connotation mercantile. Pourtant, cette portée économique du voyage ne se ressent pas dans les récits. Le voyage est, certes, composé d'un trajet et d'un séjour, mais les définitions citées plus haut insistent surtout sur l'aspect de mobilité. Un large éventail lexical se déploie alors autour du voyage : déplacement, épopée, périple, trajet, aventure. Tous ces termes de mouvement se retrouvent dans un même mot : la pérégrination. Issues du latin *peregrinatio-onis*, les pérégrinations désignent un long voyage à l'étranger (vers 1120). Le mot sera repris avec son sens métaphorique de « vie terrestre » dans le langage religieux pour désigner un pèlerinage dans un lieu Saint (1155). Ce sens a disparu, comme son sens propre de « voyage à l'étranger ». Il s'est ainsi appliqué à des allées et venues, à des déplacements incessants, à un voyage à itinéraire compliqué. Ce simple terme referme de nombreux enjeux thématiques qui mobilisent la curiosité, la liberté, le dépaysement, l'étranger et des enjeux structurels. Les récits se construisent au gré des pérégrinations dont il faut définir les invariants et les particularités propres. Les pérégrinations méritent donc bien une étude plus approfondie. Pour comprendre ce qu'est qu'une pérégrination, on peut se demander dans quelle mesure et à quelle fin les pérégrinations sont représentées et utilisées dans la littérature en prose du XVIe siècle.

Le corpus se fonde sur trois genres phare du siècle de la Renaissance : le roman qui est de plus en plus répandu, en particulier dans trois romans de François Rabelais, *Pantagruel* (1532), *Gargantua* (1542), et le *Quart Livre* (1552). Ces récits, surtout le *Quart Livre*, posent un regard distancié et critique sur les pérégrinations. Les recueils de nouvelles avec le *Décaméron* (1349-1353) de Giovanni Boccace, *l'Heptaméron* (1512) de Marguerite de Navarre, ainsi que le *Discours des Champs de faëz* (1553) de Claude de Taillemont. Ils permettent d'approcher différemment les pérégrinations. Le dernier genre phare est bien entendu le récit de voyage. Cette catégorie se compose des textes de Jacques

[4] A. Furetière, *Dictionnaire Universel*, Paris, Classiques Garnier, 2007.
[5] A. Rey, *Dictionnaire historique de la langue française : contenant les mots français en usage et quelques autres délaissés, avec leur origine proche et lointaine*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2010.

Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534* (1598) ; d'André Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique* (1557) ; de Jean de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil* (1580) ; enfin le *Journal d'un voyage* (1580, édité en 1774) de Michel de Montaigne. Ils offrent une base comparative au développement entrepris. Dans ce travail de prospection, il fut un moment envisagé d'étudier le *Tiers Livre* (1552) de François Rabelais et *Les Nouvelles récréations et joyeux devis* (1558) de Bonaventure des Périers puisque le début de la pérégrination du *Quart Livre* est entamé à la fin de ce récit. Mais la cueillette d'exemples fut peu fructueuse. Nous en ferons donc état quand le cas se présente, sans que soit respecté nécessairement le principe d'équilibre entre les œuvres.

Une approche théorique des pérégrinations s'impose en premier lieu pour comprendre leur ampleur et leurs modalités au sein des récits. En effet, l'élaboration du déplacement est complexe, tout comme son écriture et le statut du voyageur.

La seconde partie, sera fondée sur le canevas et les motifs récurrents du déplacement : trajet terrestre et maritime, départ, retour, tempête, lieu d'arrivée. Il s'agira d'inscrire la scénographie du voyage dans une tradition littéraire bien connue tout en valorisant la création littéraire par des variations.

Pour finir, la dernière partie évoquera les apports du voyage entre plaisir et fruit. Par le biais du déplacement, l'auteur s'ouvre à un monde qu'il veut comprendre et faire comprendre dans une quête divertissante de savoirs.

I. Les caractéristiques narratives du déplacement

A. La genèse du déplacement

1) L'hybridité du sujet

> « Innombrables sont les récits du monde. C'est d'abord une variété prodigieuse de genres, eux-mêmes distribués entre des substances différentes, comme si toute matière était bonne à l'homme pour lui confier ses écrits : (…) il est présent dans le mythe, la légende, la fable, le conte, la nouvelle, l'épopée, l'histoire, la tragédie, le drame, la comédie, le pantomime, le tableau peint (que l'on pense à Sainte Ursule de Carpaccio), le vitrail, le cinéma, les comics, le fait divers, la conversation. »[6]

Mais dans ce « siècle si plein de lumière »[7], de découvertes et d'esprits insatiables trois genres narratifs vont se multiplier et se renouveler : le roman, la nouvelle et les récits de voyage. Ces genres connaissent un fort épanouissement qui va de pair avec les intérêts de lectures du siècle et possèdent tous trois un air de famille. En effet, pour combler la curiosité des humanistes, le thème du voyage fait une éclatante apparition dans toute la littérature mise en avant par l'explosion du nombre de découvertes et par la redécouverte des textes anciens. Dans cette redécouverte d'Ulysse, d'Enée ou de Noé, ancêtres mythiques du voyageur bravant et découvrant le monde, les humanistes voient dans leurs épopée un modèle de déplacement moderne. C'est de ce modèle que de nombreux auteurs tirent les règles du récit de voyage. Ainsi, le déplacement versifié des héros entraînés par la force de la divine providence devient au XVIe siècle une épopée moderne raisonnée et en prose. Source d'ouverture et de dialogue, les pérégrinations permettent alors aux auteurs de poser un regard humaniste sur le monde, notamment dans les épisodes à tonalité philosophique, religieuse et scientifique. Ces récits de déplacements ouvrent maintenant de nouveaux horizons aux lecteurs. Pour ne prendre qu'un exemple, Jean de Léry corrige la cartographie d'un lieu traversé :

> « esloigné la terre ferme de plus de deux cens lieuës, nous eusmes la veue d'une isle inhabitable, aussi ronde qu'une tour […] nous ne vismes autre terre que ces islettes : lesquelles nos maistres et pilotes ne trouverent pas encores marquées en leurs cartes marines, et possible aussi n'avoyent elles jamais esté découvertes. »[8]

Cet exemple est la preuve d'un monde qui s'agrandit et qui est encore méconnu. Le thème du voyage est au croisement des genres. Il puise sa forme dans la structure narrative des

[6] R. Barthes, *Introduction à l'analyse structurale du récit*, Communications, Volume 8, Numéro 1, 1966, p. 1.
[7] F. Rabelais, dans l'épitre-dédicace des *Lettres Médicales* de Manardi, Tome II, consulter A. Jouanna, *La France de la Renaissance : histoire et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, 2001, p. 3.
[8] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil* [1580], éd. Frank Lestringant, Paris, librairie générale française, coll. Le Livre de Poche, 1994, p. 512.

épopées et des récits de voyages tout en s'accordant aux autres genres. Certains romans et recueils de nouvelles utilisent alors les pérégrinations comme une armature pour structurer leurs intrigues et leurs observations. Dans les trois genres énoncés le voyage est donc traité de la même manière. D'après les plus anciens voyages littéraires connus, une définition du déplacement ressort valable pour tous les autres trajets du XVIe siècle : le déplacement est une aventure d'une ou de plusieurs personnes vers un but prédéfini, où « l'homme cherche partout du merveilleux : [car] il lui en faut »[9]. Ce merveilleux est indispensable aux écrits puisqu'il a le pouvoir d'attiser aussi bien la curiosité que la peur du lecteur. Par exemple, le récit du retour d'Ulysse ne vise qu'un seul but, celui de rentrer à Ithaque. De plus, tout le long de son trajet ce héros se retrouve face à des situations merveilleuses comme dans le chant XII où il rencontre les fameuses et mythiques sirènes :

> « Quant à moi, rejoignant ma nef, j'ordonnai à mes gens/ De remonter à bord et de détacher les amarres./ (…) Notre vaisseau bien fait atteignit l'île des Sirènes./ (…) Tout près de là. Leur voix suave alors se fit entendre:/ (…) Voilà ce que disaient leurs belles voix. Ne songeant plus/ Qu'à écouter, je demandai, d'un signe des sourcils,/ Qu'on vînt me détacher. (…) »[10]

Le voyage d'André Thevet ne s'éloigne pas tant que cela de celui d'Ulysse. Si ce n'est pas son pays natal qu'il vise, c'est vers un nouveau continent riche en curiosité, et si ce n'est des sirènes qu'il rencontre, ce sont des tortues, créatures en tout point merveilleuses car méconnues à cette époque : « Quand à leur couverture et écaille, je vous laisse à penser de quelle épaisseur elle peut être, proportionnée à sa grandeur. »[11]. Tout comme avec la sirène le lecteur peut être attiré et effrayé face à ce spécimen surdimensionné : « Entre ces tortues, il s'en trouve quelques-unes de si merveilleuse grandeur, même en ces endroits dont je parle, que quatre hommes n'en peuvent arrêter une (…) »[12].

Dans les récits de voyage, l'intrigue se présente toujours comme un compte-rendu d'aventures véridiques. Même si quelquefois le « je » s'efface derrière des descriptions, le récit de voyage reste dans la plupart des cas une expérience personnelle. Certes, le roman est une œuvre imaginaire :

> « Les Poëmes fabuleux se mettent aussi au rang des Romans, comme l'Eneïde et l'Iliade. Le Roman de la Rose est un Roman en vers. Le Roland de l'Arioste est un Roman. Et en un mot toutes les Histoires fabuleuses ou peu vraisemblables passent pour des Romans. On dit

[9] R. Challe, *Journal d'un voyage fait en aux Indes Orientales* [1690-1691], éd. F. Deloffre et M. Menemencioglu, Paris, Mercure de France, coll. Le Temps retrouvé, 1983, tome 1, p. 237.
[10] Homère, *L'Odyssée*, trad. Frédéric Mugler, éd. Actes Sud, coll. Babel, 1999, p. 215-216.
[11] A. Thevet, *Le Brésil d'André Thevet : Les Singularités de la France Antarctique* [1557], éd. Frank Lestringant, Paris, Chandaigne, coll. Magellane, 2011, p. 107.
[12] *Ibid*, p. 106.

> même d'un récit extraordinaire qu'on fait en compagnie, Voilà un Roman, c'est une adventure de Roman, une intrigue de Roman. »[13]

Pourtant, certaines fictions se présentent de cette manière : « je, qui vous fays ces tant véritables contes »[14]. Du reste, la nouvelle se définit en tant qu'anecdote tirée de faits réels comme l'écrit Marguerite de Navarre dans le protocole prononcé par Parlamente : « dira chacun quelque histoire qu'il aura vue ou bien ouï dire à quelque personne digne de foi. »[15]. Chaque nouvelle s'appuiera sur cette vraisemblance. L'expérience vécue à la première personne est toutefois à nuancer dans le thème du voyage comme nous le verrons par la suite. En effet, l'un des intérêts majeurs du roman comme l'indique la définition ce sont ces « Histoires fabuleuses ou peu vraisemblables ». Autrement dit, les pérégrinations sont de pures inventions divertissantes dans les romans. Mais François Rabelais jongle sur les frontières de la vraisemblance :

> « son pere Gargantua avoit esté translaté au pays des Phées par Morgue (…) les Dipsodes estoient yssuz de leurs limites, et avoient gasté ung grand pays de Utopie (…). Dont partit de Paris (…) car l'affaire requeroit diligence, et s'en vint à Rouen »[16].

Dans cet exemple, il mêle parfaitement la fiction et la réalité, ce qui n'est pas sans rappeler Lucien de Samosate[17]. Si le récit de voyage s'inspire de l'expérience du voyageur et des grandes épopées en vers, ainsi que de Lucien de Samosate pour les romans de François Rabelais, la nouvelle s'est nourrie quant à elle de faits divers, de chroniques, d'exemplum et d'anecdotes. Elle a pour singularité dominante d'être un genre fondé sur un effet de brièveté et sur une efficacité exemplaire. Les longues descriptions de déplacements laissent place dans la nouvelle à des actions très réduites et à des éléments très concrets comme ici dans le *Décaméron* où le trajet entre Florence et leur nouvelle demeure est exposé d'une manière très minimaliste : « A peine s'étaient-ils éloignés de deux milles qu'ils parvinrent au lieu préalablement fixé »[18] à l'image du retour : « ils reprirent le chemin de Florence »[19]. Cet aller et ce retour symbolisent le début et la fin du séjour. Une structure en boucle très prisée dans les récits de voyage se repère, contrairement aux romans où les déplacements sont beaucoup moins réguliers dans leur forme.

---

[13] A. Furetière, *Dictionnaire Universel*, Paris, Classique Garnier, coll. Dictionnaire des 16e et 17e s, 2007.
[14] F. Rabelais, *Pantagruel* [1532], éd. Marie-Madeleine Fragonard, Paris, Pocket, coll. Pocket classiques, 1998, p. 292
[15] M. de Navarre, *Heptaméron* [1559], éd. Simone de Reyff, Paris, Flammarion, coll. GF, 1982, p. 48.
[16] F. Rabelais, *Pantagruel*, *op. cit*, p. 216
[17] Auteur des *Histoires vraies*, sorte de récit de voyage imaginaire présenté comme véridique où l'auteur se met en scène dans un monde inconnu comme Pantagruel dans le *Quart Livre.* Le lecteur est invité à croire à ce récit fictif tout en gardant un esprit critique.
[18] G. Boccace, *Décaméron*, éd. Christian Bec, Paris, Librairie Générale Française, coll. Le Livre de poche, 1994, p. 52.
[19] *Ibid*, p. 855.

En définitive, les nouvelles, les romans et les récits de voyage sont influencés par le thème du voyage et ces règles aussi bien qu'ils influent sur celui-ci par la conservation de leurs singularités. C'est dans cette diversité de genre qu'évolue et se nourrit le déplacement.

2) La place du déplacement dans les récits

L'emplacement des pérégrinations varie et son impact sur la nouvelle, le récit de voyage et le roman n'est pas des moindres. Ce n'est ni excuse pour entretenir la vraisemblance du récit, ni un carcan, mais une véritable aventure à part entière. Selon Frédéric Tinguely :

> « Dans le sillage littéraire de Christophe Colombe, mais sans le même souci d'exactitude chronologique, le récit de Léry s'ouvre et se clôt tout naturellement sur quelques chapitres en manière de journal de bord. On aurait tort de négliger ces pages océaniques en s'imaginant qu'elles ont pour unique fonction de circonscrire la matière américaine. Dans l'attente du Nouveau Monde, l'océan constitue déjà un monde nouveau où l'œil et la plume du voyageur écrivain peuvent s'exercer à merveille. »[20]

Comme il le constate, l'océan est déjà « un monde nouveau ». Dans cette optique, tout trajet, qu'il soit maritime ou terrestre, court ou long, est « un monde nouveau » à ne pas dénigrer. Loin d'être un vide narratif, le déplacement donne à voir sa propre réalité : une intrigue, une chronologie, des réflexions, une ambiance. L'évocation du trajet mobilise un relevé descriptif parfois agrémenté d'effets poétiques. L'une des promenades de Claude de Taillemont présente par exemple toute cette délicatesse du déplacement :

> « Ce disant me print par la main, et sortans tous ensemble du logis entrasmes en un grand et spacieux verger de forme carrée, […] representoyent en ce lieu un vray paradis terrestre […] nous feit retourner contre le jardin par dessous certaines tonnes […] couvertes de plusieurs especes de jeunes arbres entrelacez si subtilement l'un dedans l'autre, que la diversité des fruits pendans au-dedans representoyent aux yeux, par la varieté de leurs couleurs, une infinité de choses, et tellement esblouissoyent, en les regardant, le sens et la veue, qu'on oublioit toute chose […] nous sommes aux champs des faeez. »[21]

Ce déplacement au cœur d'un paysage accueillant plonge le lecteur dans un autre espace-temps : « paradis terrestre », « champs des faeez » où les arbres s'entrelacent, comme des amants. Ainsi, le trajet n'est pas seulement un « déplacement d'une personne qui se rend

---

[20] F. Tinguely, « Jean de Léry et les vestiges de la pensée analogique » dans *L'encre de Brésil : Jean Léry, écrivain*, M-C, Gomez-Géraud, F. Lestringant, Orléans, éd. Paradigme, coll. L'atelier de la Renaissance, 1999, Chapitre 7, p. 127.
[21] C. de Taillemont, *Discours des Champs faëz, A l'honneur, et exaltation de l'Amour et des Dames* [1553], éd. Jean-Claude Arnould, Genèvre, Droz, coll. Textes Littéraires François, 1991, p. 79-86.

dans un lieu assez éloigné »[22], mais un récit propre, vecteur de réflexions, qui possède une véritable structure et une véritable place.

Mais l'emplacement des trajets dans le corpus n'est pas toujours le même. Une typologie est alors envisagée. Cette classification présente le déplacement selon son ampleur et sa position dans les textes distinguant ainsi : le voyage permanent, le voyage introductif et conclusif, le voyage par épisode et le voyage comme « liaison » narrative.

Tout d'abord, le voyage en continu place les déplacements au premier plan. Ceux-ci constituent l'action principale du récit rythmant les péripéties, les escales et les réflexions. L'auteur et le lecteur sont en continuel mouvement. Certes, leurs déplacements sont interrompus par des séjours, mais qui sont directement suivis par de nouvelles pérégrinations. C'est le cas pour les récits de Jacques Cartier, Michel de Montaigne, François Rabelais dans le *Quart livre*[23], mais également pour Claude de Taillemont. Les auteurs ont fait le choix de construire l'ensemble de leurs récits sur le motif du déplacement. Le récit du voyage de Jacques Cartier aurait pu être un simple aller-retour entre la France et le Canada avec en son centre le séjour en Terre-Neuve. Mais comme l'indique ce sous-titre : « Du lieu nommé Blanc-sablon, de l'Isle de Brest, et de l'Isle des Oiseaux […] et du port nommé les Islettes »[24], il passe d'île en île, de cap en cap en relatant brièvement ses escales. Son voyage se présente sous la forme d'une exploration en boucle à l'image de Michel de Montaigne qui voyage perpétuellement de ville en ville selon son bon vouloir et à la recherche de « Bains » thérapeutiques. Le recueil de nouvelles de Claude de Taillemont possède étonnamment une typologie semblable : « cheminans le long de ce grand et spacieux chemin tant couvert d'arbres, dont j'ay parlé, escoutoyent le bruict et chant des oyseaux »[25]. Ces perpétuelles promenades sont semblables à un voyage permanent qui serait entremêlé de temps de pause. Ainsi, l'exploration du parc est entreprise comme l'exploration de l'Italie par Montaigne.

A la différence de cette catégorie de voyage en continu, le déplacement introductif et conclusif est constitué d'un aller et d'un retour séparés par un véritable séjour. Cette structure est propre aux récits de voyage de Jean de Léry *L'Histoire d'un voyage faict en la*

[22]A. Rey, *Dictionnaire Historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2010.
[23] F. Rabelais, *Quart Livre* [1552], éd. Mireille Huchon, Paris, Gallimard, coll. Folio classique, 1998.
[24] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534*, éd. Henri-Victor Michelant et Alfred Ramé, Paris, Librairie Tross, 1865. Source : Bibliothèque nationale de France.
[25] C. de Taillemont, *Discours des champs faëz*, *op. cit*, p.104

terre du Brésil[26], d'André Thevet *Les Singularités de la France Antarctique*[27] et à d'autres genres comme les recueils de nouvelles de Giovanni Boccace[28] et de Marguerite de Navarre qui aurait sans doute, si elle avait pu terminer son recueil, fait passer les devisants sur le pont.

Dans d'autres récits le déplacement est réduit à un épisode à part entière. Cette place donnée au trajet est une pause divertissante : « Comment Gargantua fut envoyé à Paris, et l'énorme jument que le porta, et comment elle deffit les mousches bovines de la Beauce »[29]. Ce chapitre est un intermède plaisant qui reprend la logique du récit de voyage dans un laps de temps imparti sans que soit coupé le lien logique avec la suite du récit.

Cette idée de lien logique prend tout son sens dans les nouvelles. Les déplacements y sont concentrés et réduits au maximum par un verbe de mouvement. Chaque micro déplacement forme une péripétie qui donne du relief au récit. Par exemple dans la nouvelle 10 du recueil de Bonaventure des Périers, l'action du déplacement est réduite à un unique verbe : « Fouquet s'en va à son maistre »[30]. Cette pérégrination coordonne le texte et les actions comme liaison qui permet de faire avancer le récit.

D'après ces quatre cas évoqués la pérégrination forme l'ossature du récit. Le déplacement dynamise ainsi le texte tout en lui apportant une caution véridique. Les déplacements ont donc une place importante au sein des récits qu'ils soient une partie, un accessoire ou le récit en totalité. Toutefois, notons qu'il est possible de trouver plusieurs voyages aux emplacements très différents au sein d'un même récit. C'est pourquoi dans Giovanni Boccace et Marguerite de Navarre des déplacements sont introductifs et conclusifs, d'autres sont aussi bien des pauses divertissantes ou encore de simples liaisons.

3) Les types et représentations des déplacements

Le voyage n'est donc pas une simple aventure que l'on suit. Il fait l'objet de différentes représentations dans les récits. Il peut être aussi bien une quête, une fuite, une conquête, une exploration, une expédition, une entreprise ethnographique, et si nous allons un peu plus loin, un simple cheminement ou une promenade. Tous ces types de voyage sont

[26] Son voyage est en effet en trois étapes : l'aller p. 114-160, le séjour et le retour p. 505-541. L'aller et le retour introduisent et concluent parfaitement son récit de voyage au Brésil.
[27] Pour André Thevet, l'aller p. 57-156 et le retour p. 303-406.
[28] L'aller et le retour sont brefs, mais gardent cette fonction introductive et conclusive p.52 : « A peine s'étaient-ils éloignés de deux milles qu'ils parvinrent au lieu préalablement fixé. » et p. 855 « […] ils reprirent le chemin de Florence. ».
[29] F. Rabelais, *Gargantua* [1542], Paris, éd. Mireille Huchon, Gallimard, coll. Folio Classique, 2007, p. 161
[30] B. Des Périers, *Nouvelles Récréations et Joyeux Devis : I-XC* [1558], éd. Krystyna Kasprzyk, Paris, H. Champion, coll. Société des Textes Français Modernes, 1980, p. 58

observables dans les récits du corpus. Les voyages de Jacques Cartier, d'André Thevet et de Jean de Léry sont des expéditions françaises vers le nouveau monde. Seule différence, Jacques Cartier entreprend uniquement une expédition de reconnaissance, contrairement aux deux autres auteurs qui cumulent d'autres types de déplacement. Par exemple, André Thevet entreprend en plus une étude ethnologique et anthropologique à visée cosmographique. Ses études sont mises en avant dans divers chapitres : « Des tortues & d'une herbe qu'ils appellent oseille »[31] ou encore « De la ligne équinoxiale & îles de Saint-Homer »[32]. Ces observations se retrouvent également chez Jean de Léry, mais son voyage ne se résume pas uniquement à cela. Cet auteur cumule différents types de voyage au sein de son récit : la conquête religieuse pour « annoncer l'Evangile en l'Amerique »[33], mais aussi la fuite face aux menaces de Villegagnon, Chevalier de Malte « detestant de plus en plus et nous et la doctrine laquelle nous suivions. »[34]. Pour Michel de Montaigne c'est l'exploration italienne et la quête d'un idéal de vie qui priment étant toujours à la recherche de « bain ».

Ces types de déplacements propres au récit de voyage se renouvellent dans les romans et les nouvelles. En effet, dans les nouvelles, le voyage s'apparente le plus souvent à de simples cheminements. Par exemple, dans le recueil de Bonaventure Des Périers, les trajets sont d'ordre quotidien. Le terme quotidien ne signifie pas seulement la récurrence d'un déplacement qui se reproduit chaque jour, mais son caractère ordinaire et habituel que chacun peut rencontrer à l'inverse des voyages exceptionnels et inédits entrepris vers le Canada, le Brésil ou encore vers l'Italie. Ce type de pérégrination est ni difficile, ni nouveau, mais il reste un trajet d'un lieu à un autre : « Il envoie soudain sa fille aisnée à deux ou trois lieues de là chez une de leurs tantes, soubz couleur de maladie »[35], « La bonne femme s'en alla bien contente »[36], « Et là-dessus partirent de Paris ainsi bien pourveuz, pour aller veoir leur pere »[37]. Dans le récit cadre du l'*Heptaméron* ce type de pérégrination est régulièrement répété. En effet, au fil des huit journées parvenues sur les dix, les devisants vont et viennent chaque jour de l'abbaye de Saint Sarrance au pré verdoyant qui doit abriter, de midi à seize heures, leurs échanges de contes. Ainsi, après la présentation du lieu de rendez-vous par Parlamente :

---

[31] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*, p.105.
[32] *Ibid*, p. 123
[33] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p.110.
[34] *Ibid*, p. 195.
[35] B. Des Périers, *Nouvelles Récréations et Joyeux Devis : I-XC, op. cit*, p. 32.
[36] *Ibid*, p. 80.
[37] *Ibid*, p.100.

> « Et s'il vous plaît que tous les jours, depuis midi jusqu'à quatre heures, nous allions dedans ce beau pré le long de la rivière du Gave, où les arbres sont si feuillés que le soleil ne saurait percer l'ombre ni échauffer la fraîcheur. »[38]

Toutes les journées qui suivent s'adaptent à ce modèle en le réduisant et en relevant l'effet cyclique. C'est pourquoi, nous trouvons dans l'ordre chronologique : « s'en retournèrent à l'heure ordonnée dedans le pré »[39], « attendant l'heure accoutumée d'aller au pré. Laquelle venue, ne faillirent à ce beau voyage. »[40], « se trouvèrent au lieu accoutumé »[41], « retournèrent à leur passe-temps »[42], « s'en allèrent continuer le passe-temps accoutumé »[43], « ne faillirent point de se trouver au pré »[44], pour finir par « jusqu'à l'heure qu'ils allèrent en leur chambre des contes, sur le bureau de l'herbe verte »[45]. Ces déplacements quotidiens se déclinent à l'infini. Les répétitions des verbes *accoutumer* et *retourner* soulignent bien l'habitude prise par les devisants. Le voyage prend une forme routinière à laquelle ils ne doivent *faillir*. Ils veulent aller jusqu'au bout de ce « beau voyage » qui n'est pas seulement terrestre, d'après la dernière citation, mais spirituel. Toutefois, dans certaines nouvelles, des types de déplacements plus particuliers et plus proches des récits de voyage apparaissent. Par exemple, dans la nouvelle 10 de la journée 9 du *Décaméron* le trajet est un pèlerinage puisque Alibech « se mit en chemin » vers *Thébaïde* pour apprendre à servir Dieu. Il y a également la conquête militaire dans la nouvelle 10 de la journée 9 avec Torello qui part en « croisade », et la fuite déjà aperçue chez Jean de Léry se retrouve dans la nouvelle 4 de la journée 9, où trois sœurs s'enfuient, chacune avec son amant, vers la Crête. D'ailleurs, la fuite semble être un type de voyage très apprécié des nouvellistes. Dans le récit cadre du *Décaméron* ou de *l'Heptaméron*, les protagonistes sont dans l'obligation de fuir une catastrophe : la peste ou le déluge.

Ce sont également les nouvelles qui mettent en évidence un autre type de voyage : la promenade. Qu'elle soit terrestre ou maritime, elle fait de courtes apparitions chez Marguerite de Navarre, mais c'est dans les *Discours des Champs faëz* de Claude de Taillemont et le *Décaméron* de Boccace qu'elle s'exprime le plus pleinement :

---

[38] M. de Navarre, *Heptaméron*, *op. cit*, p. 48.
[39] *Ibid*, p. 129
[40] *Ibid*, p. 205
[41] *Ibid*, p. 289
[42] *Ibid*, p. 339
[43] *Ibid*, p. 398
[44] *Ibid*, p. 435
[45] *Ibid*, p. 491

> « Les uns s'égayèrent dans le jardin de la beauté duquel on se rassasiait pas, d'autres se dirigèrent vers les moulins qui tournaient un peu plus loin ; qui de-ci, qui de-là, chacun selon son penchant s'adonna aux plaisirs les plus variés jusqu'à l'heure du dîner. »[46]

C'est un voyage facile, de courte durée et sans risque qui est entrepris sans autre but, contrairement aux autres déplacements, que le plaisir :

> « L'écrivain-promeneur emprunte des chemins qui ne sont tracés à l'avance et la digression est son premier devoir […]. Le naturel est cet art qui consiste à faire croire que les mots jaillissent sous les pas du Promeneur […] au moment même où se dévoile progressivement le paysage selon la logique du déplacement. Enfin, le dialogue, l'entretien ou la conversation sont quasi naturellement associés à la Promenade, tant il est vrai que l'on ne peut s'empêcher de parler lorsqu'on est sur le chemin, pour le plaisir. »[47]

Cet univers de vagabondage qui suit la volonté et la curiosité des protagonistes est assez similaire à la façon dont Montaigne perçoit le voyage. Il entreprend d'ailleurs « une promenade de dix-sept mois »[48]. En effet, son déplacement est sous le signe de la liberté puisqu'il chemine selon les « choses remarquables »[49] à observer et selon ses envies. Cette manière de voyager est illustrée très tôt dans son *Journal de voyage* :

> « mais le plaisir qu'il prenait à visiter les pays inconnus, lequel il trouvait si doux que d'en oublier la faiblesse de son âge et de sa santé (…). (…) il répondait qu'il n'allait, quant à lui, en nul lieu que là où il se trouvait, et qu'il ne pouvait faillir ni tordre sa voix, n'ayant nul projet que de se promener par des lieux inconnus ; et pourvu qu'on ne le vît pas retomber sur même voie et revoir deux fois même lieu, qu'il ne faisait nulle faute à son dessein. (…) Il (…) prenait si grand plaisir à voyager qu'il haïssait le voisinage du lieu où il se dût reposer, et proposait plusieurs desseins de voyager à son aise, s'il pouvait se rendre seul. »[50]

Les déplacements dans *Pantagruel* ou dans *Gargantua* sont quant à eux souvent orientés vers la quête de savoir puisqu'ils sont : « desyrant tous jours veoir et tous jours apprendre »[51], ou dans le cas du *Quart Livre*, vers la quête de « la Dive Bouteille » qui prend des allures de grande expédition burlesque. Toutefois, dans toute cette diversité de déplacements, un type de voyage apparaît comme ligne conductrice : l'exploration. Tous ces auteurs d'une manière ou d'une autre parcourent des lieux en les étudiant un minimum. Ces études sont alors plaisantes et bucoliques ou scientifiques et didactiques selon les types dégagés plus haut. L'exploration ethnologique de Thevet prend des allures scientifiques comparées à l'exploration très plaisante et printanière des jardins par Claude Taillemont.

---

[46] G. Boccace, *Décaméron op. cit*, p.407-408.
[47] P. Antoine, « Une Rhétorique de la spontanéité : le cas de la promenade » dans Alain Guyot et Chantal Manol (dir,), *Voyage en France au temps du Romantismes : Poétique, esthétique, idéologie*, Grenoble, ELLUG, 2003, p. 132, et dans Roland Le Huenen, *le récit de voyage au prisme de la littérature, op. cit*, p. 160.
[48] M. de Montaigne, *Journal de Voyage*, éd. Fausta Garavini, Paris, Gallimard, coll. Folio classique, 1983, p. 44.
[49] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 518
[50] M. de Montaigne, *Journal de Voyage, op. cit*, p. 153-154.
[51] F. Rabelais, *Tiers Livre* [1552], éd. Jean Céard, Paris, Librairie générale française, coll. Le livre de poche, 1995, p. 429-431

Ces types dérivés du déplacement inspirent, influencent et déterminent la forme littéraire de l'écrit. Par exemple, une expédition maritime mise à l'écrit par un marin n'aura pas la même forme qu'un écrit venant d'un cosmographe, d'un nouvelliste ou d'un romancier[52]. L'expédition maritime de Jacques Cartier exige l'appel à une forme précise : le journal de bord. Ce compte-rendu officiel délégué par une autorité[53] se doit de donner une image concrète du lieu observé à l'aide de date et de localisation scrupuleusement notés. Ce format n'est pas sans rappeler le carnet de route de Montaigne, mais cette retranscription d'exploration est particulière puisqu'il s'agit d'une relation de voyage non revue et non d'une version définitive. Ce sont des notes prises sur le vif, au rythme des étapes :

> « De Meaux, où nous dînâmes le mardi, nous vînmes coucher à Charly, sept lieues. Le mercredi après dîner vînmes coucher à Dormans, sept lieues. Le lendemain, qui fut jeudi matin, vînmes dîner à Epernay, cinq lieues. Où étant arrivés (…) »[54]

De manière plus fictive et aussi moins historique les déplacements des romans de Rabelais possèdent une forme très épique. Par exemple, dans le chapitre XVI « Comment Gargantua fut envoyé à Paris et l'enorme jument que le porta, et comment elle deffit les mousches bovines de la Beauce »[55] la traversée est interrompue par le combat de la jument de Gargantua avec des mouches. Certes, la victoire de la jument n'a rien d'un exploit et procure un effet burlesque à la scène, néanmoins ce combat reprend toute la logique d'une scène épique. Cette forme épique est également utilisée pour encadrer un autre type de déplacement : la fuite. Dans *l'Heptaméron* les devisants s'aventurent héroïquement pour fuir le danger du déluge. C'est Dame Oisille la première à gravir les dangers : « Et fit tant qu'elle y arriva, passant de si étranges lieux et si difficiles, à monter et descendre que son âge et pesanteur ne la gardèrent point d'aller la plupart du chemin à pied »[56] très vite suivi par les autres devisants et par leurs aventures épiques : noyades, bandits, attaque d'ours. D'ailleurs, Pampinea dans le *Décaméron* souligne la dimension hasardeuse du voyage : « que la fortune favorise notre voyage »[57]. Pour le Huguet, le Richelet et le Furetière la *fortune* est : « ce qui arrive par hasard, qui est fortuit et impreveu »[58], mais dans ces con-

[52] Jacques Cartier va droit au but, quand André Thevet se disperse dans des explications didactiques. Jean de Léry à l'inverse, ni marin ni cosmographe, écrit d'un naturel romancé préférant les témoignages aux sommaires d'André Thevet ou aux observations objectives de Cartier.
[53] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit*, p. 17 : « de bien et fidellement se comporter au seruice du Roy tres-chrestien ».
[54] M. de Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit*, p. 75.
[55] F. Rabelais, *Gargantua, op. cit*, p. 161.
[56] M. de Navarre, *Heptaméron, op. cit*, p. 40.
[57] G. Boccace, *Décaméron, op. cit*, p.51.
[58] A. Furetière, *Dictionnaire Universel, op. cit*.

textes il semble que ce soit la providence et la chance, et non le hasard qui guident leurs pas comme dans une épopée ce qui dramatise le voyage entrepris. Le thème de voyage se faufile ainsi dans de multiples genres. C'est cette hybridité qui permet de rendre accessibles et divertissants les déplacements : journal de bord, chronique, épopée, autobiographie se compile au sein des voyages. L'expérience de la tempête chez Jean de Léry, François Rabelais ou dans certaines nouvelles suggère une influence épique, tout comme l'aspect « autobiographique » et anecdotique qui se retrouvent de diverses manières un peu partout dans les textes.

Ces différents genres constituent ainsi un panel de déplacements très divers à partir du thème uniforme du voyage. De manière générale ces types et représentations de déplacement permettent au lecteur de se divertir et de voyager à travers les paysages et les actions des protagonistes. Le déplacement de Claude de Taillemont plonge le lecteur dans une épopée à l'optique merveilleuse.

B. La figure du Voyageur-Narrateur

1) Le voyageur du XVIe siècle

A la lecture des textes du corpus, nous ne sommes plus face à de simples voyageurs ou à de simples écrivains. Malgré la formulation de Jean Roudaut « L'auteur, le narrateur et le voyageur sont la même personne »[59], leur statut reste toujours aussi complexe puisqu'ils sont également philosophes, religieux et cosmographes. La place du voyageur dans les déplacements reste donc à déterminer.

Tout d'abord, il est possible d'admettre une correspondance entre les voyageurs du corpus et l'image type du voyageur du XVIème siècle. En effet, nos voyageurs représentent l'h*omo viator* : des « hommes en chemin » poussés aux déplacements pour des raisons utilitaires, militaires ou religieuses. Le voyageur veut toujours aller plus loin et découvrir autre chose comme André Thevet qui après son « voyage au pays de Levant »[60] décide de partir pour l'Amérique. Ce désir d'être transporté vers un ailleurs détermine les déplacements. C'est pourquoi, chaque voyageur à sa manière est assoiffé de nouveaux paysages qui ne se trouvent pas nécessairement à l'autre bout du monde à l'instar de

[59] J. Roudaut, « Récit de voyage », dans le *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, préface de François Nourissier, Paris, Encyclopaedia universalis, 1997, p. 588.
[60]A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique*, *op. cit*, p. 57.

Claude de Taillemont qui a « un merveilleux desir d'aller aux champs »[61]. Toutefois, l'esprit du voyageur ne se résume pas seulement à cela. Rabelais complète l'image du voyageur dans une citation du *Tiers Livre :* « Xenomanes, le grand voyagier et traverseur des voyes perilleuses »[62]. Ainsi, le voyageur affronte, à la manière des devisants de *l'Heptaméron,* tous les dangers pour arriver à son but. Néanmoins, ils s'opposent au modèle littéraire du voyageur. En effet, à l'image d'un « Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage »[63], la majeure partie de nos voyageurs sont pleins d'entrain que ce soit dans les romans de Rabelais : « Ainsi joyeusement passerent leur grand chemin : et tousjours grand chere »[64], dans les recueils de nouvelles comme celui de Claude de Taillemont : « nous montasmes à cheval, et d'un cœur joyeux outre mesure, delaissasmes la ville avec toutes les cures, trafiques, et menees »[65] ou dans les récits de voyage : « d'accomplir si beau voyage »[66] écrit André Thevet. Mais Ulysse n'a pas fait un si beau voyage si l'on regarde de plus près le texte d'Homère : le Cyclope, les Lestrygons, la punition des coupables après l'extermination des bœufs du Soleil. Toutes ces péripéties font partie des nombreuses autres épreuves rencontrées lors de son retour. C'est un voyage périlleux et rempli d'épreuves qui se profile. Les auteurs du corpus, même ceux qui comme André Thevet et Jean de Léry traversent de nombreux obstacles : tempête ou calme plat, s'inscrivent dans un voyage heureux s'éloignant et renouvelant la tradition homérique et virgilienne. Par exemple, André Thevet définit la navigation de « longue, merveilleuse et difficile »[67]. La navigation souvent définie par sa longueur et sa difficulté est ici pour lui *merveilleuse*. Son déplacement maritime prend une tournure sensationnelle, aux qualités extraordinaires. Mais c'est également un terme plein de subjectivité qui lui permet de se distinguer, lui et son expérience maritime, des héros traditionnels.

De plus, pour s'en détacher et rendre unique leur déplacement, ils utilisent leur identité personnelle[68] et culturelle[69]. Chacune de ces pérégrinations fait apparaître différents types de figures : les actifs, représentés par les conquérants, les missionnaires, les explorateurs, les aventuriers, comme dans les récits de Jacques Cartier, André Thevet,

[61]C. de Taillemont, *Discours des Champs faëz, op. cit*. p. 64.
[62]F. Rabelais, *Tiers Livre, op. cit,* p. 445. Cette formulation se retrouve à l'identique dans le *Quart Livre, op. cit,* p. 81 : « Xenomanes le grand voyageur et traverseur des voyes perilleuses ».
[63] J. du Bellay, *Les Regrets* suivi de *Les Antiquités de Rome* et *Le Songe*, éd. F. Roudaut, Paris, Librairie Générale Française, coll. Le livre de Poche, 2012, p. 72.
[64] F. Rabelais, *Gargantua, op. cit*, p. 163.
[65] C. de Taillemont, *Discours des Champs faëz, op. cit*. p. 74.
[66] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*. p. 156.
[67]A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*, p. 359.
[68] C'est-à-dire âge, éducation, souche sociale, profession.
[69] C'est-à-dire manière de s'exprimer et de voir, le pays qu'il a choisi de découvrir.

Jean de Léry, François Rabelais. Ces derniers veulent partir à la découverte de l'Autre ou de nouveaux continents comme Jacques Cartier qui reconfigure la carte du monde par l'exploration plus approfondie de Terre-Neuve. Les passifs sont des philosophes, des promeneurs comme chez Claude de Taillemont, Michel de Montaigne qui est un « véritable cosmopolite »[70] ou encore les devisants de chez Giovanni Boccace et Marguerite de Navarre. Ces voyageurs restent centrés sur eux-mêmes et leur bonheur. Ils proposent aux lecteurs de parcourir et de profiter avec eux de lieux splendides. Par exemple, Montaigne parcourt l'Italie selon ses envies tout comme les devisants du *Décaméron* :

> « La joyeuse compagnie […] se mit à vagabonder au milieu de la rosée tout en bavardant de choses et d'autres […] les rires éclatèrent à nouveau au rappel des diverses aventures évoquées »[71].

Malgré l'aspect négatif du terme vagabonder similaire à errer, c'est le bonheur et la tranquillité des promeneurs qui sont au cœur de ces déplacements.

Les auteurs n'ont pas résisté à l'envie d'écrire leurs aventures ou celles d'autres personnages. C'est ce passage à l'écriture qui métamorphose un voyageur en un écrivain ou un écrivain en un voyageur[72]. Le corpus propose de multiples figures, parmi lesquelles celles du cosmographe, du géographe parfois moraliste ou religieux tenu par André Thevet, Jean de Léry et Michel de Montaigne, mais aussi celles de purs navigateurs comme le marin Jacques Cartier ou encore de véritables écrivains de fiction : Giovanni Boccace, Marguerite de Navarre, Bonaventure des Périers, Claude de Taillemont. Ces rêveurs, libre-penseurs et marins donnent un nouveau souffle à leur récit : un effet de grande liberté. Toutefois, ce classement n'a pas de limite bien précise. En effet, ces auteurs peuvent endosser des caractéristiques d'autres professions afin de composer des pérégrinations, courtes ou longues, à l'apport philosophique, scientifique, aux observations acérées et aux réflexions personnelles. Par conséquent, l'expression du « je » est multiple : plus tout à fait voyageurs, mi-narrateurs, mi-aventuriers. Ces hommes ambivalents se changent en des écrivains-voyageurs ou des voyageurs-écrivains.

---

[70] M. Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit*, p. 50.
[71] G. Boccace, *Décaméron, op. cit*. p. 493.
[72] Le voyage dans le *Quart Livre* est une invention créée de toutes pièces par Rabelais. Mais cette écriture fait de lui un voyageur à part entière qui s'évade dans des mondes imaginaires au gré de sa plume.

2) L'expression du sujet entre l'omniprésence du « nous » et la discrétion du « je »

Les pérégrinations se caractérisent par la forte présence du voyageur. Le « je » guide les lecteurs à travers ses expériences et ses aventures. Dans les récits de voyage, si l'emploi de ce pronom personnel vise à un compte-rendu objectif, à valeur d'authenticité, il peut aussi porter des réflexions personnelles. La représentation de ces « je » varie ainsi selon la manière dont veulent s'expriment les auteurs dans leur pérégrination et donc selon un regard bien précis. Toutefois, tous les déplacements ne sont pas des témoignages directs. Par exemple, les déplacements fictionnels du corpus sont construits selon un point de vue externe. Néanmoins, certains auteurs se manifestent dans leur récit et font apparaître des « je » dans un discours à la troisième personne. Notamment, Giovanni Boccace qui prend la parole très rapidement lors de la découverte de la Vallée des Dames rappelant qu'il raconte non pas son expérience mais celles d'amis : « Selon la description que l'une d'elles me donna »[73]. Cette formulation appuie l'authenticité du récit. Bonaventure des Périers a également ce rôle structurant « je l'avoys deza ouy compter »[74]. Dans les récits de Rabelais, les aventures sont retranscrites par « Maître Alcofribas Nasier ». Sa présence est surtout marquée dans le chapitre : « Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée, et de ce que l'auteur veit dedans sa bouche »[75]. Une récurrence d'une vingtaine de « je » se trouve dans ces quelques pages, ainsi que l'intervention de Pantagruel qui nomme explicitement le narrateur : « dont viens-tu, Alcobrybas ? »[76]. Toutes ces personnes adoptent une double posture. Ils prennent la parole en leur nom, puis s'effacent pour laisser parler une tierce personne : le narrateur. Mais le pronom « je » n'est pas le seul à être utilisé dans les déplacements ce qui provoque un basculement entre discours personnel et impersonnel.

A part dans le *Journal de voyage* où les modalités propre à l'écriture de cet ouvrage font succéder deux narrateurs, le secrétaire de Montaigne, narrateur externe, qui conte les aventures de son maître à travers un « il » et Montaigne lui-même[77], il existe beaucoup de particularités autour de la place et du statut de l'auteur. Il existe beaucoup de particularités autour de la place et du statut de l'auteur. Pour développer cette particularité autour des

[73] G. Boccace, Décaméron, *op. cit.* p.530.
[74] B. des Périers, *Nouvelles Récréations et Joyeux Devis, I-XC, op. cit*, p. 15.
[75] F. Rabelais, *Pantagruel*, *op. cit*, p. 290.
[76] *Ibid*, p. 296.
[77] M. de Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit,* p. 208 : « Ayant donné congé à celui de mes gens qui conduisait cette belle besogne, et la voyant si avancée, quelque incommodité que ce me soit, il faut que je la continue moi-même. ». Montaigne continue la rédaction de son *Journal* à partir de cette phrase.

pronoms, attardons-nous sur la singularité de deux récits : celui de Jacques Cartier et d'André Thevet. Pour ce navigateur et ce cosmographe, l'expression du « je » reste secondaire par rapport à l'omniprésence du « nous ». Jacques Cartier use d'environ 216 « nous » dans la cinquantaine de pages que forme sa relation pour moins d'une dizaine de « je »[78]. Pour sa part, André Thevet cumule environ 285 « nous » sur les quelque deux cents pages que forment l'aller et le retour, pour une cinquantaine de « je ». Ces pronoms ont un impact sur l'évocation des déplacements. Le « nous » peut être assimilé à un « je + ils ». Les auteurs s'assimilent ainsi au reste de l'équipage. L'intention du lecteur est alors non sur lui, mais sur les actions du groupe et du déplacement. D'ailleurs, le « nous » est majoritairement accompagné de verbes de manœuvre et d'action tels que partir, tirer, faire, venir, aller et des verbes de vision : voir et apercevoir. Néanmoins, le « nous » se décline chez André Thevet en un « je + tu ». Il inclut le lecteur dans son expérience. Par exemple, cette formulation « dont nous parlerons ci-après »[79] qui introduit la présentation de trois îles autour du « promontoire Vert »[80] est un « nous » de modestie, d'exposition de thèse. Ce « nous » est surtout privilégié dans ce genre d'explication au « je » à cause d'une dette au genre historique. Le caractère utilitaire du récit de Thevet implique ces tournures impersonnelles. D'ailleurs, l'une des particularités des *Singularités de la France Antarctique* est l'utilisation du « vous ». André Thevet, en plus de raconter son récit à travers les pronoms « je » et « nous », s'adresse 18 fois directement aux lecteurs par un « vous ». Ce pronom représente la multitude de lecteurs pouvant le lire, ou alors ce qui semble plus plausible: c'est un « vous » de politesse. Il s'adresse à nous avec respect, créant ainsi un espace d'entente. Le « nous » et le « vous » ont pour but de sensibiliser le lecteur aux singularités et savoirs dont dispose le déplacement.

Mais revenons au pronom « je », qui crée des ruptures dans le récit. Montaigne et Léry en usent massivement. Ce pronom permet au voyageur de passer de sa fonction narrative à sa fonction testimoniale puisque le discours est déclenché par un « je vis »[81] ou « je n'ai vu »[82]. Cela permet à l'écrivain d'assumer une fonction critique dans son récit. Entre absence et omniprésence, le récit du déplacement dépasse la simple expédition ou le simple document référentiel grâce à la position moralisatrice du narrateur. En effet, comme

[78] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit,* p. 27 : « i'estime », « ie n'y vis », « ie descendy », « ie pense », p. 28 « Et depuis mon retour, i'ay entendu », p. 30 « l'on voyait ie ne sçay », p. 36 « ie croy par ce que i'ay peu comprendre », p. 40 « que comme i'ay desia dit toute ceste terre est basse »
[79] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*, p. 91.
[80] *Ibid*, p. 91.
[81] *Ibid*, p. 139.
[82] *Ibid*, p. 80.

le distingue déjà Sophie Linon-Chipon pour les voyages aux Indes Orientales[83], la présence du « je » est très souvent associée à des verbes de parole ou de pensée. Mais loin de se limiter aux Indes, ces verbes se retrouvent dans de nombreux trajets du corpus. Ainsi, *voir* et *entendre* qui concernent purement le voyageur : « ie n'y vis pas tant de terre »[84] et « i'ay entendu »[85], *dire* qui prend en compte son expérience du voyage : « je dirai »[86], *croire* qui met en avant le sens critique du voyageur, ses certitudes ou ses hypothèses : « ie croy par ce que i'ay peu comprendre »[87] et *savoir* qui pose une réflexion au cœur de son expérience : « je ne sais quoi d'étrange »[88], « l'on voyait ie ne sçay »[89] se cumulent dans les récits. Ces verbes mettent en avant la perspicacité des voyageurs dans leurs observations et dans leurs réflexions. Ce phénomène se repère dans *Pantagruel* lorsque Alcofribas Nasier rapporte ce qu'il vit dans la bouche de Pantagruel : « je les veiz ainsi bien couvers »[90], « dis-je »[91], « je croy que c'estoient ses dentz »[92], « Lors je pensé et calculé »[93] ce qu'il voit est analysé et discuté. Toutefois, ce « je » est un enjeu de taille étant à la fois l'expression d'un individu et un gage de vérité. Trop en user mettrait en péril la véracité du déplacement par un trop plein de subjectivité. C'est pourquoi, le pronom « nous » s'utilise pour un seul locuteur dans une visée de généralité. Ainsi le « je » disparaît peu à peu notamment du récit de Jacques Cartier, pour laisser place à un « nous » : « I'appelay »[94] devient un nous « appelasmes »[95].

3) Le voyageur, héros de récit[96]

Ces narrateurs entre tradition et renouveau s'affirment, au-delà de leur statut d'écrivains et de voyageurs, en héros de leurs propres pérégrinations. En effet, le voyageur-narrateur devient le héros principal des déplacements grâce à ses actes, à ses discours spontanés, francs, sarcastiques ou réfléchis qui lui permettent de sortir de l'ombre. La figure du voyageur s'apparente ainsi à une figure héroïque. Cette héroïsation du

[83] S. Linon-Chipon, *Gallia orientalis : voyages aux Indes orientales (1529-1722) : poétique et imaginaire d'un genre en formation*, Paris, éd. Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Coll. Imago Mundi, 5, 2003.
[84] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit*. p. 27.
[85] *Ibid*, p.28.
[86] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*. p. 80.
[87] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit*, p. 36.
[88] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*, p. 65.
[89] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit*, p. 30
[90] F. Rabelais, *Pantagruel*, *op. cit*, p. 292
[91] *Ibid*, p. 292.
[92] *Ibid*, p. 292.
[93] *Ibid*, p. 294.
[94] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit*. p. 23.
[95] *Ibid*, p. 26.
[96] Les voyageurs semblent vouloir se conférer un caractère héroïque en devenant l'acteur central de leur récit.

narrateur brise la monotonie des simples déplacements. C'est le cas du narrateur Alcofribas Nasier qui se met en scène dans le chapitre XXII, déjà cité auparavant, en explorant la bouche de Pantagruel, c'est le même cas pour Michel de Montaigne qui se met régulièrement en scène dans ses promenades comme quand il donne « un soufflet à nostre vetturin »[97] ou lorsqu'il va « tout seul à cheval »[98] :

> « je m'étais détourné pour voir cela ; et repassai sur mes pas pour reprendre mon chemin, que je suivis par le bas d'aucunes montagnes accessibles et fertiles. Sur la fin de notre traite, nous commençâmes à monter et à descendre, et vînmes à URBIN »[99].

Ici, par exemple, l'auteur se met en valeur en se posant en spectateur. Des mentions d'autres personnes sont suggérés dans le verbe « vînmes » conjugué à la troisième personne du pluriel du passé simple et dans l'adjectif possessif « notre » indiquant bien qu'il n'est pas seul, mais c'est bien le « je » du héros qui prend le dessus dans ce récit. Jean de Léry et Claude de Taillemont accèdent également à cette dimension héroïque. Le premier par son acte courageux et plein de force :

> « desjà si plein d'eau […] on le sentoit peu à peu enfoncer […] quelques uns, du nombre desquels je fus, s'estant resolus de prolonger la vie autant qu'ils pourroyent, prindrent tel courage […] que sans cesser une seule minute, nous l'en peusmes tirer avec lesdites deux pompes »[100]

Et le second par une pérégrination d'un nouveau genre : le déplacement n'est pas corporel mais mental. C'est un voyage onirique que propose Claude de Taillemont dont il est l'unique héros. Il voyage ainsi librement dans son imaginaire. Son premier rêve s'inscrit ainsi dans le cours de son récit :

> « (…) je me my dans mon lict, auquel, le profond sommeil ayant occupé tous mes sentiments, representa à mon esprit une estrange vision (…) j'estoye prest à luy obeir, quand elle se perdit de mes esprits, et évanouit si soudainement, que de grand effroy je m'en esveillay, et droitement à l'heure que l'aube du jour commençoit à poindre. »[101]

Le départ s'assimile à l'endormissement et le retour au réveil. Il en fera d'autres des rêves :

> « Ma vision (…) fut telle, en me promenant au long d'une large et profonde riviere, aux bords et rives de laquelle estoyent plusieurs hauts et gros arbres, se presenta à mes yeux une jeune Damoiselle »[102]

---

[97] *Ibid*, p. 244.
[98] M. de Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit*, p. 336.
[99] *Ibid*, p. 257.
[100] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*. p. 509.
[101] C. de Taillemont, *Discours des Champs faëz, op. cit*, p. 65-73.
[102] *Ibid*, p. 105.

C'est dans ce nouvel espace onirique que le héros se promène, bien loin de l'espace montagneux qui réserve de nombreux obstacles aux héros de Marguerite de Navarre.

D'autres auteurs sont plus tempérés comme Jacques Cartier. Il ne cherche pas à se mettre en valeur et se place au même niveau que son équipage. Le lecteur suit les aventures d'un équipage. D'ailleurs, d'autres narrateurs restent en retrait pour mettre en avant leur héros. Par exemple, Alcofribas dévoile dans le *Quart livre* un Pantagruel très héroïque : « Pantagruel prealablement avoir imploré l'ayde du grand Dieu Servateur et faicte oraison publicque en fervente devotion par l'advis du pilote tenoit l'arbre fort et ferme, […] »[103]. Cette scène au cœur de la tempête, comme l'indique la note de Mireille Huchon[104], n'est pas sans rappeler le courage et la volonté d'Ulysse également prit une tempête :

> « Mais malgré sa douleur, il ne pensait qu'à son radeau.
> S'élançant à travers les flots, il alla le reprendre
> Et s'installa bien au milieu pour éviter la mort,
> Laissant les grands flots l'entraîner au gré de leurs courants. »[105]

Les personnages de Giovanni Boccace sont également souvent mis en scène durant leurs pérégrinations :

> « […] les promeneurs s'en retournèrent. Ils étaient couronnés de feuilles de chêne, les mains pleines d'herbes odorantes ou de fleurs ; et quiconque les eût rencontrés n'aurait pu que dire : « Ceux-là ne seront pas vaincus par la mort, ou bien elle les prendra en pleine joie. » Ainsi donc, pas à pas, tout en chantant, causant et plaisantant, ils s'en revinrent au palais »[106]

Les accoutrements, l'atmosphère, leur démarche donnent à cette promenade une dimension particulière : plus qu'un décor champêtre, c'est un idéal de vie. L'auteur partage sa vision du monde et sa philosophie de vie caché derrière la figure du narrateur et de ses personnages. Ainsi, l'écrivain reste l'acteur de son récit. Giovanni Boccace use également de la parole pour se mettre en scène, notamment d'adresses aux lecteurs. C'est une manière de s'héroïser lors du déplacement, parfois c'est même cette notion de voyage qui va héroïser le récit comme le démontre la métaphore de l'introduction du *Décaméron*:

> « Cet horrible commencement ne vous sera rien d'autre que n'est pour les voyageurs une montagne âpre et raide, auprès de laquelle s'étend une plaine très belle et délectable, d'autant plus plaisante que la fatigue de la montée et de la descente a été plus grande. »[107]

---

[103] F. Rabelais, *Quart Livre*, *op. cit*, p. 230
[104] *Ibid*, p. 226 : « L'arbre est le mât. Pantagruel a l'attitude d'Ulysse attaché au mât de son navire, […] ».
[105] Homère, *L'Odyssée*, *op. cit,* p. 97.
[106] G. Boccace, *Décaméron*, *op. cit*, p. 705-706.
[107] *Ibid*, p. 37.

Cette adresse aux lecteurs a pour fonction de les préparer au long parcours qui les attend lors de cette lecture. Elle définit le protocole du récit : le cheminement est à valeur initiatique. Le lecteur doit subir ce long et douloureux chemin pour atteindre la plénitude. Le récit devient alors un périple et le lecteur le héros. Mais malgré l'évolution du voyageur et de sa portée héroïque dans ces différentes pérégrinations, la figure de l'homme bravant tous les dangers reste encore influente. Nos héros modernes sont des prototypes d'un nouvel Ulysse.

Toutefois, écrire et comprendre les pérégrinations ne se limite pas à la disparité ou à la figure du voyageur. Elle se poursuit surtout dans la manière de composer le trajet. Une tension entre l'authenticité et l'invention et donc entre l'utile et l'agréable met en avant les grandes caractéristiques de l'écriture du déplacement.

C. Les règles de composition dans l'écriture des pérégrinations

L'écriture du voyage obéit à un schéma narratif constitué d'un aller et d'un retour. Mais en dehors de ce schéma, l'écriture du déplacement ne semble pas obéir à de véritables lois. Le déplacement change constamment de visage. Il s'inspire et se nourrit de l'expérience personnelle de l'auteur et du genre plus romanesque. D'après le corpus quelques règles évidentes de compositions peuvent être identifiées.

1) Le rythme du récit : une aspiration à la synthèse[108]

Premier constat, l'écriture du déplacement semble avoir pour ambition de faire court. Une pareille exigence est dictée par le souci d'être agréable au lecteur et de valoriser les singularités du déplacement afin de ne pas l'ennuyer. C'est pourquoi le voyage de six mois[109] de Jacques Cartier en 1534 peut se réduire à une cinquantaine de pages et une courte marche à quelques lignes : « elles n'avaient pas parcouru beaucoup plus d'un mille lorsqu'elles parvinrent à la Vallée des Dames. »[110] écrit Boccace. A leur image, Jean de Léry résume lors de son retour les problèmes de navigation sur deux cents lieues en six lignes pour consacrer le reste de la page à la description d'île :

---

[108] Cf G. Genette, *Figure III*, Paris, Edition du Seuil, Poétique, 1972, p. 77-183 (l'Ordre, la durée et la fréquence).
[109] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534*, *op. cit*, p. 18 et Le départ était « le XX. D'Avril en l'an M. D. XXXIIII du port de S. Malo. » et l'arrivée p. 67 « le cinquiéme iour de Septembre de l'année susdite nous arriuasmes au port de S. Malo d'où nous estions partis ».
[110] G. Boccace, *Décaméron*, *op. cit*, p. 530.

> « nous passasmes les dites Basses à grande difficulté, non seulement le mois de Janvier nous eusmes continuelles tourmentes, mais aussi nostre navires ne cessant de faire grande quantité d'eau, si nous n'eussions esté incessamment apres à a tirer aux pompes, nous fussions (par manière de dire) peris cent fois le jour : et navigasmes long temps en telle peine. Ayans doncques avec tel travail esloigné de la terre ferme de plus de deux cens lieuës, nous eusmes la veue d'une isle inhabitable […] ».[111]

Ces exemples indiquent bien que plus le déplacement est ordinaire, plus il sera résumé. Les auteurs ne retiennent que les singularités rencontrées comme ces îles « pas encore marquées en leurs cartes marines » ou des détails sur les distances parcourues. Ces différences de résumés dépendent du point de vue de l'auteur sur son voyage. Soit son angle est externe au déplacement, il mentionne alors rapidement le mouvement par des indices géographiques ou des distances. Soit son angle de vue est interne et donc plus anecdotique, l'auteur élude alors totalement le déplacement pour mettre l'accent sur la vie lors des trajets. La jovialité encadre les déplacements de Pantagruel et de Gargantua et l'exaltation les promenades des devisants.

Dans cette ambition synthétique, les auteurs usent de divers moyens pour résumer au mieux leur expérience du déplacement. L'exercice du sommaire ou de l'inventaire fait partie des moyens les plus utilisés par André Thevet. Il les introduit souvent par ce type de phrase : « Reste, pour le sommaire des îles du Pérou, réciter quelques singularités »[112]. D'autres écrivains utilisent les renvois afin d'éviter les redites comme ici sous la plume de Jean de Léry :

> « renvoyant les lecteurs és discours que j'ay fait cy devant, traitant des choses remarquables que nous vismes en allant, je ne reitereray point icy ce qui a jà esté touché, tant des poissons volans, qu'autres monstrueux et bigerres de diverses especes qui se voyent sous ceste Zone torride. »[113]

Cette parole prononcée lors du retour renvoie entre autres au fameux chapitre 3 qui énumère toutes ces « choses remarquables ». Jacques Cartier use également de ce procédé très pratique pour éviter d'ennuyer le lecteur :

> « Ce jour nous allasmes tournoyans ceste terre neuf à dix lieuës cuidans trouuver quelque bon port, ce qui ne fut possible d'autant *que comme i'ay desia dit* toute ceste terre est basse, et est un pays enuironné de bancs et sablon. »[114]

---

[111] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 512.
[112] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*, p. 355. Autre exemple, p. 105-106 « Puisqu'en notre navigation avons délibéré écrire quelques singularités observées és lieux et places où avons été, il ne sera hors de propos de parler des tortues ».
[113] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 518.
[114] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534*, *op. cit*, p. 40 (Je souligne)

Toujours dans cet esprit de synthèse, le verbe[115] prend toute son importance grâce à sa forte richesse lexicale. Certains déplacements sont en effet simplement évoqués à travers un verbe. Mais cela n'a rien de surprenant puisque c'est lui qui porte la seule véritable indication d'un déplacement pouvant mentionner le départ, le mouvement intermédiaire ou l'arrivée. *Partir, se retirer, envoyer,* sont des verbes signalant que le protagoniste quitte un endroit. *Venir, aller, courir, s'en retourner, se sauver, virer, visiter, s'enfuir, piquer,* dévoilent toutes les manières de se déplacer jusqu'à un endroit. Le déplacement peut être anodin comme avec les termes *aller* et *venir* ou plus particulier *s'enfuir*, *sauter*, *piquer*, « allait chancelant, dandinant, tresbuchant »[116] qui sont beaucoup plus connotés pouvant créer des impressions de précipitation ou de lenteur. Le verbe marque alors deux actions dans le trajet : le mouvement et la manière ou le mouvement et la raison du déplacement comme ici « de là vînmes dîner à Kolmann »[117] la raison étant le « dîner ». Pour finir, e*ntrer* et *arriver* sont le constat d'un cheminement terminé vers le lieu désiré. Les verbes sont au service d'une progression résumée du déplacement pouvant l'enclencher, le conduire et l'achever. L'aspiration à la synthèse conduit donc vers une écriture très resserrée. Les verbes tout comme les propositions permettent de signaler à la fois la direction, la raison et la manière dont se passe le trajet. C'est le cas surtout dans les romans comme *Pantagruel*. Les déplacements y sont extrêmement résumés à l'aide des verbes, des prépositions et des noms propres. Par exemple : « Et de ce faict vint à Poictiers pour estudier »[118], « partant de Poictiers avecques aulcuns de ses compaignons »[119], « passèrent par Legugé, par Lusignan, par Sansay, par Celles, par Sainct-Lygaire, par Colonges, par Fontenay le Comte, et de là arrivèrent à Maillezays »[120], dans ces trois citations apparaissent trois prépositions : *pour* indiquant le but de son déplacement, *avec* signalant que Pantagruel n'est pas seul dans son expédition et *par* qui marque chaque étape parcourue. Ainsi, ce trajet est rendu très concret et très localisé par l'utilisation des prépositions. Elles permettent aux lecteurs de suivre parfaitement le déplacement. Rabelais résume à son extrême un autre périple qu'entreprend Pantagruel vers la connaissance :

---

[115] Etude et relevé de verbe fait à partir du corpus, puis plus particulièrement de trois textes : *Nouvelles Récréations et Joyeux Devis* de Bonaventure des Périers, *Heptaméron* de Marguerite de Navarre et *Journal d'un voyage* de Michel de Montaigne.
[116] B. des Périers, *Nouvelles Récréations et Joyeux Devis*, *op. cit*, p. 273.
[117] M. de Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit,* p. 146. C'est l'une des formulations très courante dans le texte de Michel de Montaigne. Nous pouvons y trouver également ses dérivées avec « nous en vînmes coucher à Trente », p. 149.
[118] F. Rabelais, *Pantagruel*, *op. cit*, p. 62
[119] *Ibid*, p. 64.
[120] *Ibid*, p. 64.

> « En passant à La Rochelle, se mist sur mer et s'en vint à Bourdeaulx, mais il n'y trouva pas grand exercice, sinon des guabarriers à jouer aux luettes sur la grave. De là s'en vint à Thoulouse, […]. Puis vint à Montpellier […] Et au chemin fist le pont du Guard en moins de troys heures […] Et vint à Avignon […] son pédagogue, nommé Epistemon, l'en tira, et le mena à Valence au Daulphiné […] Et après il s'en partit, et vint à Angiers […] la peste les en chassa. Ainsi s'en vint à Bourges […] Partant de Bourges, vint à Orleans […] »[121].

En l'espace de trois pages, neuf villes sont énumérées, neuf villes que Pantagruel a visitées. L'auteur semble s'être amusé syntaxiquement dans ce passage en jouant sur les effets de répétitions et de synthèse. En effet, chaque trajet est mentionné à travers des verbes. Le verbe *venir,* repris à chaque fois, qui signale ici le déplacement et l'arrivée, et le verbe, *partir*, ou ses dérivés, qui signale le départ. Le lieu d'arrivée quant à lui est mentionné à travers les noms de ville et par quelques détails sur des coutumes, mais jamais sur le paysage ou l'architecture. Cette remarque peut également s'appliquer au texte de Michel de Montaigne puisque l'intérêt de ces deux auteurs se porte beaucoup plus sur les singularités d'une ville que sur un décor. Une multitude de connecteurs logiques lie le tout : *mais*, *ainsi*, *et*, *et après*. La seule singularité de ce passage déjà très particulier, cette phrase qui sort du schéma syntaxique établit par Rabelais : « Et au chemin passa le pont du Guard en moins de troys heures. ». Ainsi, les verbes et les prépositions affichent clairement le canevas du voyage[122]. Dans ces exemples rabelaisiens, l'écriture resserrée des pérégrinations et le manque d'indice chronologique, contrebalancé par le cadre spatial clairement défini, provoquent un effet de précipitation et d'un monde qui semble à la portée de tous. L'écriture des pérégrinations est excessivement détaillée, un peu comme celle de Jacques Cartier qui énumère les caps, les îles, les plages, les ports jusqu'à confondre le lecteur sous une avalanche de détails. D'ailleurs, en Terre-Neuve certains sites possèdent la même toponymie qu'en France :

> « Estant en ce fleuue nous aduisasmes une grande Nave qui estoit de la Rochelle, laquelle auoit la nuict precedente passé outre le port de Brest (…) et là toutesfois ie descendy en plusieurs lieux : et en l'Isle de Blanc–sablon »[123]

Cartier trace les contours d'une nouvelle France qui s'impose par les noms des lieux. Mais le lecteur peut s'en retrouver décontenancé dans un premier temps. Ce travail de synthèse déforme la réalité, voire la délaisse au profit d'une vision plus synthétique et moins personnelle comme si la pérégrination dans les récits n'avait aucun intérêt narratif.

---

[121] *Ibid*, p. 64-68.
[122] Canevas du voyage : aller d'un point A vers un point B, puis du B au C …
[123] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534*, *op. cit,* p. 27.

2) L'organisation logique de la narration viatique

Deuxième constat, l'écriture du déplacement se structure et s'organise logiquement dans les récits grâce à l'utilisation de formules narratives qui introduisent, réintroduisent ou concluent le trajet et à des découpages thématiques.

En plus des sous-titres[124] qui résument et expliquent la partie du déplacement qui sera développée, des formulations sont également rajoutées pour structurer les déplacements comme celles-ci prise chez Jean de Léry : « Poursuyvant donc nostre route »[125], « Ainsi retournant à mon propos »[126], « Pour doncques poursuyvre la narration des extremes dangers »[127]. Toutes ces formulations ont une fonction introductive. Elles permettent de réactualiser le mouvement du trajet après une pause descriptive ou réflexive. D'autres formulations encore sont présentes :

> « *Aussi pour reprendre un peu haleine en cest endroit,* nous voici jusques à present par la grace de Dieu, non seulement eschappez des naufrages et de l'eau, dont, comme vous avez entendu, nous avons plusieurs fois cuidé estre engloutis, mais aussi du feu qui n'agueres nous a pensé consumer. »[128]

Cette citation marque une pause dans la narration en prenant la forme d'une transition. Elle énumère les grands éléments marquants du chapitre. Des formules sont également utilisées pour conclure totalement le trajet : « Voila en somme quelle fut nostre navigation, et ce qui nous advient et que nous vismes en allant en la terre du Bresil. »[129]. Jean Léry résume en deux lignes tout un déplacement illustré sur plusieurs chapitres. Il rappelle que c'est un déplacement maritime en direction du Brésil durant lequel il s'est déroulé de nombreuses aventures et de véritables scènes spectaculaires. Ce genre de formulation conclusif se retrouve également dans d'autres œuvres comme dans le *Journal d'un voyage* de Michel de Montaigne : « Montaigne, sept lieues : d'où j'étais parti le 22 juin 1580, pour aller à la Fère. Par ainsi avait duré mon voyage 17 mois et 8 jours. »[130] C'est un énoncé précis qui rappelle le lieu de départ et la destination, mais aussi la date de départ et la durée du voyage. Jacques Cartier évite ce genre de formulation et use seulement de sous-titres.

---

[124] Les sous-titres sont très nombreux dans les récits du corpus et leurs procurent une forme de chronique comme avec J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit,* p. 113 : « De nostre embarquement au port d'Honfleur pays de Normandie : ensemble des tormentes, rencontres, prinses de navires, et premieres terres et Isles que nous descouvrismes » ou encore F. Rabelais, *Quart Livre, op. cit,* p. 81 : « Comment Pantagruel monta sus mer, pour visiter l'Oracle de la Dive bacbuc ».
[125] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 516.
[126] *Ibid*, p. 518.
[127] *Ibid*, p. 518.
[128] *Ibid*, p. 525, je souligne
[129] *Ibid*, p. 160.
[130] M. Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit,* p. 369.

Toute œuvre littéraire demande un ordre logique dans la narration. Mais dans l'écriture des déplacements celle-ci est souvent porté à son extrême. L'auteur en sur-joue pour cumuler les informations. Néanmoins, une distinction est à préciser entre les déplacements dans les récits de voyage et les déplacements dans les nouvelles. En effet, les déplacements dans les récits de voyage peuvent se révéler moins personnels et expressifs qu'une promenade à cause d'une organisation très pointue : le découpage thématique. Dans *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil,* l'écriture du déplacement est très romancée, hormis dans le chapitre III « Des Bonites, Albacores, Dorades, Marsouins, poissons volans, et autres de plusieurs sortes que nous vismes et prismes sous la zone Torride »[131]. Le récit est très structuré. L'auteur décrit les poissons les uns après les autres : « poissons volans »[132], « Bonites »[133], « Albacores »[134], « Dorades »[135], « Marsouins »[136], « Requiens »[137], « Tortues de mer »[138]. Il explique leur forme par des analogies « il est de forme assez semblable au haren »[139], puis il donne son avis sur leur goût « Mais au reste pour en avoir tasté, je tien que ce poisson n'est pas seulement encor meilleur que tous les sus mentionnez, mais que aussi ni en eau salée ni en eau douce il ne s'en trouvera point de plus delicat. »[140], sur leur habitat « j'ay opininon […] qu'aimans la chaleur, et se tenans sous la zone Torride, ils n'outrepassent point d'une part ni d'autre du costé des Poles »[141], sur la manière de les pêcher « Sur lequel propos, à fin de tant mieux contenter le lecteur, je veux bien encore declarer le moyen duquel j'ay veu user aux matelots pour les avoir »[142]. Tout ce chapitre est un catalogue rédigé selon son point de vue mêlant objectivité des descriptions et subjectivité de l'expérience. C'est un discours très travaillé et organisé qui n'est pas sans rappeler l'écriture d'André Thevet. En effet, dans *Les Singularités de la France Antarctique* la narration du déplacement est très séquencée. Pour chaque début de chapitre, il reprend le cours du déplacement pour situer le lecteur et par la suite développer un inventaire minutieusement organisé thématiquement de tout ce qu'il faut savoir sur ce

[131] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 127-137.
[132] *Ibid*, p. 127.
[133] *Ibid*, p. 129.
[134] *Ibid*, p. 129.
[135] *Ibid*, p. 130.
[136] *Ibid*, p. 131.
[137] *Ibid*, p. 133.
[138] *Ibid*, p. 134.
[139] *Ibid*, p. 128.
[140] *Ibid*, p. 131.
[141] *Ibid*, p. 128.
[142] *Ibid*, p. 132.

lieu qu'il « côtoie » : la géographie du lieu, sa forme, sa population, ses mœurs, sa religions, les animaux, l'habitat et une intervention personnelle :

> « Passant outre ce détroit, pource qu'avions côtoyé le pays d'Afrique l'espace de huit journées, semblablement à senestre jusques au droit du cap de Canti, distant de l'équinoxial trente-trois degrés, nous en écrirons sommairement. […] elle se divise en quatre provinces […] le peuple est fort noir […]. Quant aux mœurs […]. Il y a aussi variété de religions […] Quant aux bêtes brutes […]. Ils emportaient toujours *je ne sais quoi d'étrange***,** qui semblait mettre et engendrer scandale en leur cité et République. »[143]

Dans ce discours rempli de glose toute sa présentation du pays découle de son déplacement qui est résumé en trois lignes. L'écriture est très didactique, très encyclopédique, aucune place n'est réservée à la spontanéité de son expérience personnelle du trajet. Seule la dernière phrase avec ce « je ne sais quoi d'étrange » introduit son expérience, non par un fait divers, mais par sa méconnaissance sur un point. Le trajet est donc éludé pour se concentrer plus longuement et uniquement sur le pays afin de compenser sans doute un vide narratif[144] qu'installe parfois le déplacement. Néanmoins, pour le lecteur il est sans doute plus compliqué de voyager avec l'auteur dans cette objectivité du guide touristique. A l'inverse, les pérégrinations dans les recueils de nouvelles ne sont pas aussi organisées thématiquement puisqu'elles sont beaucoup plus axées sur l'expérience personnelle des protagonistes comme ici chez Boccace :

> « La reine donc accompagnée et suivie par ses amies et les trois jeunes gens, se dirigea vers l'ouest, d'un pas lent, au rythme du chant de quelque vingt rossignols et autres oiseaux, empruntant un petit chemin peu fréquenté mais rempli de petites herbes vertes et de fleurs […] »[145]

L'écriture reste cohérente et structurée, mais est beaucoup plus fluide que celle d'André Thevet. Les sensations, les décors, l'ambiance, la manière d'être, s'enchaînent plus facilement. L'écriture des pérégrinations dans les nouvelles et dans les récits de voyage ont des enjeux très différents

3) Les enjeux pragmatiques de l'action et de la description

Le dernier constat concerne l'ambivalence des actions et des descriptions dans l'écriture des déplacements. Entre le chapitre III et le chapitre IV de Jean de Léry, cette ambivalence se remarque dans le récit. Dans ce premier chapitre évoqué, l'auteur se

---

[143] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit,* p. 62-65. Je souligne

[144] Beaucoup de moments sont éludés ou compensés par de multiples informations pour combler des zones de vide, où rien ne se passe. C'est un des aléas du voyage.

[145] G. Boccace, *Décaméron*, *op. cit,* p. 230.

consacre essentiellement à la description de chaque animal : « Voilà sommairement ce que j'ay voulu dire des Tortues et des poissons que nous prismes lors. »[146], pour retourner au chapitre suivant « à nostre navigation […] difficile, voire tres-dangereuse […]»[147]. Cette phrase réintroduit l'action dans le déplacement. Les descriptions peuvent donc interrompre le cours du récit et la dynamique du déplacement comme dans le chapitre III, ou alors elles se confondent avec l'action. C'est généralement le cas pour les promenades ; la description apparaît au fur et à mesure des pas:

> « […] elles se mirent en chemin sans en avertir les jeunes gens ; elles n'avaient pas parcouru beaucoup plus d'un mille lorsqu'elles parvinrent à la Vallée des Dames. Elles y pénétrèrent par un chemin très étroit bordé d'un côté par un ruisseau de cristal, […] Parvenues en cet endroit, les jeunes dames commencèrent par examiner et admirer longuement le cadre, […] l'heure étant venue […] de rentrer à la maison, elles se mirent en chemin d'un pas lent […]»[148]

Dans cette citation boccacienne, l'action et la description semblent ne faire qu'une. C'est le mouvement de la traversée du lieu qui conduit les observations descriptives. Le déplacement est rappelé par le verbe *parvenir* qui vient s'immiscer après de longues lignes de description, mais cette action est éludée pour ne laisser place qu'à la poésie du lieu. Ces changements de rythme rendent plus vivants les textes et donnent toutes les clefs aux lecteurs pour se projeter dans le voyage. Ainsi, descriptions et actions possèdent des enjeux substantiels qui enrichissent le récit de la traversée à plusieurs niveaux. Ils permettent de planter l'action et le décor du déplacement, tout en proposant un idéal de vie. Par exemple, dans le récit de Michel de Montaigne de nombreuses promenades solitaires apparaissent :

> « Après dîner j'allai tout seul à cheval voir quelques autres endroits du voisinage, et particulièrement une petite compagne qu'on nomme Granaiola, située au sommet d'une des plus hautes montagnes du canton. En passant sur la cime des monts je découvrais les plus riches, les plus fertiles et les plus agréables collines que l'on puisse voir. »[149]

Montaigne s'aventure seul vers *Granaiola*, un lieu qu'il décrit très simplement à l'aide d'adjectifs et de superlatifs qui indiquent son contentement. Dans ce déplacement, un commentaire personnel surgit : « j'allais tout seul ». Ce *seul* renvoie à un désir profondément ancré chez Montaigne, la liberté qu'il peut et veut trouver au sein du voyage :

---

[146] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 136. Cette citation exprime l'intention méthodique de l'auteur pour présenter les différentes espèces, un espace sommaire où l'auteur glisse parfois quelques anecdotes.
[147] *Ibid*, p. 137.
[148] G. Boccace, *Décaméron*, *op. cit*, p. 530-532.
[149] M. de Montaigne, *Journal d'un voyage*, *op. cit*, p. 336.

> « […] le plaisir qu'il prenait à visiter les pays inconnus, lequel il trouvait si doux que d'en oublier la faiblesse de son âge et de sa santé […] il […] prenait si grand plaisir à voyager qu'il haïssait le voisinage du lieu où il se dût reposer, et proposait plusieurs desseins de voyager à son aise, s'il pouvait se rendre seul. »[150]

On voit poindre ici l'idée chère à Montaigne d'un voyage synonyme de liberté, de découverte surprenante et d'apaisement. C'est peut-être pourquoi son récit cumule destination après destination. Les descriptions sont alors présentes pour créer de très courtes ruptures narratives qui permettent des changements de rythme dans cette structure très cadrée topographiquement. Ainsi, l'écriture de son déplacement est un enchaînement d'aventures et de paysages qui sont le reflet de son désir de bouger et de découvrir l'inconnu.

Néanmoins, tandis que les actions peuvent être de toutes sortes dans un trajet, trois grandes fonctions se décèlent dans les descriptions : représentatives, subjectives et informatives. Premièrement, la description est avant tout représentative d'un lieu. Elle reste au cœur de la question de la vraisemblance et de l'objectivité qu'elle soit courte comme c'est le cas chez François Rabelais dans le *Quart Livre* : « Sus la declination du Soleil feismez scalle en l'isle de Cheli : isle grande, fertile, riche, et populeuse […] »[151] ou plus longue à l'habitude d'André Thevet :

> « Au reste, de notre île de l'Ascension, elle est assez belle, ayant de circuit six lieues seulement, avec montagnes tapissées de beaux arbres et arbrisseaux verdoyant, herbes et fleurs, sans oublier l'abondance des oiseaux, ainsi que déjà nous avons dit. »[152]

Mais elle permet également de représenter un laps de temps pour installer une durée dans la lecture. Dans le déplacement des moments de creux où rien de particulier ne survient se créent, ce que viennent combler les descriptions. Par exemple, dans le *Quart Livre* entre « Comment Pantagruel passa Procuration, et de l'estrange manière de vivre entre les Chicquamous »[153] à « Comment Pantagruel passa les isles de Thohu et Bohu : et de l'estrange mort de Bringuenarilles avalleur de moulins à vent »[154], quatre chapitres se succèdent sans revenir sur la navigation. Cet interlude de descriptions de coutumes et d'anecdotes théâtrales donne l'illusion d'un laps de temps qui devrait être normalement maintenu entre les deux destinations.

---

[150] *Ibid*, p. 153-154.
[151] F. Rabelais, *Quart Livre*, *op. cit*, p. 155.
[152] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique*, *op.cit*, p. 137-138.
[153] F. Rabelais, *Quart Livre*, *op. cit*, p. 169.
[154] *Ibid*, p. 213.

Les descriptions peuvent également prendre dans certaines versions des tournures encore plus expressives. Par exemple, Michel de Montaigne a beau réduire à la description la plus simple les paysages traversés, quelques-uns de ses déplacements se démarquent :

> «[…] un pays montagneux, qui retentissait partout sous les pieds de nos chevaux, comme si nous marchions sur une voûte ; et semblait que ce fussent des tabourins qui tabourdassent autour de nous ; […]»[155].

La seule image, et non des moindres, que le lecteur retient après ce déplacement est le bruit quasi musical provoqué par les pas des chevaux. Au lieu d'assembler de nombreux adjectifs tels que rocailleux, montueux, l'auteur fait le choix d'une formulation métaphorique beaucoup plus originale. La représentation des lieux est ainsi beaucoup plus expressive et personnelle. Dans une version plus poétique encore Claude de Taillemont écrit :

> « […] la beauté et excellence duquel tourna nos esprits en merveilleuse admiration ; car, au lieu de muraille, luy servoit de closture une belle et plaisante haye de buys, de la hauteur de quatre pieds et demi, fort espoisse, et les fueilles tant serrées et unies ensemble, […] »[156]

Dès le commencement de cette phrase, il donne son point de vue et l'explique concrètement par la suite. Dans une visée plus cosmographique, André Thevet donne une représentation plus concrète et informative des paysages parcourus lors de son déplacement. Chaque description s'accorde ainsi selon la personnalité et les envies des voyageurs. D'ailleurs, certains auteurs font le choix de proposer non pas une vision panoramique des paysages traversés, mais une vision plus fragmentaire dans le but d'en souligner la singularité. Montaigne, grand observateur, ne décrit pas de la même manière un bain et une ville. Lors de son cheminement aux alentours de Viterbe, l'écriture descriptive prend de l'ampleur, atmosphère et impressions se bousculent :

> « […] j'allai voir quelques autres bains de ce pays situés dans la plaine, et assez éloignés de la montagne. On voit d'abord, en deux différents endroits, des bâtiments où étaient, il n'y a pas longtemps, des bains qu'on a laissés perdre par négligence ; le terrain exhale une mauvaise odeur. Il y a de plus une maisonnette dans laquelle est une petite source d'eau chaude qui forme un petit lac pour se baigner. Cette eau n'a point d'odeur, mais un goût insipide ; elle est médiocrement chaude. […] Plus loin est encore un édifice qu'on appelle le palais du pape, parce qu'on prétend qu'il a été bâti ou réparé par le pape Nicolas. Au bas de ce palais et dans un terrain fort enfoncé, il y a trois jets différents d'eau chaude, de l'un desquels on use en boisson. »[157]

Cette longue description s'appuie sur la configuration des lieux, mais exprime une forte subjectivité en comparaison à la description d'une ville :

---

[155] M. de Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit*, p. 87.
[156] C. de Taillemont, *Discours des Champs faëz, op. cit*, p.82
[157] M. de Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit*, p. 343.

> « Lendemain au matin, trouvâmes une belle et grande plaine, flanquée à main gauche de coteaux pleins de vignes, les plus belles et les mieux cultivées […]. MULHOUSE, deux lieues. Une belle petite ville de Suisse, du Canton de Bâle. »[158].

La ville et ses alentours restent inconnus, le lecteur n'ayant connaissance que d'un fragment « belle petite ville » et « pleins de vignes ». Ce choix de décrire plus les bains que les villes n'est pas anodin, puisque son premier désir était de prendre des bains « Thérapeutiques ».

Mais au-delà des choix très personnels, la description a quelque chose de didactique. Le réalisme de la description des bains de Montaigne repose sur le goût de l'information des détails sur l'agencement, sur l'eau, sur le constructeur, afin d'instruire le lecteur et de le surprendre. De multiples variantes de ces descriptions informatives apparaissent dans les déplacements. Rabelais ne consacre que peu de pages à décrire une ville. La description se fonde non sur un paysage, mais sur un apport en connaissances en tout genre et sur un enrichissement personnel. C'est pourquoi, les romans de Rabelais, dans la lignée de Lucien de Samosate, jouent sur les frontières de la vérité et de la fiction. Chaque mot est choisi pour toujours en dire plus. Dans le *Quart Livre*, la description d'une île se veut instructive : « Continuant nostre routte au jour subsequent passasmes Procuration, qui est un pays tout chaffouré et barbouillé »[159]. Le nom de l'île est un reflet ironique de sa description allant de pair avec les deux adjectifs *chaffouré* et *barbouillé*. C'est une terre gâtée, embrouillée, confuse. L'auteur demande une participation active du lecteur. Il devient un chercheur de la moindre information dans le voyage entrepris dans le *Quart Livre*. Plus qu'informatif l'aspect descriptif veut stimuler le lecteur.

En conclusion, le choix d'éclipser un paysage du déplacement ou de le résumer n'est pas une question de fainéantise ou d'égoïsme, c'est que cela ne donne aucun intérêt aux déplacements. De plus, chaque description, réaliste ou subjective, procure une image faussée et idéaliste des paysages puisque « l'imagination va toujours plus loin que la réalité »[160]. Le premier voyage, celui de l'imaginaire, est toujours plus parfait comme le signale Montaigne : « je m'étais donc représenté sa beauté future (…) beaucoup au-dessus de ce qu'elle me parut alors en effet. »[161] L'imaginaire fausse les paysages, il faut donc voyager pour voir de ses propres yeux. C'est l'enjeu final de la description.

---

[158] *Ibid*, p. 88-89.
[159] F. Rabelais, *Quart Livre*, *op. cit*, p. 169.
[160] M. de Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit,* p. 304.
[161] *Ibid*, p. 304.

Finalement, tous ces exemples autour de la question de la composition du déplacement ont pour point commun de croiser une approche objective avec un regard subjectif et esthétique.

II. Variations et imitations, la mise en scène des pérégrinations

Les sources du déplacement sont une « bourse de l'imaginaire »[162] pour les écrivains, les voyageurs et les lecteurs. D'Homère à Virgile en passant par Hérodote, Pausanias le Périégète, Lucien de Samosate, Marco Polo, Pétrarque et Christophe Colomb, les pérégrinations sont devenues un topos littéraire, un morceau de la mémoire collective mis à l'épreuve du temps :

> « Les topoï autant que la langue latine ont assuré une continuité culturelle en résonnance évidente avec la notion de genre, entendue comme noyau de mémoire et d'invention, c'est à la fois la transmission et la production de la littérature qui se jouent dans cette chaîne d'imitations et de variations. »[163]

A. Le canevas des déplacements

Quel que soit le déplacement, il se construit à partir d'un noyau que forment l'histoire-cadre, la chronologie et la topographie. Toutefois, ce schéma varie selon les intentions et les types de mise en scène dans lesquels s'inscrivent les pérégrinations.

1) Les déplacements maritimes et terrestres, entre singularité et uniformisation

> « L'histoire-cadre de la « peregrinatio humanae vitae » sur le modèle de Ulysse ou d'Enée sert à tisser la trame narrative. Histoire-cadre, en ce sens qu'elle fournit la structure générale où viennent se fondre ensuite les matériaux secondaires, fragments encyclopédiques ou commentaires, qui se logent dans les alvéoles du « jeu de l'oie » géographique. Mais cette trame générale est extrêmement lâche et ténue ».[164]

Le canevas du trajet semble dans un premier temps assez simple, mais très vite le contenu du déplacement s'avère plus complexe. Effectivement, ce dernier peut aussi bien

---

[162] M. Macé, *Le genre littéraire*, Paris, Flammarion, coll. Corpus, 2004, p. 163.
[163] *Ibid*, p. 103.
[164] F. Lestringant, *Sous la leçon des vents : le monde d'André Thevet, cosmographe de la Renaissance*, Paris, éd. Presses universitaires de Paris-Sorbonne, coll. Imago Mundi, 2003, p. 198

s'assimiler à un havre de paix qu'à un trajet « plene de azard, plene de dangiers evidens »[165].

Pour commencer, il faut se rappeler que le déplacement est une intrigue à part avec sa propre histoire-cadre[166]. La vie des personnages, les notions présentées, les accidents, les décors, tout change entre le séjour et le déplacement. Par exemple, la promenade entreprise par les devisantes vers la Vallée des Dames dans le *Décaméron* est composée de sa propre intrigue :

> « elles se mirent en chemin sans en avertir les jeunes gens ; elles n'avaient pas parcouru beaucoup plus d'un mille lorsqu'elles parvinrent à la Vallée des Dames. Elles y pénétrèrent par un chemin très étroit bordé d'un côté par un ruisseau de cristal, (…) elles se mirent en chemin d'un pas lent (…)»[167]

Ce déplacement vers un nouveau paysage idyllique offre aux lecteurs une nouvelle intrigue avec de nouvelles perspectives.

Mais le phénomène le plus important est la différence entre l'histoire-cadre des trajets maritimes et des trajets terrestres. Malgré la forte présence des voyages en mer qui explose au XVIe siècle, les déplacements par les voies terrestres ne s'essoufflent pas pour autant. Certes, ces trajets sont plus calmes que ceux de Marco Polo et ils se confrontent aux navigations difficiles et extraordinaires, mais ces confrontations leur permettent de se réinventer et de basculer vers un voyage terrestre plus vagabond. On notera les multiples variations ou imitations d'un récit à l'autre selon le mode de déplacement. La trame narrative est très modulable. Tout d'abord, aucun récit du corpus ne débute au même endroit. Les départs maritimes s'effectuent d'un port soit en Normandie, à Honfleur[168] ou au Havre[169], soit en Bretagne pour Jacques Cartier : « du port de S. Malo »[170]. Dans un registre plus imaginaire, Pantagruel et sa troupe quittent leur pays par le « port de Thalasse »[171]. Contre toute attente les navires ne partent pas lors d'une période fixe[172], contrairement au déplacement terrestre prit dans une période généralement estivale. Boccace inscrit son récit dans les saisons chaudes du printemps-été : « goûtons à la joie et à la fête que les temps présents

---

[165] F. Rabelais, *Tiers Livre*, *op. cit*, p. 431.
[166] Caractéristique démontrée dans la première partie. Par exemple, dans *Les Singularités de la France Antarctique* et dans *l'Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil*, l'aller et le retour peuvent être considérés comme une véritable intrigue par rapport au récit du séjour.
[167] G. Boccace, *Décaméron*, *op. cit*, p. 530-532.
[168] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit,* p. 112 « tirans à Honfleur, port de mer, qui nous estoit assigné au pays de Normandie ».
[169] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*, « Havre […] située en Normandie » p. 57.
[170] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit,* p. 18.
[171] F. Rabelais, *Quart Livre, op. cit*, p. 81.
[172] Cette période peut, en effet, s'étaler de mai à novembre. Voir les citations complémentaires placées en annexe I.

peuvent donner »[173], tout comme Claude de Taillemont : « la beauté de cette primevere »[174]. Le temps du départ chez cet auteur est celui du changement dans les récits de Chevalerie. Il inscrit son histoire sous le signe du renouveau. Ce concept se profile de manière générale, chaque départ est un renouveau pour les voyageurs. Les auteurs inscrivent dans le modèle homérique leur propre trame narrative.

Une similitude entre toutes les histoires-cadres de nos déplacements apparaît : la collectivité du voyage. Il est très rare qu'un voyage soit effectué seul. Dans les récits nautiques, le nombre de personnes qui constituent l'équipage est mentionné : « soixante et un hommes »[175] pour Jacques Cartier ou « octante personnes, tant de soldats que de matelos estant dans l'un des navires »[176] pour Jean de Léry. Des compagnons de route très chers pour tous nos voyageurs, comme pour Claude de Taillemont qui ne se déplace pas sans son fidèle compagnon : « […] Theleme – ainsi me plaist nommer ce mien ami et compaignon de mon voyage […] »[177]. Rares sont ceux qui décident de s'aventurer seuls. Certes, certains devisants de *l'Heptaméron* voyagent seuls un court instant, mais ce n'est que par accident :

> « […] dame […] Oisille, se délibéra d'oublier toute crainte par les mauvais chemins, jusqu'à ce qu'elle fût venue à Notre-Dame de Sarrance. […]Mais la pitié fut que la plupart de ses gens et chevaux demeurérent morts par les chemins, et arriva à Sarrance avec un homme et une femme seulement […].
>
> Hircan, et sa femme Parlamente, et la demoiselle veuve Longarine ; et […] deux gentilshommes, l'un était Dagoucin, et l'autre Saffredent. Et après qu'ils eurent été tout le jour à cheval, avisérent sur le soir un clocher où le mieux qu'il leur fut possible, non sans travail et peine, arrivèrent.
>
> […] les pauvres dames […] avaient trouvé un ours descendant la montagne, devant lequel avaient pris la course à si grande hâte que leurs chevaux, à l'entrée du logis, tombèrent morts sous elle. […] ; et connurent que c'était Nomerfide et Ennasuite. […]
>
> Ainsi, qu'ils étaient tous à la messe, va entrer en l'église un homme tout en chemise, fuyant comme si quelqu'un le chassait, criant à l'aide. […] nommé Gérubon. […]
>
> Simontaut, lequel, ennuyé de la longue demeure que faisait la rivière à s'abaisser, s'était délibéré de la forcer, se confiant à la bonté de son cheval ; et avait mis tous ses serviteurs à l'entour de lui pour rompre l'eau. »[178]

Ce trajet met en avant des personnages avec leurs compagnies. Malgré la perte de leurs serviteurs, Nomerfide et Ennasuite sont restées ensemble. Seul Gérubon voyage sans compagnon fuyant des bandits. Ces pérégrinations sont utiles à la narration, car elles déterminent la structure du recueil. Chaque personnage a un rôle à jouer dans cette mise en scène,

---

[173] G. Boccace, *Décaméron*, *op. cit*, P. 49-50.
[174] C. de Taillemont, *Discours des Champs faëz, op. cit*, p. 64. Son recueil de nouvelles se passerait, par déduction d'après les premières pages, au printemps dans une grande ville.
[175] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit,* p. 18.
[176] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 113.
[177] C. de Taillemont, *Discours des Champs faëz, op. cit*, p. 74.
[178] M. de Navarre, *Heptaméron*, *op. cit,* p. 40-43.

Simontaut est le téméraire prêt à risquer sa vie et celle de ses serviteurs pour passer une rivière. Dame Oisille, suivant le chemin de Dieu, est la seule qui ne soit pas guidée par le hasard, elle est déterminée à atteindre l'Abbaye de Sarrance, se posant en sage et en guide.

Le voyageur Michel de Montaigne, en revanche, prend la décision de se promener seul, non par hardiesse, mais par désir de liberté : « Après dîner j'allai tout seul à cheval voir quelques endroits du voisinage, et particulièrement une petite compagne qu'on nomme Granaiola, située au sommet d'une des plus hautes montagnes du canton. »[179]. Toutefois, dans la plupart de ses trajets il se fait accompagner : « il loua trois cheveux pour lui et les seigneurs Cazalis et de Mattecoulon à vingt batz la pièce ; et M. d'Estissac en loua deux autres, pour lui et le sieur du Hautoy »[180]. Le voyage apparaît alors comme une entreprise collective, le déplacement solitaire étant beaucoup plus critiquable puisqu'il est assimilé à la fuite ou à l'errance. Seul Montaigne parvint à lui donner une nouvelle envergure. Ce motif du déplacement dévoile un problème de la société du XVIe siècle, les routes ne sont pas sécurisées et parfois en très mauvais état[181]. De plus, avoir un compagnon de route est très souvent indispensable pour passer le temps du trajet.

Loin de la trame narrative des grands voyages antiques prévaut la démesure colonisatrice. En effet, les « navires »[182] et les « vaisseaux »[183] possèdent un armement important. Les vaisseaux d'André Thevet sont pleins de « munitions et autres choses de guerre »[184], ceux de Jean de Léry sont « ecquipper en guerre »[185], chaque navire de Jacques Cartier est « armé de soixante et un hommes »[186]. La simple expédition prend des allures de guerre et de croisade où se profile une barbarie sous-jacente. Par voie terrestre, les déplacements sont effectués de deux manières : à pied ou à cheval comme le dévoile si bien Montaigne : « Au retour de ce petit voyage, que je fis à pied en allant, et à cheval en revenant »[187]. Montaigne préfère dans un premier temps se promener tranquillement à pied afin de profiter du paysage et dans un deuxième temps utiliser le cheval pour rentrer plus rapidement.

---

[179] M. de Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit,* p. 336
[180] *Ibid*, p. 154. Autres exemples toujours chez Montaigne : « MM. d'Estissac, de Montu, barin de Chase, Morens et plusieurs autres m'accompagnèrent jusqu'à la première poste. » p. 351.
[181] M. de Montaigne, *op. cit,* p. 239-241 : « Sur ce chemin se rencontre un écrit, où le pape dit avoir fait et dressé ce chemin, qu'il nomme viam Boncompaignon, de son nom. […] De vrai, ce chemin était plus la plupart malaisé, et à présent on l'a rendu accessible aux coches mêmes jusques à Lorette. […]. De là, nous nous engageâmes un peu plus avant en l'Apennin, et trouvâmes que c'est à la vérité une belle grande et noble réparation, que de ce nouveau chemin que le pape y a dressé, et de grande dépense et commodité. »
[182] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit,* p. 18 et F. Rabelais, *Quart Livre, op. cit,* p. 81.
[183] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*, p. 57 et J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 113.
[184] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*, p. 57.
[185] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit,* p. 113.
[186] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit,* p. 18.
[187] M. de Montaigne, *Journal d'un voyage*, *op. cit*, p. 345.

Claude de Taillemont le démontre bien, le cheval est un véritable moyen de locomotion[188] pour les expéditions ou pour relier rapidement un lieu à un autre. Il ne l'utilise qu'une seule fois pour relier sa ville aux « champs des faëz » : « nous monstames à cheval […] nous deliberasmes entrer au lieu »[189], tandis que sont privilégiées les marches à pied et les promenades comme chez Boccace et Marguerite de Navarre.

Toutefois, ces deux modes de trajets peuvent s'alterner. Montaigne[190] ou encore Claude de Taillemont profitent également quelques instants de la traversée de plans d'eau :

> « un petit vent frais nous invita à laisser ce lieu et monter en certains petis basteaux ; sus lesquels conduits par l'un des estangs à travers jongs et roseaux, eusmes longuement le plaisir de la pesche (…) cuidions avoir changé de climat de region »[191]

Claude de Taillemont est conduit par le simple désir de profiter de l'instant présent. Le lecteur peut y retrouver le motif de la pêche également présent chez Jean de Léry : « nous peschasmes grande de plusieurs especes de poissons »[192]. D'ailleurs, c'est ce dernier qui fait état d'un déplacement terrestre avant son départ : « […] partismes de la cité de Geneve […]. Nous tirasmes et allasmes à Chastillon sur Loing […]. Nous nous acheminasmes de là à Paris […]. »[193]. Un trajet maritime n'exclut pas un trajet terrestre, et inversement. Ce mélange crée de la véracité et donne du relief au récit du déplacement.

En dehors de ces trajets maritimes et terrestres, deux autres trajets très rares et singuliers se présentent dans notre corpus : le voyage aérien et le voyage « onirique ». Dans la nouvelle 9 de la journée 10[194] du *Décaméron*, Torello est « téléporté » d'Alexandrie à « l'église de San Pieri un Ciel d'Oro à Pavie »[195] : « Saladin ordonna à celui-ci [magicien] de trouver le moyen de transporter messire Torello sur un lit en une nuit jusqu'à Pavie »[196], ce qui fut possible. Ainsi Torello « fut transporté tout endormi sur le lit magnifique […] le lit disparut avec messire Torello »[197]. Ce déplacement extraordinaire peut être rapproché

---

[188] Une praticité du cheval mis en avant chez Montaigne, *Journal de voyage, op. cit,* p. 251 : « A venir de Rome à Lorette, auquel chemin nous fûmes quatre jours et demi, il me coûta six écus de monnaie, qui sont 50 sols pièce pour cheval, et celui qui nous louait les chevaux les nourrissait, et nous. ».
[189] C. de Taillemont, *Discours des Champs faëz, op. cit,* p. 74.
[190] M. Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit, p. 163 : «* […] nous nous mîmes hommes et bagages dans une barque pour deux écus. Il a accoutumé craindre l'eau ; mais ayant opinion que c'est le seul mouvement qui offense son estomac, voulant essayer si le mouvement de cette rivière qui est équable et uniforme, attendu que des cheveux tirent le bateau, l'offenserait, il l'essaya et trouva qu'il n'y avait eu nul mal. Il faut passer deux ou trois portes dans cette rivière, qui se ferment et ouvrent aux passants. » C'est surtout l'effet maritime sur son corps qui est mis en avant dans cet exemple.
[191] C. de Taillemont, *Discours des Champs faëz*, *op. cit,* p. 228.
[192] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit,* p. 159.
[193] *Ibid*, p. 112.
[194] G. Boccace, *Décaméron*, *op. cit,* p. 821.
[195] *Ibid*, p. 836.
[196] *Ibid*, p. 833.
[197] *Ibid*, p. 835-836.

des rêves de Claude de Taillemont, qui le transportent au bord de l'onde dans un paysage relevant de la vision[198].

En conclusion, les déplacements terrestres s'apparentent à un havre de paix, alors que les déplacements maritimes, ou les déplacements terrestres en lien avec l'élément eau comme la fuite provoquée par le déluge dans le *Décaméron*, s'assimilent à un trajet « plene de azard, plene de dangiers evidens »[199]. Malgré ces différences dues au terrain, l'histoire-cadre des déplacements et ses motifs maintiennent à la fois des correspondances et des variantes très parlantes sur les habitudes du voyage au XVIe siècle. Elles sont uniquement dues à l'expérience et aux envies de l'auteur.

2) Datations et distances, des motifs structurels

Les repères temporels et géographiques ont une place à part entière dans les pérégrinations. En effet, à la manière des journaux de bord, des notations constantes, brèves, parfois imprécises, dévoilent un contexte géo-historique dans la mise en scène des déplacements. La temporalité et la distance sont des motifs structurels du déplacement qui permettent de donner un effet concret à l'avancement du voyage.

Par exemple, le contexte historique est clairement indiqué dans les récits de voyage comme ici chez André Thevet « Pour ce est-il que le sixième jour de mai mille cinq cent cinquante-cinq […] le temps venu de nous embarquer au Hable […] ou si vous dites Havre »[200]. Jean de Léry construit son texte dans un contexte très précis. Notamment, dans le chapitre V *d'Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil* où plusieurs actions sont introduites par des dates : « que le vingtsixiesme jour du mois de Febvrier, 1557. Prins à la nativité environ huict heures du matin, nous eusmes la veuë de l'Inde Occidentale »[201], « dès le lendemain qui estoit un jour de dimanche, nous levasmes l'ancre et fismes voile »[202], « le premier jour de Mars nous estions à la hauteur des petites Basses »[203], « Car le mardi deuxiesme de Mars, jour qu'on disoit Caresme-prenant »[204], et ainsi de suite

[198] C. de Taillemont, *Discours des Champs faëz, op. cit,* p. 105. Il se déplacement dans son rêve : « en me promenant au long d'une large et profonde riviere, aux bords et rives de laquelle estoyent plusieurs hauts et gros arbres, se presenta à mes yeux une jeune Damoiselle ». La promenade déjà très mélancolique devient une course poursuite « ne cessa onques puis l'acompaigner et suyvre pas à pas ». Le phénomène peut indiquer qu'un mal-être ronge le narrateur.
[199] F. Rabelais, *Tiers Livre*, *op. cit*, p. 431.
[200] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit,* p. 57.
[201] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 146.
[202] *Ibid*, p. 151.
[203] *Ibid*, p. 152.
[204] *Ibid*, p. 157.

jusqu'à la fin du chapitre[205]. Dans le *Décaméron* le cadre temporel est tout aussi marqué : « le souvenir douloureux de la mortelle peste aujourd'hui révolue […] dans l'excellente cité de Florence »[206], fléau qui sévit en 1348. La donnée temporelle est déductive, mais ce n'est pas toujours le cas dans les nouvelles et dans les romans. En effet, dans *Les Nouvelles Récréations et Joyeux Devis* de Bonaventure des Périers, trois formes d'indications temporelles se démarquent : les précises, les indications relatives à l'ici et maintenant et les intemporelles. Les précises renvoient à des événements historiques ou religieux : « ses festes de Pasques, passa par Brou le jour vendredy sainct, environ les dix heures de matin »[207]. Les dates sont parfois ainsi doublées par leur symbolique religieuse, tel que le 2 mars correspondant au « Caresme-prenant »[208]. Cette forme de datation se retrouve dans le discours de Jacques Cartier « Le iour de S. Barnabé »[209]. Les déplacements sont rythmés par les devoirs religieux[210]. A l'instar des dates, les auteurs de nouvelles structurent le temps du récit par des durées de séjour et par des horaires dictés par l'église. Par exemple, dans *l'Heptaméron* qui devait s'organiser sur « dix jours »[211], la fin des journées est rythmée par les heures liturgiques de l'abbaye : « […] voilà le dernier son de vêpres qui nous départira »[212]. Dans le *Décaméron*, les journées célébrant le jour du Seigneur sont éludées bien que mentionnées :

> « En outre, tenant compte que le vendredi est le jour où Celui qui mourut pour nous sauver subit Sa Passion, il est digne de respect ; et c'est pourquoi j'estimerais juste et convenable qu'en l'honneur de Dieu nous consacrions ce jour à réciter des prières plutôt qu'à raconter des nouvelles. »[213]

Ainsi, le lecteur peut se reconstituer le voyage dans sa quasi-totalité. Ensuite, il se trouve les indications relatives à l'ici et maintenant du contexte : « […] il mesura tellement son chemin, qu'il estoit toute nuict quand il y arriva »[214], et enfin les indications s'inscrivent dans une temporalité vague : « Un martinet s'en alla un jour de Caresme sus le petit pont »[215], « Advint un aultre jour que la Roche Thomas estoit allé disner en la ville»[216], des

[205]*Ibid*, p. 158 « Le jeudi que nous departismes d'aupres de ces trois isles, nous eusmes vent tellement à sougait, que dès le lendemain environ les quatres heures du soir, nous arrivasmes au Cap de Frie », p. 160 « Parquoy dés le soir de ce mesme jour ayant appareillé et fait voiles, nous singlasmes si bien que le Dimanche septiesme de Mars 1557. laissans la haute mer à gauche, du costé de l'Est, nous entrasmes au bras de mer, et riviere d'eau salée ».
[206]G. Boccace, *Décaméron*, *op. cit,* p. 37-38.
[207]B. des Périers, *Nouvelles Récréations et Joyeux Devis : I-XC*, *op. cit,* p. 151
[208] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit,* p. 157.
[209]J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit*, p. 25.
[210] Voir les citations complémentaires placées en annexe II.
[211]M. de Navarre, *Heptaméron*, *op. cit,* p. 48.
[212]*Ibid*, p. 487.
[213]G. Boccace, *Décaméron*, *op. cit*, p. 223.
[214]*Ibid*, p. 122.
[215]*Ibid*, p. 233.

époques « mon procureur un beau temps de vendanges alla luy mesme à Arqueil»[217]. Rabelais inscrit son texte et son voyage, au même titre que les autres auteurs, dans une structure chronologique relativement simple au ici et maintenant du contexte de son récit. Ainsi, « Cestuy jour, et les deux subsequens […] »[218], « Au cinquieme jour jà »[219], « Au tiers jour »[220] s'ajoute après la seule indication précises, la date de départ : « On moys de Juin, au jour des festes Vestales »[221]. Mais contrairement aux autres auteurs, Rabelais prend des libertés et joue avec la temporalité. Il crée ainsi des formulations plus poétiques : « Sus la declination du soleil »[222] ou comique « à l'aube des mousches »[223]. Rabelais comme tous les autres écrivains de récits de voyage instaure au *minimum* ce *continuum* chronologique pour la compréhension et la logique du voyage.

Rappelons que la chronologie est « l'ensemble de faits historiques présentés dans l'ordre de leur succession »[224]. Elle a donc une importance d'ordre réaliste et historique. Les successions d'indices temporels produisent un effet de progression dans le déplacement. Ces apparitions même légères et intemporelles dans les nouvelles et les romans ancrent les déplacements dans une vraisemblance. Les déplacements quels qu'ils soient sont des témoignages. Structurelle et universelle, la chronologie des déplacements métamorphose un simple trajet en un témoignage historique ou en un témoignage hors du temps et de l'histoire contemporaine.

Quant aux repères géographiques, ils sont souvent plus précis que la temporalité. Par exemple, dans *l'Heptaméron* la date s'estompe au fur et à mesure du récit : « Le premier jour de septembre »[225], devient un « plus de trois semaines » [226] pour se concrétiser en un « ce jour-là »[227], contrairement au lieu qui passe de « Cauterets » [228] à « Notre-Dame de Sarrance. »[229]. Mais le motif le plus marquant dans la topographie reste celui consacré à la distance. A part Rabelais, tous nos auteurs ont un véritable désir de mettre en avant la dis-

[216] *Ibid*, p. 75.
[217] *Ibid*, p. 49.
[218] F. Rabelais, *Quart Livre, op. cit,* p. 91.
[219] *Ibid*, p. 117.
[220] *Ibid*, p.143.
[221] *Ibid*, p. 81. L'équipage serait parti entre le 7 et le 15 juin.
[222] *Ibid*, p. 156.
[223] *Ibid*, p. 144.
[224] *Dictionnaire de l'Académie française* [1991-2011], Paris, éd. Classique Garnier, coll. Dictionnaire de l'Académie Français [17e-20e s], 2007.
[225] M. de Navarre, *Heptaméron, op. cit*, p. 39.
[226] Ibid, p. 39.
[227] *Ibid*, p. 44.
[228] *Ibid*, p. 39.
[229] *Ibid*, p. 44.

tance qui sépare un lieu à un autre par l'utilisation des lieues[230] ou des degrés. Par exemple, singularité du *Journal de voyage* de Montaigne, ce ne sont pas les dates qui gouvernent son récit, mais les villes et les distances établies :

> « MAUVAGES, quatre lieues. (…) VAUCOULEURS, une lieue de là, (…) DOMREMY-SUR-MEUSE, à trois lieues dudit Vaucouleurs, (…) NEUFCHATEAU, cinq lieues. (…) MIRECOURT, six lieues. (…) EPINAL, cinq lieues. (…). PLOMBIERES, quatre lieues. (…) »[231]

En revanche, à l'intérieur des séjours, ce sont les dates qui rétablissent l'ordre chronologique du récit comme ici lors du deuxième séjour aux Bain della Villa : « Le 26 au matin (…). Le 27 après dîner (…). Le lundi 28 août, j'allai de bon matin (…). Le mardi 29, (…) »[232]. Les composantes temporelles et géographiques sont complémentaires, se renforcent et/ou se remplaçent parfaitement. La présence systématique des dates dans les déplacements disparaît peu à peu des récits de voyage, comme dans les récits plus fictifs. Par exemple avec André Thevet, la durée du déplacement le long de l'Afrique est relayée par la progression géographique :

> « Passant outre ce détroit, pource qu'avions côtoyé le pays d'Afrique l'espace de huit journées, semblablement à senestre jusques au droit du cap de Canti, distant de l'équinoxial trente-trois degrés, (…) »[233]

Un grand nombre de détails géographiques concerne l'espace traversé : le pays « d'Afrique », la distance « distant de l'équinoxial trente-trois degrés », la direction : « à senestre jusques au droit du cap ». Dans une version plus romancée, Jean de Léry s'aide également de ces notations pour signaler son avancement et sa situation :

> « Cedit jour doncques quatriesme de Febvier, que nous passasmes le Centre (…). Ainsi sans intervalle, nous singlasmes de nostre bon vent de Nord-Nord'est, jusques à quatre degrez au-delà de la ligne Equinoctiale. »[234]

En plus de la date, la distance et la prise du vent sont indiquées tout comme Jacques Cartier qui dès la première page plonge le lecteur dans des détails maritimes : « que le X. de May nous arriuasmes à la terre-Neufue, en laquelle nous entrasmes par le Cap de Bonne-Veuë, lequel est au XXVIII. Degré et demy de latitude et de longitude. »[235]. Toutefois, les détails

---

[230] Les lieues sont utilisées de manière répétitive dès qu'un déplacement est signalé chez Montaigne et chez Boccace.
[231] M. de Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit*, p. 79-81.
[232] *Ibid*, p. 332.
[233] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*, p. 62-63.
[234] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 142.
[235] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit*, p. 18.

géographiques utilisés par Jean de Léry se limitent surtout à des noms de lieux et à la mention des vents comme par exemple : « la grand Canarie »[236] ou « vent d'Est-Suest »[237].

Ces motifs contextuels amorcent des épisodes précis : départ, début de chapitre, escale, aperçu d'une île. Ainsi, chaque grande étape des déplacements est mise en valeur comme chez André Thevet : « Sans éloigner de notre propos, huit degrés delà notre ligne, le vingt-sixième du mois d'octobre, trouvâmes une île non habitée »[238]. En plus d'amorcer un chapitre, c'est un nouvel épisode qui prend place avec la découverte d'une île. L'insistance sur la date et sur les distances inscrit ce moment présent dans une étape marquante du récit. Autre exemple appuyant ce procédé, l'arrivée des devisants dans un nouveau lieu marque un nouveau départ « A peine s'étaient-ils éloignés de deux milles qu'ils parvinrent au lieu préalablement fixé. »[239]. Le déplacement de Florence à ce lieu loin de « deux milles » crée une rupture et amorce une nouvelle étape dans la vie des devisants : un temps de répit et de méditation. En allant un peu plus loin encore, chaque nouvelle journée dans les recueils de nouvelles est une nouvelle étape d'apprentissage méditatif pour les devisant. Un nouveau voyage inscrit dans un thème précis, comme par exemple dans *l'Heptaméron* où la troisième journée est placée sous l'emblème des « dames qui en leur amitié n'ont cherché nulle fin que l'honnêteté, et de l'hypocrisie et méchanceté des religieux. »[240]. Ainsi, chaque nouvelle date et lieu nouveau sont le début d'une aventure supplémentaire. Toutefois, les auteurs ne respectent pas toujours l'ordre canonique du récit. Ils créent des ruptures par le biais d'ellipses très nombreuses dans nos récits, comme chez Léry : « la mer s'estant derechef enflée, fut l'espace de six ou sept jours si rude »[241] ou par le biais de projections. André Thevet en est un spécialiste. Le trajet est un prétexte pour narrer toujours plus, afin de combler la curiosité du lecteur, cet auteur ira jusqu'à l'extrapolation géographique en consacrant un chapitre à l'Ethiopie[242], pays qui dépasse de loin l'air Atlantique.

La chronologie et la topographie n'ont pas toujours besoin d'être précises, mais plutôt d'être fixes pour établir un ordre, poser un contexte et mettre en scène le contenu des déplacements. Ces motifs servent alors de squelette au déplacement. C'est par ce biais que

[236] *Ibid*, p. 122.
[237] *Ibid*, p. 115.
[238] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*, p. 136.
[239] G. Boccace, *Décaméron*, *op. cit*, p. 52.
[240] M. de Navarre, *Heptaméron*, *op. cit*, p. 203.
[241] J. Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 11
[242] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit,* p. 113.

les déplacements imaginaires se sont emparés d'un genre : l'esthétique l'emporte sur l'authentique.

B. Les constantes de la pérégrination

La source inépuisable du déplacement se dévoile dans une « étonnante variété » [243] d'expériences et de genres et dans une « étonnante uniformité »[244]. En effet, tous les voyages s'inscrivent dans un format traditionnel réglé par des motifs récurrents et des épisodes obligés des récits de voyage. L'analyse du corpus a permis d'identifier quatre séquences dans les déplacements: le départ, le trajet, les lieux d'escales ou de halte, et le retour. Toutefois, à l'intérieur des récits certains manquements, rajouts ou transformations viennent varier la structure traditionnelle du déplacement.

1) Un récit en boucle

Le voyage est toujours conçu comme une boucle raisonnée : « Leur aventure ne commence pas par une naissance mais par un départ, et ne se dénoue pas arbitrairement mais doit s'achever par un retour. »[245]

Dans le rituel de départ[246], seulement deux motifs récurrents sont repérables, puisque étonnamment, Rabelais est le seul à utiliser le motif de la cérémonie joyeuse pour célébrer le départ. Elle n'est nullement mentionnée chez nos autres auteurs, contrairement à la motivation et aux préparatifs. La recherche de la connaissance, de la rencontre avec l'autre, de la découverte du monde, de sa conquête, reflet de ce désir européen de prendre place dans le Nouveau monde, la création de voies commerçantes vers l'Asie sont autant de raisons qui gouvernent les déplacements. Mais c'est la nécessité qui guide avant tout le récit. Ainsi, les motivations d'ordre politique, économique, religieux, familial ou essentiel à la vie sont en première ligne dans le corpus. Jacques Cartier est sous la commission du roi, puisqu'il est envoyé par celui-ci pour conquérir et découvrir la situation de l'Amérique du Nord : « de bien et fidellement se comporter au seruice du Roy tres-Chestien »[247]. Les « richesses et autres commoditez pour le profit du Royaume »[248] est la première motivation

[243] V. Propp, *Morphologie du conte*, traduit du Russe par Claude Ligny, Paris, éd. Gallimard, Coll. Bibliothèques des Sciences Humaines, 1970, p. 35.
[244] *Ibid*, p. 35.
[245] J. Roudaut, « Récit de voyage », dans le *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, *op. cit*, p. 588.
[246] Voir les citations complémentaires placées en annexe III, n°1.
[247] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534*, op. cit, p. 17.
[248] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit,* p. 107.

présentée au roi Henri II pour subventionner le voyage de Villegagnon selon Jean de Léry. En plus des ambitions économiques, la conquête religieuse anime ce déplacement :

> « [Villegagnon] prioit instamment, non seulement que on luy envoyast des Ministres de la parole de Dieu : mais aussi pour tant mieux reformer luy et ses gens, et mesme pour attirer les sauvages à la cognoissance de leur salut, […] à fin d'annoncer l'Evangile en l'Amérique. […] Or restoit-il encore à trouver d'autres personnages instruits és principaux poincts de la foy […] »[249]

« […] le motif qui […] fit entreprendre un si fascheux et lointain voyage »[250] est bien la conquête religieuse. Les futurs voyageurs quémandés ont une mission précise celle de réformer non seulement les sauvages, mais aussi et surtout les Français tout en créant un asile pour les réformés de France qui pourront « librement et purement servir Dieu selon la reformation de l'Evangile. »[251]. Dans *Les Singularités de la France Antarctique* :

> « […] la principale cause de notre navigation aux Indes Amériques est que Monsieur Villegagnon […] ayant […] été suffisamment informé de mon voyage au pays de Levant […] m'a […] expressément commandé lui assister par l'exécution de son entreprise. Ce que librement j'ai accordé, tant pour l'obéissance que je veux rendre à mon prince naturel […] que pour l'honnêteté de la chose […] »[252]

Thevet a déjà effectué un voyage vers l'Asie, un nouveau vers l'Amérique du Sud ne peut être que bénéfique pour ce personnage qui deviendra quelques années après son voyage « cosmographe du Roy ». Malgré le terme « librement », qui suppose un choix personnel, c'est bien par obéissance et commandement afin ne pas déplaire qu'il décide de partir. Sa motivation reste alors d'ordre utilitaire. Dans d'autres cas, la motivation est une obligation. Dans *l'Heptaméron,* les devisants n'ont pas d'autre choix que de fuir les intempéries pour survivre :

> « Mais sur le temps de ce retour vinrent les pluies si merveilleuses et si grandes […] car toutes les cabanes et logis dudit Cauterets furent su remplies d'eau qu'il fut impossible d'y demeurer. […] Et quand ce vint à passer le Gave Béarnais qui, en allant, n'avait point deux pieds de profondeur, le trouvèrent tant grand et impétueux qu'ils se détournèrent pour chercher les ponts, lesquels, pour n'être que de bois, furent emportés par la véhémence de l'eau. »[253]

Le déluge dévaste tout sur son passage et coupe la région en deux, isolant ainsi les seigneurs et les dames venues en cures. Le retour est impossible, seuls quelques Français pourront se réfugier dans l'abbaye de Sarrance, mais au prix de multiples épreuves. La

[249] *Ibid,* p. 109-111.
[250] *Ibid,* p. 106.
[251] *Ibid,* p. 106.
[252] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op.cit,* p. 56-57.
[253] M. de Navarre, *Heptaméron, op. cit,* p. 39.

raison du départ dans ce cas présent est une contrainte, non un choix personnel. Cette contrainte de fuir un milieu inhospitalier se constate dans le *Décaméron* :

> « Il me semblerait excellent que nous quittions cette ville, ainsi que beaucoup l'ont fait avant nous et le font encore, fuyant comme la mort les exemples malhonnêtes, pour aller séjourner honnêtement à la campagne dans les endroits dont chacune de nous dispose à profusion, et y goûter toute la joie, toute l'allégresse, tout le plaisir possible, sans transgresser en rien les limites de la raison. »[254]

En simplifiant, Pampinea propose de quitter Florence pour fuir la peste à la campagne. La motivation est dictée par une nécessité, un besoin de s'éloigner de la mort et de ses conséquences afin de profiter paisiblement de quelque moment de répit. Dans *Pantagruel*, deux motivations se distinguent. La première est celle de l'enseignement : « Puis l'envoya à l'escholle pour apprendre et passer son jeune aage »[255]. C'est un voyage symbolique motivé par la connaissance. Pantagruel quitte la demeure familiale à la demande de son père pour s'instruire. Cette raison fait référence au roman de chevalerie où le jeune homme est envoyé hors de la maison pour se former et devenir quelqu'un. Une forme de rite initiatique apparaît dans cette entreprise[256]. La deuxième motivation s'inscrit toujours dans cette optique utilitaire : « En après, lysant les belles chronicques de ses ancestres, trouva que Geoffrey de Lusignan (…) estoit enterré à Maillezays : dont print ung jour *campos* pour le visiter comme homme de bien. »[257]. Le devoir familial motive son déplacement, et semble sous-entendre un souhait de se rapprocher de ses ancêtres pour mieux se comprendre. Derrière ces deux motivations, une seule et unique finalité se dévoile : la motivation humaniste. Cette motivation est guidée par la curiosité de voir le monde. Jean de Léry montre parfaitement cette ambivalence : « qui tant pour la bonne volonté que Dieu m'avoit donnée dès lors de servir à sa gloire, que curieux de voir ce monde nouveau, fus de la partie […] »[258]. Le plaisir, l'envie et le désir d'apprendre et de se confronter au monde surgissent de sa première motivation qui est de servir Dieu. D'ailleurs, dans d'autres déplacements de *Pantagruel*, c'est le choix personnel de ce personnage qui le fait se déplacer dans toute la France : « Ainsi s'en retourna, non pas à Poictiers, mais il voulut visiter les aultres universitez de France […] »[259]. Le verbe vouloir représente bien sa volonté. La volonté personnelle des voyageurs se ressent de plus en plus dans les déplacements utilitaires. Dans

[254] G. Boccace, *Décaméron*, *op. cit*, p. 49.
[255] F. Rabelais, *Pantagruel*, *op. cit*, p. 62.
[256] Voyage initiatique similaire au chapitre XVI de *Gargantua*. Il est envoyé lui aussi à Paris pour découvrir l'enseignement Parisien.
[257] *Ibid*, p. 64.
[258] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 111-112.
[259] *Ibid*, p. 65.

le *Décaméron* et *l'Heptaméron* des promenades aux nouvelles motivations ponctuent le récit comme ici chez Boccace lors de la sixième journée : « […] ils se mirent à bavarder tous ensemble de la Vallée des Dames, ne tarissant pas d'éloges à son sujet. C'est pourquoi le roi fit appeler l'intendant et lui ordonna de faire préparer quelques lits le lendemain matin et de les faire porter en ce lieu, […]. »[260]. Après la fuite de Florence, c'est le plaisir d'être ensemble dans des endroits paisibles qui prime. Ainsi, la première motivation qu'offre le récit diffère de celle qui va présider la suite logique du récit. Mais le déplacement n'en perd pas pour autant sa fonction utilitaire. Seules certaines motivations sont clairement identifiées comme personnelles. Claude de Taillemont veut s'échapper des ennuis de sa ville :

> « […] je fu soudainement surpris d'un merveilleux désir d'aller aux champs, non toutesfois tant pour les causes susdictes, que pour éloigner quelque temps les cures, sollicitudes et ennuiz, cessés communs et familiers en notre ville. »[261]

Son envie de partir se fait sous l'impulsion de sa volonté. Sa motivation pleine de spontanéité introduit une grande fraîcheur dès le départ. D'ailleurs dans *l'Heptaméron*, la fuite déclenche seulement le deuxième trajet. Les eaux thermales sont la raison du premier trajet entrepris :

> « […] les uns pour y boire de l'eau, les autres pour s'y baigner, et les autres pour prendre de la fange, qui sont choses si merveilleuses que les malades abandonnés des médecins s'en retournèrent tout guéris. »

Cette première motivation est un désir personnel qui fait écho au *Journal de voyage* de Montaigne. Le texte est privé de son début de récit. Des informations manquent alors aux lecteurs comme la raison du voyage ou les préparatifs, malgré la présence de quelques indices. En effet, tout le trajet est dirigé vers des eaux ou des bains, comme le signal Meunier de Querlon, dans le *Discours préliminaire* de l'édition de Fausta Garavini :

> « Il avait vu les plus célèbres eaux de France ; il voulut voir celles de la Lorraine, de la Suisse et de la Toscane. Ce dessein régla principalement ses courses ; on le voit sans cesse occupé du soin d'une santé chancelante, se porter vers toutes les eaux minérales de quelque réputation, et en essayer : c'était là qu'il se plaisait le plus. »[262]

Montaigne, tout le long du récit, parcourt les bains de Baden, passe deux séjours aux « Bains della Villa »[263], passe par les bains de Pise[264], de Viterbe[265] et constate régulière-

[260] G. Boccace, *Décaméron*, *op. cit*, p. 532.
[261] C. de Taillemont, *Discours des Champs faëz*, *op. cit*, p. 64
[262] M. de Montaigne, *Journal d'un voyage, op.cit*, p. 44.
[263] *Ibid*, premier séjour p. 267 et deuxième séjour p. 327.

ment l'évolution de ses selles au fil du voyage. Mais pour l'auteur des *Essais*, une autre raison évidente transparaît : sa curiosité de connaître l'homme et ses mœurs dans de nouveaux lieux. D'une manière générale la motivation scelle la vraisemblance de la pérégrination.

Les préparatifs[266] constituent un autre motif important lors du rituel du départ. Un des récits les plus représentatifs, au même titre que le *Quart Livre* de Rabelais qui d'une manière abusive énumère les événements précédant le départ (prendre congé de son père, réviser la route à prendre, le nombre des navires, l'équipement du navire, l'oraison, le festin de départ) est celui de Jean de Léry :

> « […] pour ce voyage partismes de la cité de Geneve le dixiesme de Septembre, en l'année 1556.
>
> Nous tirasmes et allasmes à Chastillon sur Loing, auquel lieu ayans trouvé Monsieur l'Amiral, non seulement il nous encouragea […], mais aussi, avec promesse de nous assiter […]. Nous nous acheminasmes de là à Paris, où durant un mois que nous y sejournasmes […]. De là nous passasmes à Rouen, et tirans à Honfleur, port de mer, qui nous estoit assigné au pays de Normandie, y faisant nos preparatifs, et en attendans que nos navires fussent prestes à partir, nous y demeurasmes environ un mois.
>
> […] Y eut faict equipper en guerre, aux despens du Roy, trois beaux vaisseaux : fournit qu'ils furent de vivres et d'autres choses necessaire pour le voyage, […] »[267]

Il est rare que des préparatifs soient décrits avec une telle minutie. Sont énumérées les grandes étapes qui anticipent le départ : visite à l'instigateur du projet, dates précises, déplacement vers le port, leur attente lors de séjours à Paris et à Honfleur le temps que tout soit parfait. Tous ces éléments préparatoires dévoilent l'ampleur et l'ambition du voyage entrepris. Toutefois, Jean de Léry s'autorise à résumer certains préparatifs en les distinguant comme tels : « preparatifs » et « fournit qu'ils furent de vivres et d'autres choses necessaire pour le voyage ». Dans la plupart des récits de notre corpus, les préparatifs sont éludés ou résumés à l'aide de termes similaires à ceux de Jean de Léry, comme ici chez Boccace : « Ayant ordonné les préparatifs nécessaires et dépêché un messager là où ils projetaient de se rendre le lendemain »[268]. Le voyage est tout aussi organisé et mystérieux. C'est au lecteur de percevoir tout ce qui se cache derrière « préparatif nécessaire » : des vêtements, des draps, des vivres, tout ce dont les devisants du *Décaméron* auraient besoin pour leur séjour. Rabelais dans *Gargantua* s'amuse d'ailleurs à tourner au ridicule les préparatifs :

---

[264] M. de Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit,* p. 322-323.
[265] *Ibid*, p. 343.
[266] Voir les citations complémentaires placées en annexe III, n°3.
[267] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 112-113.
[268] G. Boccace, *Décaméron*, *op. cit*, p. 52.

> « Au lendemain après boyre (comme entendez) prindrent chemin, Gargantua, son precepteur Ponocrates et ses gens, ensemble eulx Eudemon le jeune paige. Et par ce que c'estoit en temps serain et bien attrempé, son père luy feist faire des bottes fauves. Babin les nommes bordequins. »[269]

Les seuls préparatifs nécessaires pour ce voyage sont la confection de bottes pour Gargantua. Dans *L'Heptaméron*, le *Discours des Champs faëz*, et dans *Journal de voyage*, les préparatifs sont très succincts à cause de la spontanéité des départs. On remarquera que les motivations avant tout utilitaires produisent un déplacement très structuré tandis que les motivations qui ont comme seul dessein le plaisir personnel, ou la contrainte du destin comme la fuite de Marguerite de Navarre, produisent des déplacements beaucoup moins organisés.

Le rituel du départ implique bien évidemment un retour. Hormis le récit de Marguerite de Navarre, de Claude de Taillemont et le *Quart Livre* de Rabelais qui n'ont jamais été terminés pour diverses raisons[270], les retours sont toujours signalés[271]. Lors du retour, les préparatifs disparaissent contrairement aux motivations[272] qui restent signalées, puisque dans la plupart des cas, elles ne répondent pas à la logique de la boucle. Le voyage contre toute attente se dénoue arbitrairement. Par exemple, Jean de Léry précipite son retour pour une raison évidente :

> « […] assavoir qu'apres que nous eusmes demeuré huict mois en l'isle où se tenoit Villegagnon, luy, à cause de sa revolte de la Religion reformée, se faschant de nous, ne nous pouvant domter par force, nous contraignit d'en sortir, […] »[273]

Il est chassé du Brésil et doit fuir vers la France. André Thevet, Michel de Montaigne, les personnages de Rabelais et de Boccace rentrent quant à eux par devoir. Par exemple, Pantagruel quitte Paris dans la précipitation après avoir su que les « Dipsodes envahissoient le pays des Amaurotes »[274] d'où peut-être le manque de préparatifs dans son retour, et par devoir pour venir en aide à son père et à leur pays. Seul André Thevet et Giovanni Boccace inscrivent leur retour dans une forme de fatalité « puisqu'autrement n'avions délibéré y faire plus longue demeure. »[275] et parce que le temps imparti des dix journées est écoulé.

---

[269] F. Rabelais, Gargantua, *op. cit*, p. 163
[270] Dans *l'Heptaméron* le recueil s'arrête violemment lors de la huitième journée, après la 72éme nouvelle. Ainsi, le retour est non mentionné, mais le lecteur peut s'imaginer que les devisants passent par le pont comme prévu à la fin des nouvelles et qu'ils retournent chez eux. Pour sa part, Claude de Taillemont explique dans « Aux Lecteurs » p. 271 qu'il eut un empêchement pour poursuivre cet écrit à cause d'un « maudit enfer de procès ». On peut imaginer un retour très vite expédié.
[271] Voir les citations complémentaires placées en annexe IV, n°1.
[272] Voir les citations complémentaires placées en annexe IV, n°2.
[273] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 504
[274] F. Rabelais, *Pantagruel*, *op. cit*, p. 216.
[275] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*, p. 303-304.

Ainsi, lors du retour, les motivations sont plus une obligation, un devoir, une fatalité. Il y a un temps pour tout comme pour rentrer. La fidélité au foyer est une valeur primordiale dans le voyage. C'est pourquoi Ulysse se bat et lutte contre les éléments pour rentrer à Ithaque. Mais contrairement au retour d'Ulysse qui est trajet principal de *l'Odyssée* les retours dans notre corpus sont brefs.

Le retour est toujours beaucoup plus court que l'aller. Il apparaît alors plus comme une formalité d'écriture indispensable à la clôture du récit. Par exemple, le retour de Montaigne est très accéléré dans la succession des villes[276]. Le trajet est rapide à l'image de sa décision de rentrer rapidement : « […] de sorte que je n'allongeais que de deux postes : mais je ne voulus pas y aller pour ne pas déranger mon retour, ayant abandonné tout autre dessein. »[277]. D'ailleurs, son écriture dans les dernières pages est intense, reflet réel du voyage ou manque d'intérêt de décrire le paysage français. Les deux facteurs semblent jouer : en comparaison avec l'émerveillement pour les pays lointains, Montaigne semble être ici rassasié et écœuré : « Plus je m'approchais de chez moi, plus la longueur du chemin me semblait ennuyeuse. »[278]. Il est l'un des rares, avec Léry, à mentionner des préparatifs pour le retour : « Ce même jour j'expédiai une malle de bien garnie pour être transportée à Milan. […] J'y laissai mon frère en lui donnant 43 écus d'or […]»[279]. L'une des raisons de cette rapidité lors du retour est que tout a déjà été dit lors de l'aller, comme l'écrit Léry :

> « Mais au reste pour eviter prolixité, renvoyant les lecteurs és discours que j'ay fait cy devant, traitant des choses remarquables que nous vismes en allant, je ne reitereray point icy ce qui a jà esté touché, tant des poissons volans, qu'autres monstrueaux et bigerres de diverses especes qui se voyent sous ceste Zone torride. »[280]

Seul André Thevet est à contre-courant, alors que Jean de Léry boucle son récit en une quarantaine de pages, Thevet en utilise une centaine. Tout comme son compatriote Jean de Léry, Thevet cherche à « éviter prolixité »[281], mais de nombreuses « choses remarquables » ont été omises lors de l'aller : « Or avant de passer outre, je parlerai de quelques poissons volants que j'avais omis, quand j'ai parlé des poissons qui se trouvent environ cette ligne. »[282]. Cet auteur semble absolument vouloir que le temps du retour soit égal au

[276] Il part de Rome remonte jusqu'à la frontière italienne et passe par Lanslebourg, Saint-Michel, La Chambre, Aiguebelle, Montmélan, Chambéry, Yenne, Saint-Rambert, Montluel, Lyon, La Bourdelière, L'Hôpital, Thiers, Pont-du-Château, Clermont, Pontaumur, Pontcharraud, Châtin, Sauviat, Limoges, Thiviers, Périgueux, Mauriac, Montaigne. Il parcourt dans les cinq dernières pages de son récit 24 villes. Son retour aura duré en moyenne 46 jours.
[277] M. de Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit*, p. 357.
[278] *Ibid*, p. 367.
[279] *Ibid*, p. 350- 551.
[280] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 518.
[281] A. Thevet, *Les Singularité de la France Antarctique, op. cit*, p. 316.
[282] *Ibid*, p. 342.

nombre de pages. Pour Léry, le retour est, certes, plus court mais le centre d'intérêt varie entre l'aller et le retour. L'aller est consacré aux tourments, aux poissons, aux îles, à l'Equateur, alors que le retour est fondé sur l'homme, la vie à bord et ses difficultés. Les perspectives des voyages s'inversent.

2) L'écriture du trajet maritime et terrestre : épreuves initiatiques ou passages obligés.

En dehors des départs et des arrivées, c'est le trajet lui-même qui constitue l'essentiel de la trame narrative. Ulysse, lors de son retour d'expédition guerrière est le jouet de la volonté des dieux. Ce qui devait n'être qu'un simple retour se transforme en un véritable périple, à l'image des voyages d'Enée. Les récits du XVIe siècle reproduisent ce modèle épique, le lecteur ne sachant plus distinguer les véritables épreuves initiatiques des passages devenus obligés. Des étapes du voyage semblent ainsi être devenues indispensables aux récits comme les thèmes récurrents de la famine, de la rencontre, de la chaleur ou de la tempête. Ces motifs permettent de ritualiser les récits de voyages maritimes et connaissent de grandes variantes dans la scénographie des récits terrestres.

Dans les pérégrinations, la nourriture[283] cause bien des problèmes et donne parfois lieu à des épreuves très difficiles à surmonter. Jean de Léry est le premier concerné, nourriture moisie et famine gâtent son voyage :

> « Cest erreur doncques, en matiere de navigation fut cause que dès la fin du mois d'Avril nous fusmes entierement despourveus de tous vives : […] Brief, dés le commencement du mois de May que tous vivres ordinaires defaillirent entre nous, deux mariniers estans mortz de malle rage de faim, furent à la façon de la mer jettez et ensepulturez hors le bord.
>
> Outreplus durant ceste famine la tormente continuant jour et nuict l'espace de trois semaines, […]. Tellement qu'estans autant et plus pressez de soif que de faim, non seulement quand il tomboit de la pluye estendans des linceuls avec une balle de fer au milieu pour la faire distiller, […]. Conclusion, combien que la famine laquelle, en l'an 1573, nous endurasmes durant le siege de Sancerre, […] que n'y ayant eu faute ni d'eau ni de vin, quoy qu'elle fust plus longue, si je puis-je dire qu'elle ne fut si extreme que celle dont il est ici question : […]. »[284]

La seule eau potable est l'eau de pluie, la seule nourriture « les rats et les souris »[285]. Ces trois semaines de famine constituent l'une des principales épreuves du trajet de Jean de Léry. Il conclue son expérience de la famine en la comparant à celle de Sancerre pour lui donner plus de poids et d'intensité. Il finira, condamné, par manger son Perroquet gardé si précieusement jusqu'alors :

---

[283] Voir les citations complémentaires placées en annexe V.
[284] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit,* p. 526-533.
[285] *Ibid*, p.531.

> « six jours caché sans luy pouvoir rien bailler à manger, tant que la necessité pressant, joint la crainte que j'eu qu'on ne le me desrobast la nuict, il passa comme les autres : de façon que n'en jettant rien que les plumes, non seulement le corps mais aussi les tripes, pieds, ongles et bec crochu servirent à quelques miens amis et à moy de vivoter trois ou quatre jours : […] »[286]

Aucun détail du corps n'est épargné pour souligner à quel point une compagnie affamée peut manger tout ce qu'elle peut sur une carcasse d'un animal familier. Cette accumulation est dérangeante et marquante dans l'épisode de la famine. Le motif de la nourriture donne parfois lieu à d'autres événements beaucoup moins catastrophiques. Son évocation dans les romans de François Rabelais est toujours festive ou relative à une hygiène de vie pour Montaigne : « Dès que j'eus mangé un raisin (car dans ce voyage je mangeais le matin très peu, même presque rien), je partis de Lucques […] »[287]. Quelques activités de pêche sont à constater chez Jean de Léry et Jacques Cartier lors du temps du trajet : « nous peschasmes beaucoup de Saumons »[288]. Seul André Thevet ne reprend pas ce motif. Le rôle de la nourriture peut donc être aussi bien positif que négatif, tout comme les rencontres.

La rencontre est une autre constante du récit de déplacement[289]. Joyeuse ou sinistre elle vient perturber le temps du trajet et marque une nouvelle étape dans la trame narrative. Par exemple, Montaigne a la chance et la joie de pouvoir poursuivre son trajet grâce à sa rencontre avec M. du Bellay avec lequel il échange ses chevaux :

> « Quand nous eûmes traversé cette île, nous rencontrâmes le Tibre à passer, de quoi nous n'avions nulle commodité pour le regard des chevaux et étions à même de retourner sur nos pas : mais, de fortune, voilà arriver à l'autre rive les sieurs du Bellay, baron de Chasai, de Marivau et autres. Sur quoi je passai l'eau ; et vins faire troc avec ces gentilshommes qu'ils prissent nos chevaux et nous les leurs. Ainsi ils retournèrent à Rome par le chemin que nous étions venus, et nous par le leur qui était le droit d'Ostia. »[290]

C'est également dans une joie éclatante que Pantagruel et son équipage abordent un navire marchand dans le *Quart Livre* :

> « Au cinquieme jour jà commençans tournoyer le pole peu à peu, nous esloignans de l'Equinoctial descouvrismes une navire marchande faisant voile à horche vers nous. La joye ne feut petite tant de nous, comme des marchans : de nous entendens nouvelles de la marine, de eulx entendens nouvelles de terre ferme. »[291]

La rencontre à dominante joyeuse se fonde sur l'échange avec l'autre, moment distrayant et utile comme cela a été constaté chez Montaigne et chez Rabelais, où chaque équipage

---

[286] *Ibid,* p. 537.
[287] M. Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit,* 353.
[288] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit,* p. 29.
[289] Voir les citations complémentaires placées en annexe IV.
[290] M. de Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit,* p. 217.
[291] F. Rabelais, *Quart livre, op. cit,* p. 117.

apporte des informations méconnues de l'autre. Les rencontres entre la France et les Amériques évoquées par Jean de Léry, à l'inverse, marquent les esprits par leur allure belliqueuse. L'équipage, loin d'être d'une grande sociabilité, est à l'écoute de lois maritimes rapportées par Léry :

> « Et, puisque cela vient à propos, que je dise icy en passant à ceste premiere rencontre de navire, que j'ay veu pratiquer sur mer se fait aussi le plus souvent en terre : assavoir que celuy qui a les armes au poing, et qui est le plus fort, l'emporte, et donne la loy à son compagnon. […] : la chanson commune de nos soldats terrestres qui en cas semblablement pour toutes raisons disent, que c'est la guerre et la coustume, et qu'il se faut accommoder, ne manque point en leur endroit. »[292]

Les lois établies sur terre sont les mêmes qu'en mer, batailles et pillages y font ravage. Cependant, elles semblent d'autant plus barbares dans ce lieu « sans foi ni loi » qu'est la mer, n'étant sous le commandement d'aucune autorité. Rabelais réserve également quelques pages à une rencontre aux conséquences tumultueuses dans le *Quart Livre* :

> « Au lendemain, rencontrasmes à poge neuf Orques chargées de moines, Jacobins, Jesuites, Cappussins, hermites, augustins, bernardins, celestins, theatins, egnatins, amadeans, cordeliers, carmes, minimes, et aultres sainctz religieux […]. Les voyant Panurge entra en excés de joye, comme asceuré d'avoir toute bonne fortune pour celluy jour et aultres subsequans en long ordre. […] Pantagruel restoit tout pensif et melancholicque. […] : quand le pilot consyderant les voltigemens du peneau sus la pouppe, et prevoiant un tyrannicque grain et fortunal […] »[293]

Cette rencontre porteuse de joie pour Panurge est envisagée avec inquiétude par Pantagruel. Ce n'est pas la simple rencontre d'un navire, mais la rencontre de religieux porteurs de malheurs. Les prémisses d'une infortunée tempête qui s'étendra sur cinq chapitres suivent cette rencontre. Ainsi, deux réactions antithétiques pointent dans les pérégrinations, soit une grande joie s'empare des voyageurs « devisant et raisonnant ensemble »[294], soit c'est la barbarie qui l'emporte. Toutes ces rencontres entre compatriotes, Espagnols, Portugais ou religieux restent relativement brèves et sans conséquences majeures pour la trame narrative, hormis dans le *Quart Livre* et dans *l'Heptaméron* où les devisants se rencontrent dans les circonstances alarmantes du déluge.

Un autre motif mérite qu'on s'y attarde, celui de l'équateur[295]. Ce motif apparaît seulement dans *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil* et dans *Les singularités de la France Antarctique*, mais sa place et son enjeu dans l'aventure méritent de le mention-

[292] *Ibid*, p. 116.
[293] F. Rabelais, *Quart Livre*, *op. cit*, p. 221-223.
[294] *Ibid*, p. 117.
[295] Voir les citations complémentaires placées en annexe VII.

ner. « Cette frontière idéologique entre l'Ici et l'Ailleurs, entre l'ancien et le nouveau »[296] a une dimension symbolique dans les relations de voyage. Le passage de cette frontière est associé à diverses épreuves que sont la chaleur, la pluie et le calme, comme le mentionne Jean de Léry au chapitre qu'il y consacre :

> « De l'Equateur, ou de ligne Equinoctiale : ensemble des tempestes, inconstance des vents, pluyes infectes, chaleurs, soif, et autres incommoditez que nous eusmes et endurasmes aux environs et sous icelle. »[297]

La chaleur est excessivement démesurée qualifiée de « si ardente »[298], de « vehementes »[299], et d'« extreme »[300]. Proche d'un lexique infernal, la chaleur ressentie à cet endroit n'est pas la même que celle qui enveloppe les jardins de nos devisants dans le *Décaméron* et *l'Heptaméron*. Loin d'être une épreuve pour Giovanni Boccace, la chaleur tempérée participe au cadre idyllique et printanier des promenades: « […] et de fleurs qui commençaient à éclore sous l'effet du soleil levant ; […] »[301] et au passe-temps : « Comme vous voyez, le soleil est haut, la chaleur forte, on n'entend que les cigales sur les oliviers, et sans nul doute ce serait une sottise d'aller maintenant ailleurs. »[302]. Ce n'est pas la distinction entre le voyage maritime et la promenade terrestre qui fait varier le rapport à la chaleur. Effectivement, Jacques Cartier, lors d'une énième exploration du golfe du Saint-Laurent, n'est ni dérangé ni accablé par la chaleur, il en vanterait même le profit : « leur pays est plus chaud que n'est l'Espagne, et le plus beau qu'il est possible de voir, […]. Nous appellasmes ce golfe, golfe de la chaleur. »[303]. Seule la chaleur de l'équateur semble être insoutenable. André Thevet qualifie celle-ci d'extrême, tout comme Léry, au cours son retour « […] auquel temps connûmes le soleil directement être sous notre zénith, qui n'était sans endurer excessive chaleur, […]. »[304], après avoir minimisé celle-ci lors de la première traversée de l'Equateur : « La chaleur, quand nous y passâmes, ne me sembla guère plus véhémente qu'elle est ici à la Saint-Jean. Au reste, il y a force tonnerres, pluies et tempêtes. »[305]. A l'encontre du discours habituellement tenu sur les méfaits de la chaleur,

---

[296] S. Linon-Chipon, *Gallia orientalis : voyages aux Indes orientales (1529-1722) : poétique et imaginaire d'un genre en formation, op. cit,* p. 259.
[297] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit,* p. 137
[298] *Ibid,* p. 138.
[299] *Ibid,* p. 138 et p. 516.
[300] *Ibid,* p. 516.
[301] G. Boccace, *Décaméron, op. cit,* p. 229
[302] *Ibid,* p. 55.
[303] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit,* p. 50.
[304] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antcarique, op. cit,* p. 342.
[305] *Ibid,* p. 125.

André Thevet admet volontiers l'existence d'étranges pluies sous cette zone tropicale. Loin d'être un soulagement, la pluie cause tout autant de soucis aux voyageurs que la chaleur :

> « […] toutefois molestés d'une autre incommodité, c'est que jour et nuit ne cessait de pleuvoir ; ce qui néanmoins nous venait aucunement à propos pour boire, […]. Et Dieu sait si nous ne bûmes pas notre saoule et à gorge dépliée, vu les chaleurs excessives qui nous brûlaient. Vrai est que l'eau de pluie en ces endroits est corrompue, pour l'infection de l'air dont elle vient, et [...], dont cette pluie est engendrée ; de manière que si on lave les mains, il s'élèvera dessus quelques vessies et pustules. »[306]

Une évocation des pluies très proche de celle de Léry :

> « Au surplus, la pluye qui tombe sous et és environ de ceste ligne, non seulement put et sent fort mal, mais aussi est si contagieuse que si elle tombe sur la chair, il s'y levera des pustules et grosses vessies : et mesme tache et gaste les habillemens. »[307]

Les termes « vessies » et « pustules » sont repris dans les deux textes comme une réalité inexplicable. Ce sont des passages obligés du récit du déplacement maritime et terrestre. Les pluies diluviennes chez Marguerite de Navarre ou la « grosse houzée de pluye »[308] chez Rabelais viennent surprendre les voyageurs en chemin constituant de véritables périples qui font basculer le déplacement dans le mythe ou dans le récit biblique.

Face à ces déferlantes de grains et de vents incontrôlables, Jean de Léry mentionne le calme plat : « […] nous eusmes lors non seulement un temps fort fascheux, entremeslé de pluye et de calme […] »[309]. Mais ces accalmies sont rarement signalées ou très vite éludées. Leur rare apparition se retrouve chez Jean de Léry et François Rabelais dans le *Quart livre*. Jean de Léry utilise les curiosités de l'espace maritime pour combler la tranquillité océanique :

> « Et apres cela (tombans en l'autre extremité) la mer fut si tranquille et calme, que durant ce temps nos vaisseaux demeurans fix sur l'eau, si le vent ne fust eslevé pour nous faire passer outre, nous ne fussions jamais bougez de là.
> Or en tout nostre voyage nous n'avions point encore apperceu de Baleines, mais outre qu'en ces endroits-là nous en vismes d'assez pres : […]
> Nous vismes aussi des Dauphins, […]»[310]

Le calme lui permet d'inscrire les baleines et les dauphins dans son histoire. A l'inverse, Rabelais ne comble pas la scène, mais la montre dans toute sa dimension de vacuité :

> « En laquelle abourder ne peut la nauf de Pantagruel : par ce que le vent nous faillit, et feut calme en mer. Nous ne voguions que par les Valentiennes changeans de tribort en babort, et de

[306] *Ibid*, p. 340.
[307] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 138.
[308] F. Rabelais, *Pantagruel*, *op. cit*, p. 290.
[309] *Ibid*, p. 137.
[310] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 144-145.

> babort en tribord : […]. Et restions tous pensifz, matagrabolisez, sesolfiez, et faschez : sans mot dire les uns aux aultres. »[311]

Prostré et ennuyé par la monotonie du trajet chacun s'occupe individuellement, avant de chercher une manière de « haulser le temps »[312], selon les dires de frère Jean, ou plus simplement de passer le temps. Le calme plat ne cause donc pas seulement des périples, mais des pauses involontaires. Dans les recueils de nouvelles, le calme s'assimile aux retraits de chacun en leur chambre, mais il est très vite comblé par les devisants qui créent des passe-temps dès le début des recueils, comme l'explique le protocole de Parlamente[313]. Les épreuves initiatiques rencontrées sur l'équateur (chaleur, calme, pluie) se retrouvent dans les pérégrinations des récits cadres des recueils de nouvelles.

Enfin, au nombre des constantes du déplacement maritime, et non des moindres, on mentionne la tempête[314]. D'une autre envergure que la pluie et la chaleur, elle donne à voir des scènes apocalyptiques où règne la peur de la mort. Pour Normand Doiron, dans *l'art de voyager* : « La tempête demeure le thème littéraire par excellence, car elle permet de modifier à volonté le cours des événements, d'improviser des coups de théâtre et des rebondissements inattendus. »[315]. Elle s'immisce ainsi au cœur des versions les plus courtes des nouvelles comme des plus longues des récits de voyage. Le *Quart Livre* offre un formidable bréviaire de la tempête. En effet, Rabelais s'est inspiré d'autres récits avec une telle démesure qu'aujourd'hui l'épisode rabelaisien est un modèle parfait duquel nous pouvons partir pour analyser et comparer clairement le motif de la tempête dans les pérégrinations. Rabelais reprend parfaitement, en exagérant les traits, les codes de cette épreuve initiatique très scénarisée. Premièrement, la tempête dans le *Quart livre* est l'une des plus longues : cinq chapitres lui sont consacrés. Chacun dévoile différents aspects de la tempête : son début « Comment Pantagruel evada une forte tempeste en mer »[316], le rôle des personnages dans le chapitre suivant « Quelles contenences eurent Panurge et frere Jan durant la tempeste »[317], le temps fort de la tempête dans « Comment les nauchiers abandonnent les

---

[311] F. Rabelais, *Quart Livre, op. cit*, p. 547.
[312] *Ibid,* p. 549, passe-temps poursuivi dans le chapitre LXIIII et LXV.
[313] M. de Navarre, *op. cit,* p. 48. Protocole déjà énoncé en partie I, A, 1, p. 3 du mémoire : « […] cette entreprise, qui par notre long loisir pourra en dix jours être mise à fin, attendans que notre pont soit parfait. Et s'il vous plait que tous les jours, depuis midi jusqu'à quatre heures, nous allions dedans ce beau pré le long de la rivière du Gave, où les arbres sont si feuillés que le soleil ne saurait percer l'ombre ni échauffer la fraîcheur, là, assis à nos aises, dira chacun quelque histoire qu'il aura vue ou bien ouï dire à quelque personne digne de foi. »
[314] Voir les citations complémentaires placées en annexe VIII.
[315] N. Doiron, *L'art de Voyager : le déplacement à l'époque Classique*, Sainte-Foy, Presse de l'Université de Laval, 1995, p. 165. Citation empruntée à Alia Bornaz Baccar, *La Mer, source de création littéraire au XVIIe siècle*, p. 51.
[316] F. Rabelais, *Le Quart Livre, op. cit,* p. 221.
[317] *Ibid,* p. 229.

navires au fort de la tempeste »[318], « Continuation de la tempeste, et brief discours sus testamens faictz sus la mer »[319]. Ainsi, rien n'est laissé de côté, chaque variation de la tempête est mentionnée. Sa mise en scène est millimétrée, avec des effets de gros plans et de pauses dans le récit :

> « […] quand le pilot consyderant les voltigemens du peneau sus la pouppe, et prevoiant un tyrannicque grain et fortunal nouveau commenda à tous estre à l'herte tant nauchiers, fadrins, et mousses, que nous aultres voyagiers : feist mettre voiles bas, […].
>
> Soubdain la mer commença s'enfler et tumultuer du bas abysme, les fortes vagues batre les flans de nos vaisseaulx, le Maistral acompaigné d'un cole effrené, de noires Gruppades, de terribles Sions, de mortelles Bourrasques, siffler à travers nos antemnes. Le ciel tonner du hault, fouldroyer, esclairer, pluvoir, gresler, l'air perdre sa transparence, devenir opacque, tenebreux et obscurcy, si que aultre lumiere ne nous apparoissoit que des fouldres, esclaires, et infractions des flambantes nuées : […], les horrificques Typhones susprendre les montueuses vagues du courrant. Croyez que ce nous sembloit estre l'antique Cahos on quel estoient feu, air, mer, terre, tous les elemens en refraictaire confusion. […] »[320]

Le calme avant la tempête est évoqué par des détails explicites : le drapeau s'agite, le grain arrive doucement, l'équipage s'affaire sur le pont sous la directive du pilote, jusqu'à ce qu'une rupture soit créée avec l'adverbe *soubdain*. Et, « soudain » le récit se précipite à travers un raz-de-marée de verbes d'actions et d'adjectifs qualifiant les vagues, le vent, le ciel, l'atmosphère, les orages, d'une manière parfois très hyperbolique : *tyrannicque*, *terribles*, *mortelles*, *horrificques*, *monstrueuses*. Cette tempête de mots plonge le lecteur dans un déchaînement apocalyptique, Rabelais allant jusqu'à le comparer à « […] ce nous sembloit estre l'antique Cahos on quel estoient feu, air, mer, terre, tous les elemens en refraictaire confusion. »[321]. La scène est plantée : des bateaux seuls luttent pour leur vie sur une mer tempétueuse dans un brouillard noir éclairé d'éclairs par intermittence : « Feu et lumière engendrée du choc de deux nuées », l'équipage est assommé par des bruits assourdissants. C'est un épisode épique et très scénarisé qui s'intègre dans le déplacement. Pour le lecteur d'aujourd'hui, ce drapeau qui flotte nerveusement dans le vent réactive un imaginaire cinématographique et pictural, tandis que pour les lecteurs contemporains, ces longues descriptions renvoient à une tradition épique des récits italiens de Folengo et de Pulci dans cette époque de grandes découvertes.

La mise en scène épique de la tempête produite par Rabelais se retrouve de manière beaucoup plus synthétique dans les autres récits du corpus. La rhétorique de l'excès relève

[318] *Ibid*, p. 237.
[319] *Ibid*, p. 245.
[320] *Ibid*, p. 221-223.
[321] *Ibid*, p. 223.

de l'imitation[322] des grands modèles de navigation que forment les récits de *l'Enéide* et de *l'Odyssée*. Par exemple, Virgile décompose sa tempête en trois parties : « […] la mer de partout et de partout le ciel, un nuage d'un bleu noirâtre s'arrêta sur leur tête, portant avec lui la nuit et l'orage, et l'onde se hérissa dans les ténèbres. »[323]. Tout d'abord, c'est une obscurité brumeuse qui s'accroît, puis les tumultes orageux, pour finir par la violence des vents. On retrouve un triptyque similaire dans de la composition des tempêtes de *l'Odyssée*[324] et chez Jacques Cartier[325]. Dans ce dernier cas, les tempêtes sont qualifiées simplement et efficacement de « fascheux, obscur, et venteux »[326], représentation reprise plusieurs fois sous d'autres formulations : « le vent contraire auec vn grand brouillas et obscurité »[327], « courroucce et tempestueuse »[328] et « impétuosité »[329].

De cet état de confusion générale ressort un effet d'oralité et de théâtralité. En effet, le langage tend à se réduire à des cris dans ce tumultueux périple : « […] crierent deux ou trois fois, Nous sommes perdus, nous sommes perdus. »[330] ou dans la veine rabelaisienne à de pures interjections : « […] hu, hu, hu, ha, ha, ha, ha, ha. Je naye. Zalas, Zalas, hu, hu, hu, hu, hu, hu. Bebe bous, bous bobous, bobous, ho, ho, ho, ho, ho. Zalas, Zalas. »[331]. Dans le *Quart livre*, la production d'onomatopées de Panurge est excessive et ne se retrouve pas dans les autres récits du corpus. Mais le lecteur peut clairement imaginer des cris d'agonie et de peur. Dans la nouvelle 7 de la journée 2 du *Décaméron* :

> « Ils avaient déjà dépassé la Sardaigne et le terme du voyage leur semblait proche, lorsqu'un jour se levèrent soudain des tourbillons de vents fort violents qui ébranlèrent de telle sorte le vaisseau, où la dame se trouvait avec les marins, que plusieurs fois ils se crurent perdus. […]
>
> Sans autre espoir de se sauver, chacun pensant alors à soi et non aux autres, les marins lancèrent à la mer une chaloupe […] dans laquelle les capitaines se jetèrent. »[332].

---

[322] Une imitation constante qui ne finit pas d'agir au fil des siècles. En effet, Magendi déplore cette « pauvreté d'imagination réaliste » dont fait preuve « la description des innombrables tempêtes qui sévissent dans les romans au XVIIe siècle ».

[323] Virgile, *L'Enéide*, trad. Maurice Rat, Paris, éd. Flammarion, Coll. G.F, 2011 p. 107.

[324] Homère, *L'Odyssée*, o*p. cit,* p. 96 : « Les vents soufflèrent en rafale, et la brume noya/ Le rivage et les flots. La nuit tomba du haut du ciel:/ Ensemble s'abattaient, faisant rouler de grandes houles,/ L'Euros, le Notos, le Zéphyr hurlant, le clair de Borée. ».

[325] On peut s'interroger sur le rapprochement syntaxique entre le récit exclusivement informatif et le chant épique d'Homère autour de ce point topique qu'est la tempête. Serait-il possible que le discours de Cartier soit influencé par l'imaginaire antique ? Qu'il emprunte aux lois de l'épique ? Il y aurait alors un grand rapport d'emprunt dans la littérature qui dépasse le champ du romanesque.

[326] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit,* p.33.

[327] *Ibid,* p. 52.

[328] *Ibid,* p. 51.

[329] *Ibid,* p. 66.

[330] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit,* p. 157.

[331] F. Rabelais, *Quart Livre*, *op. cit,* p. 231.

[332] G. Boccace, *Décaméron*, *op. cit,* p. 165.

Il manque à cette scène le bruit, le fracas des vagues, les cris de détresse. Alors que les auteurs retirent cette dimension réaliste et humaine, Rabelais la renouvelle en abusant pour dévoiler plus formellement la lâcheté de certains membres et pour critiquer le langage de la tempête. Dans cette optique, Rabelais reprend comme lieux communs l'éloquence du pilote :

> « Uretacque hau (cria le pilot) Uretacque. La main à l'insail. Amene Uretacque. Bressine. Uretacque. Guare la pane. Hau amure, amure bas. Hau Urectacque. Cap en houlle. Desmanche la heaulme. Accappaye. »[333]

Les ordres du capitaine s'accumulent. Chaque ordre ici présent a un sens précis, mais juxtaposés de la sorte les ordres sont insensés. Le pilote et son langage sont tournés au ridicule. C'est une critique admise par Jean de Léry : « Cest effroy et estonnement dura environ trois heures, durant lesquelles il servoit bien peu de crier, bas bort, tiebort, haut la barre, vadulo, hale la boline, lasche l'escoute : […] »[334]. Le constat est sans appel, les auteurs à travers la profusion du lexique maritime mettent en avant l'importance des sens des mots et des actes. Au fil des lignes, débâcle et désespoir l'emportent, pour mettre en évidence la lâcheté de certains. Alors que Panurge « restoit de cul sus le tillac pleurant et lamentant. »[335], Pantagruel « tenoit l'arbre fort et ferme ». Cette situation n'est pas sans rappeler celle de Jean de Léry ou de la jeune fille de la nouvelle 7 de la deuxième journée du *Décaméron*, confrontée à la lâcheté de l'équipage.

Face à ces imitations et ces reprises de la tempête, le déluge de Marguerite de Navarre dans le Prologue de *l'Heptaméron* s'illustre comme une parfaite variante, si l'on considère ce déluge comme une tempête terrestre, dans la mesure où les personnages se battent contre les éléments, guidés par le hasard et la volonté de Dieu. Ils sont mis à l'épreuve de la même manière que dans l'épisode biblique de l'Arche de Noé surmontant les intempéries par la grâce de Dieu, tels des élus :

> « Mais sur le temps de ce retour vinrent les pluies si merveilleuses et si grandes qu'il semblait que Dieu eût oublié la promesse qu'il avait faite à Noé de ne détruire plus le monde par eau, car toutes les cabanes et logis dudit Cauterets furent si remplies d'eau qu'il fut impossible d'y demeurer. […] Et quand ce vint à passer le Gave Béarnais qui, en allant, n'avait point deux pieds de profondeur, le trouvèrent tant grand et impétueux qu'ils se détournèrent pour chercher les ponts, lesquels, pour n'être que de bois, furent emportés par la véhémence de l'eau. »[336]

---

[333] F. Rabelais, *Quart Livre*, *op. cit*, p. 241.
[334] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil*, *op. cit*, p. 157.
[335] F. Rabelais, *Quart Livre*, *op. cit*, p. 229.
[336] Marguerite de Navarre, *Heptaméron*, *op. cit*, p. 39-40.

Caractérisé par des termes propres à la rhétorique de la tempête comme « impétueuse » et « véhémence », ce cataclysme, plus qu'un rite de passage, apparaît comme un rituel poétique, un épisode obligé dans les déplacements. Les auteurs en usent comme d'un ressort dramatique, alors que la chaleur et le calme apportent des observations et des questionnements plus intimes sur le monde. La tempête semble être un épisode indispensable pour donner du relief aux récits à travers des rebondissements et du mystère. L'évocation du trajet bascule, sous le regard émerveillé du lecteur, de la réalité au mythe, réactivant des épisodes bibliques et littéraires majeurs.

3) Lieux d'arrivée et lieux incontournables : un morceau utopique du monde

Les lieux d'arrivée ou les lieux intermédiaires[337] ont aussi leur importance dans la scénographie du déplacement. Les lieux sont présentés et décrits comme vraisemblables, mais ils relèvent parfois du *locus amoenus*, parfois de l'utopie. L'étymologie ambiguë du terme utopie joue un rôle fascinant dans la représentation des lieux. L'utopie désigne un lieu qui n'existe pas ou bien un lieu idéal, lorsque l'on accorde au préfixe « u » son sens privatif ou son sens grec (« eu » signifiant « beau »). Dans *Utopia*, Thomas More utilise le terme « Eutopia » dans l'en-tête de l'édition de Bâle de 1518 pour désigner son lieu. Les découvertes impromptues et exceptionnelles de ce corpus peuvent être alors une création pure et simple d'une société idéale, une mise en scène d'un lieu parfait et existant ou encore la représentation de lieux repoussants comme dans le *Quart Livre* qui présente un contre-modèle satirique des lieux utopiques et enviables.

Quatre types de lieux à la scénographie très différente structurent la fin de chaque pérégrination : les villes ou les îles, les jardins, les palais et les paysages. Loin d'un bref discours technique mentionnant les latitudes et les longitudes les unes après les autres, les formulations du type : « […] ce lieu de Carpunt, lequel est au LI. de degré de latitude. »[338] ne suffisent plus. Le lieu est illustré et raconté afin de faciliter l'immersion du lecteur dans le récit et dans l'univers de ces nouveaux mondes.

En effet, le Nouveau Monde ne se limite pas seulement aux Amériques, il peut s'apparenter à une ville ou à un jardin. Ce sont des mondes d'un autre genre aux qualités

[337] Les lieux intermédiaires sont les étapes ou les escales pour les voyages maritimes. Ces lieux sont des haltes plus ou moins longues effectuées au cours du voyage pour se reposer, visiter, se promener ou effectuer un séjour plus long. Voir les citations complémentaires placées en annexe X.
[338] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit*, p. 21.

inédites qui n'ont rien à envier à l'ailleurs, si ce n'est leur ancienneté et leur proximité. François Rabelais relève ainsi que nous n'avons pas toujours besoin de changer de pays pour être dépaysé et apprendre des autres. Aussi, chaque ville de France est différente du point de vue de ses mœurs et de son allure, comme le montre ce passage de *Pantagruel* :

> « En passant à La Rochelle, se mist sur mer et s'en vint à Bourdeaulx, mais il n'y trouva pas grand exercice, sinon des guabarriers à jouer aux luettes sur la grave. De là s'en vint à Thoulouse, où il aprint fort bien à danser et à jouer de l'espée à deux mains, […] mais il n'u demeura guères quand il vit qu'ilz faisoient brusler leurs régens tous vifz comme arans sortez, […].
>
> Puis vint à Montpellier, où il trouva fort bons vins de Mirevaulx et joyeuse compaignie […], s'en partit. Et au chemin fist le pont du Guard en moins de troys heures […]. Et vint à Avignon, où il ne fut pas troys jours qu'il ne devint amoureux : car les femmes y jouent voulentiers du serre-cropyère. […] son pédagogue, nommé Epistemon, l'en tira, et le mena à Valence au Daulphiné […]. Et après il s'en partit, et vint à Angiers, où il se trouvoit fort bien : et y eust demeuré quelque espace, n'eust esté que la peste les en chassa.
>
> Ainsi s'en vint à Bourges […].
>
> Partant de Bourges, vint à Orleans, et là trouva force rustres d'escholliers, qui luy firent grand chère à sa venue : et en peu de temps aprint avecques eux à jouer à la paulme, si bien qu'il en estoit maistre. »[339]

La manière dont le narrateur décrit les villes est la même que celle pour décrire le monde. Son exploration de la France est un véritable périple jouant sur des stéréotypes et sur un apport de connaissances propre à chaque ville découverte.

Les descriptions des villes, des paysages et des monuments s'écrivent et se succèdent diversement. Par exemple, les villes et les îles sont composées de la même manière. Elles obéissent à un certain nombre de règles récurrentes qui fonctionnent par emboîtement de thèmes : la nomination du lieu, son emplacement géographique et les quelques détails descriptifs, peuvent alors prendre la forme d'un inventaire selon l'intention de l'auteur. La représentation type se retrouve chez Montaigne : « […] MEAUX, douze lieues, qui est une petite ville, belle, assise sur la rivière de Marne […] »[340]. Dans le *Quart Livre,* Rabelais imite ce format type lors de chaque escale ou presque : « Au tier jour à l'aube des mousches nous apparut une isle triangulaire bien fort resemblante quant à la forme et assiette à Sicile. On la nommait l'isle des alliances. »[341], « Sus la declination du Soleil feismez scalle en l'isle de Cheli : isle grande, fertile, riche, et populeuse, en laquelle regnoit le roy sainct Panignon. »[342]. Ces comparaisons et inventaires d'adjectifs participent à la vraisemblance de ces îles imaginaires. André Thevet, pour sa part, s'exprime de manière beaucoup plus longue quant il évoque l'Ile de feu :

---

[339] F. Rabelais, *Pantagruel*, *op. cit*, p. 62-68.
[340] M. de Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit*, p. 74.
[341] F. Rabelais, *Quart Livre*, *op. cit*, p. 144.
[342] *Ibid*, p. 156.

> « Cette île dont nous parlons contient environ sept lieues de circuit : nommée à bonne raison île de Feu, car la montagne ayant de circuit six cent septante-neuf pas, et de hauteur mil cinquante-cinq brassées ou environ, jette continuellement par le sommet une flambe, que l'on voit de trente ou quarante lieues sur la mer, beaucoup plus clairement la nuit que le jour, pource qu'en bonne philosophie la plus grande lumière anéantit la moindre. »[343]

Cette description se fonde seulement sur des données objectives de dimensions et de mesures. Les manières de décrire de François Rabelais et d'André Thevet divergent, mais la finalité reste la même : représenter un lieu conforme à une réalité soit par des mesures, soit par un inventaire d'informations. Les autres îles du Cap-Vert où il s'est « rafraîchis »[344] sont qualifiées de « pestilentieux et malsain »[345]. Dans ces exemples, l'emploi d'adjectifs participe d'une perspective à la fois simple, brève et personnelle du lieu. Il arrive à Montaigne, quand il fait étape en Italie de peaufiner sa description comme c'est le cas quand il découvre Shaffouse :

> « A Shaffouse, nous ne vîmes rien de rare. Ils y font faire citadelle qui sera assez belle. Il y a une butte à tirer de l'arbalète et une place pour ce service, la plus belle, grande et accommodée d'ombrage, de sièges, de galeries et de logis qu'il est possible ; et y en a une pareille à l'arquebuse. »[346]

Il s'agit là d'un exemple bien particulier dans le *Journal de voyage*. En effet, le plus souvent le lieu est présenté très rapidement sauf si un détail attire l'attention de Montaigne, comme à Landsberg qui en son centre possède :

> « une forte grande place une fontaine qui élance par cent tuyaux l'eau à une pique de hauteur et l'éparpille d'une façon très artificielle, où on contourne les tuyaux là où l'on veut. Il y a une très belle église, et à la ville et au faubourg qui sont contremont, une droite colline, comme est aussi le château. »[347]

L'extravagance de la fontaine explique que la description soit plus développée d'où la particularité de Shaffouse qui ne possède « rien de rare ». D'une manière générale, la représentation des jardins[348] et des palais[349], lieux beaucoup plus utopiques, se glisse dans ce tissu « urbain ».

En effet, les plaines idylliques s'inspirent à la fois d'une réalité architecturale et d'un imaginaire biblique plus poétique. Monique Mosser explique d'ailleurs que

---

[343] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*, p. 112.
[344] *Ibid*, p. 117.
[345] *Ibid*, p. 105.
[346] M. de Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit*, p. 106.
[347] *Ibid*, p. 122.
[348] Voir les citations complémentaires placées en annexe IX n°1.
[349] Voir les citations complémentaires placées en annexe IX n°2.

> « De Babylone aux mégapoles modernes, les jardins ont toujours inspiré écrivains, artistes, amoureux et paysagistes. L'imagination de ces derniers n'est pas la moins étonnante, comme le prouvent ces dessins de jardins utopiques où l'ingénieur se faite poète. » [350]

Le jardin est un thème récurrent qui réactive des modèles anciens et qui répond au goût du jour. L'ingénieur s'y fait poète et jongle avec les sens tandis que le poète se fait ingénieur et dessine les jardins ou les palais grandioses par les mots. C'est ce que fait par exemple Montaigne au palais et jardin du cardinal de Ferrare : « […] j'essayerais de le peindre ici, mais il y a des livres et peintures publiques de ce sujet. »[351]. Le jardin le plus représentatif du corpus est celui décrit très longuement par Claude de Taillemont :

> « […] entrasmes en un grand et spacieux verger de forme carrée, au milieu duquel estoit enclos le jardin carré de mesme, faisant à chacune de ses faces, au moyen de la quadrature, un verger à part et separé des autres, ayant cent et trente pas de toute carrure ; et toutesfois estoyent lesdits vergers joints et contigus ensemble par les quatre coings du jardin seulement. […] ayant au surplus les bords et rives tapissées de menue herbe, et diverses fleurs, avec tant d'ormes, saules et autres especes d'arbres hauts et grans, que leur gracieux ombrage, avec le chant harmonieux d'une infinité de petis oiseaux, representoyent en ce lieu un vray paradis terrestre. […] au lieu de muraille, luy servoit de closture une belle et plaisante haye de buys, de la hauteur de quatre pieds et demi, fort espoisse, et les fueilles tant serrées et unies ensemble, qu'il sembloit, par l'ordonnance et commandement de nature aucunes d'elles n'oser rompre son ordre et passer sa compaigne. Et qui plus est, en telle union aucunes, un peu rougissans, prestoyent une merveilleuse grâce à tout l'ouvrage ; au dedans duquel joignoit une grande et spacieuse allée, couverte et ombragée d'une belle treille haut-elevée et faite en voulte, soustenue de plusieurs jeunes pins hauts et droite, plantez par dedans la haye à distance egale l'un de l'autre d'environ six pas, et elevez en forme de pointe de toute la teste au dessus de la treille ; […]. Or estoit le contenu de ce pourpris entierement compassé en forme de labirynt, par petis sentiers faits entre deux hayes de grozeilles et plantes de framboises, les branches jointes et liées l'une sur l'autre, […]. D'avantage lesdits chemins, comme plus aprochoyent le milieu, […]. Là se monstroit une superbe et triomfante fontaine, […] ».[352]

Ce jardin est tout aussi mesuré et précis qu'une ville ou qu'une île ; la seule différence est qu'il fait l'objet d'une très longue description. A la différence des brèves mentions topographiques précédemment évoquées, ce site enchanteur est quasiment noyé dans des détails géométriques. C'est « un vray paradis terrestre » à l'image «[du] Grand Architecte de l'Univers »[353]. Les termes « carrée », « quadratude », « cent et trente pas », « quatre pieds et demi », « rompre son ordre », « treille haut-elevée et faite en voulte » se succèdent et un portrait livrent une description millimétrée du jardin. C'est un lieu bucolique et ingénieux où la main de l'homme s'unit aux charmes de la nature, où labyrinthe tortueux et fontaine majestueuse se fondent dans la diversité des plantes et où l'odorat et la vue sont stimulés. Ces références aux plantes foisonnantes, à l'eau, à la main de l'homme cultivant

---

[350] M. Mosser, « Jardins de Papier », *Beaux Arts*, n°90, Mai 1991, p. 89.
[351] *Ibid*, p. 233.
[352] C. de Taillemont, *Discours des Champs faëz*, *op. cit*, p. 79-84.
[353] Expression provenant des Francs-Maçons.

et s'appropriant la nature convergent toutes vers l'image du lieu sacré par excellence : le Jardin d'Eden[354]. C'est un décor biblique très largement repris dans la description des lieux d'arrivée comme chez Giovanni Boccace lors de la troisième journée :

> «Ce jardin était entouré et parcouru d'un bout à l'autre en maints endroits par des allées très larges, droites comme des flèches et couvertes de treilles […] elles étaient en fleurs et exhalaient une odeur qui, se mélangeant au parfum de tant d'autres choses odorant çà et là dans ce jardin, leur donnait l'illusion d'être perdus au milieu de toutes les plantes aromatiques que l'Orient eût jamais produites. […] Il y avait au milieu de ce jardin, une pelouse qui non seulement ne déparait pas mais accentuait la beauté de l'ensemble, d'une couleur si verte qu'elle en paraissait noire, diaprée de mille variétés de fleurs peut-être, et entourée de cèdres et d'orangers très verts et très luxuriants qui portaient tout à la fois leurs anciens et leurs nouveaux fruits et des fleurs encore, flattant ainsi non seulement la vue par l'ombre plaisante qu'ils dispensaient mais l'odorat aussi par l'agréable senteur qu'ils exhalaient. Au milieu de cette pelouse se trouvait une fontaine de marbre très blanc, merveilleusement sculptée, où l'eau sourdait naturellement ou artificiellement je ne sais, […].
>
> La vue de ce jardin, de son parfait agencement, des plantes, de la fontaine et des ruisselets qui en dérivaient, enchanta à ce point chacune des dames et des trois jeunes gens qu'ils en vinrent à dire que si l'on pouvait créer le Paradis sur terre, on ne pouvait l'imaginer différents de ces lieux, ni concevoir comment le rendre encore plus beau. […]
>
> […] ils découvrirent une autre curiosité admirable de ce jardin qu'éblouis par les autres, ils avaient jusqu'alors négligée : ils virent, en effet, que le jardin était rempli de cent variétés peut-être de très beaux animaux […].»[355].

Le jardin est présenté comme un véritable « Paradis sur terre »[356] : la nature s'accroît librement, l'eau ondule sur l'herbe verdoyante, une grande diversité d'animaux y gambade, et toutes les caractéristiques majeures du Jardin d'Eden s'y retrouvent de manière beaucoup plus détaillée et bucolique. Le narrateur du *Quart Livre* ne se prive pas de cette analogie : « que je pensoys estre le vray Jardin et Paradis terrestre : de la situation duquel tant disputent et labourent les bons Theologiens. »[357]. La scénographie du jardin n'est pas seulement une réécriture du jardin d'Eden, lieu idéal trouvé à la fin de nos pérégrinations. Elle met également en avant un concept propre à la Renaissance : la recherche du Paradis terrestre, un Eden perdu que beaucoup d'auteurs pensent avoir trouvé, ou qui y font allusion, comme Christophe Colomb ou Jacques Cartier.

Le motif du palais est traité succinctement dans le corpus. Il se retrouve seulement chez Michel de Montaigne, Claude de Taillemont, Boccace. La profusion de richesses en constitue le trait dominant, ce qui rappelle le palais d'Alkinoos, palais orné d'or, de bronze

---

[354] *La Bible*, version Louis Second révisé, dite à la Colombe, L'Ancien et le Nouveau Testaments, éd. Frank Charles Thompson, Vida, 2011, p. 2-3 : « 9 Puis l'Eternel Dieu planta un jardin en Eden, du côté de l'orient, et il y mit l'homme qu'il avait formé.10 L'Eternel Dieu fit germer du sol toutes sortes d'arbres d'aspect agréable et bons à manger, ainsi que l'arbre de la vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Un fleuve sortait d'Eden pour arroser le jardin, et de là il se divisait en quatre bras. […] 15 L'Eternel Dieu prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Eden pour le cultiver et le garder. […] 19 L'Eternel Dieu forma du sol tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel. […] »

[355] G. Boccace, *Décaméron*, *op. cit*, p. 229-231.

[356] *Ibid*, p. 231.

[357] F. Rabelais, *Quart Livre*, *op. cit*, p. 499.

et d'argent[358] évoqué par Homère dans *l'Odyssée*. Quatre palais existants[359] se succèdent dans le *Journal de voyage* de Montaigne : Pratolino[360], le palais de Castello à Florence[361], le palais du Cardinal de Ferrare à Tivoli[362] et le palais du Cardinal Gambara à Baignaia[363]. Ce sont des lieux d'escale où Montaigne s'arrête environ « deux ou trois heures »[364]. La similitude entre tous ces lieux d'étape se retrouve dans une comparaison établie par l'auteur :

> « Pratolino est fait justement à l'envie de ce lieu. En richesse et beauté des grottes, Florence surpasse infiniment ; en abondance d'eau, Ferrare ; en diversité de jeux et de mouvements plaisans tirés de l'eau […] ».[365]

Son intérêt porte sur le système des eaux, des fontaines et des grottes, c'est-à-dire sur l'ingéniosité de l'homme à savoir manipuler la nature.

Seuls certains paysages[366] proposent encore une nature vierge et idéale, sans l'ombre d'une empreinte humaine. Les voyages maritimes de Jean de Léry, d'André Thevet, de François Rabelais ou de Jacques Cartier présentent tous au moins un lieu idyllique. Lorsque Jean de Léry aperçoit pour la première fois les terres brésiliennes, il est par exemple ébloui par l'aspect verdoyant du lieu. C'est son premier et seul constat lors de son arrivée :

> « […] les forests, bois, et herbes de ceste contrée là aussi verdoyantes que sont ces de nostre France és mois de May et de Juin : ce qui se voit tout le long de l'année, et en toutes saisons en ceste terre du Bresil. »[367]

La beauté du printemps européen est constante au Brésil : la végétation y est luxuriante notamment grâce à la douce chaleur d'un climat idéal et très enviable. Les termes forêts, bois et herbes, renvoient avant tout à la vraisemblance du lieu. Ce paysage verdoyant est

---

[358] Homère, *l'Odyssée*, *op. cit*, p. 119-120 « L'esprit troublé, il s'arrêta devant le seuil de bronze./[…] Du seuil jusques au fond, deux murs de bronze s'étendaient/[…] Des portes d'or interdisaient l'accès de la demeure ;/ les montants, sur le seuil de bronze, étaient tout en argent./ Sur le linteau d'argent, le corbeau était tout en or ;/ En or et en argent étaient les deux chiens opposés […] ».

[359] Précision importante puisque selon les récits certains palais existent bel et bien comme avec Montaigne, tandis que d'autres sont purement imaginaires, comme avec Boccace et Taillemont,

[360] M. de Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit*, p. 175.

[361] *Ibid*, p. 180.

[362] *Ibid*, p. 233.

[363] *Ibid*, p. 346

[364] *Ibid*, p. 177

[365] *Ibid*, p. 235

[366] Voir les citations complémentaires placées en annexes IX, n°3.

[367] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 147-148.

une réalité. Dans une version beaucoup plus longue et complète, l'escale de Jacques Cartier dans des îles met en avant une « sauvagerie grandiose des paysages »[368] :

> « […] trois Isles, desquelles y en auoit deux petites droites comme vn mur, en sorte qu'il estoit impossible d'y monter dessus, et entre icelles y a vn petit escueil. Ces Isles estoyent plus remplies d'oiseaux que ne seroit vn prè d'herbe, […] y auoit vne autre Isle du costé d'Ouest qui a viron deux lieuës de longueur et autant de largeur, […]. Ceste Isle est enuironnee de sablon, et autour d'icelle y a vne bonne source de six ou sept brasses de fond. Ces Isles sont de meilleure terre que nous eussions oncques veuë, en sorte qu'vn champ d'icelle vaut plus que toute la terre Neufue, nous la trouuasmes plaine de grands arbres, de prairies, de campagnes plaines de froment sauuage, et de pois qui estoyent fleuris aussi espais et beaux comme l'on eust peu voir en Bretagne […], l'on y voyait aussi grande quantité de raison ayant la fleur blanche dessus, des fraises, roses incarnates, persil, et d'autres herbes de bonne et forte odeur.»[369]

A travers les lieues et les brasses se dessinent des îles parfaitement habitables et accueillantes. Leurs champs de blé et leur beauté sont alors comparés à ceux de la Bretagne. La comparaison est en effet toujours de mise dans ce genre de discours afin de ramener l'inconnu à du familier pour le lecteur dépaysé. Arbres, fleurs et champs s'entremêlent tout comme la vue et l'odorat. Jacques Cartier reprend des caractéristiques propres aux descriptions de lieux idylliques, tout en énumérant seulement les denrées disponibles. Son discours prend alors une tout autre envergure : il répertorie en quelque sorte les vivres, replaçant ainsi son récit dans les attentes économiques du XVIe siècle[370]. Tout comme Jean de Léry, les lieux d'arrivée ou les lieux intermédiaires relèvent d'une réalité désirable et utilitaire pour le lecteur français d'alors. Des lieux communs se repèrent toujours dans ces voyages maritimes, comme l'île aux oiseaux et le rocher de la baie de Guanabara au Brésil. Ce fameux rocher est décrit par Jean de Léry :

> « En leur terre et sur le bord de la mer on void une grosse roche faite en forme de tour, laquelle quand le soleil frappe dessus, tresluit et estincelle si tres-fort qu'aucuns pensent que ce soit une sorte d'Esmeraude : […]»[371]

Et par André Thevet lors de la découverte de cette terre :

---

[368] B. Boivin, « La nature au pays du Saint-Laurent », dans *Le Monde de Jacques Cartier, L'aventure au XVIe siècle*, sous la direction de Fernand Braudel, éd. Berger-Levrault, Coll. Beaux Arts hors collection, Paris, 1984, p. 83.
[369] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534*, *op. cit*, p. 34-35
[370] Ces attentes économiques sont identifiées à travers les buts des voyages de Jacques Cartier par Jean Tanguy dans « Le premier voyage d'exploration 1534 » dans *Le Monde de Jacques Cartier*, *op. cit*, p. 235 : « L'un des buts du voyage de Jacques Cartier est clairement défini dans un ordre de François Ier […] : « … Faire le voyage de ce royaume es Terres Neufves pour descouvrir certaines ysles et pays où l'on dit qu'il se doibt trouver grant quantité d'or et autres riches choses. » […]. Le second but assigné à Jacques Cartier n'est indiqué nulle part explicitement mais il ne fait aucun doute : trouver au nord du Nouveau Continent un passage vers l'Asie […] ». De plus, ces voyages entrepris visent également à une possible colonisation, les explorateurs évaluent les paysages selon des critères utilitaires : le danger, l'accessibilité, les vivres, une nature propice à l'installation, etc.
[371] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 156.

> « Je dirai entre les louanges de notre rivière que là près le détroit se trouve un marais ou lac provenant le plus grande part d'une pierre ou rocher, haute merveilleusement et élevée en l'air en forme de pyramide, et large en proportion, qui est une chose quasi incroyable. Cette roche est exposée de tous côtés aux flots et tourmentes de la mer. Le lieu est à la hauteur du Capricorne vers le sud, outre l'équinoxial vingt-et-trois degrés et demi, sous le tropique de Capricorne. »[372]

En forme de pyramide ou de tour, ce rocher est qualifié dans les deux cas d'objet merveilleux à cause de sa grandeur pour Thevet ou de sa brillance mystérieuse pour Léry. Autre élément majeur de l'évocation des lieux, les oiseaux qui prennent dès 1534 dans le discours de Jacques Cartier un intérêt majeur :

> « […] Isle des Oyseaux, laquelle estoit entierement enuironnée de glace […] y a à si grand nombre que c'est chose incroyable à qui ne le void, […] : Neantmoins il y en a cent fois plus à l'entour d'icelle, et en l'air que dedans, desquels les vns sont grands comme Pies, noirs et blancs, ayant le bec de corbeau, ils sont tousiours en mer, et ne peuuent voler haut, d'autant que leurs aisles sont petites, point plus grandes que la moitié de la main, auec lesquelles toutefois ils volent auec telle vitesse à fleur d'eau que les autres oiseaux en l'air, ils sont excessiuement gras, et estoyent appelez par ceux du pays Apponath, desquels nos deux barques En outre il y a vne autre espece d'oiseaux […] appellez Godets […] et les […] Margaux […].»[373]

Le lieu est seulement représenté à travers les oiseaux qui sont décrits dans leur grande caractéristique : couleur, forme, ressemblance. Cette île et cet oiseau *Apponath* sont repris dans *Les Singularités de la France Antarctique* :

> « […] trouvâmes une île non habitée, laquelle de prime face voulions nommer île des Oiseaux pour la grande multitude d'oiseaux qui sont en cette dite île ; […]. Voyant donc ces oiseaux de loin voltiger sus la mer, […] vîmes si grand nombre d'oiseaux de diverses sortes et plumages, sortis, comme il est vraisemblable, de leur île pour chercher à repaître et venir à nos navires, jusques à les prendre à la main. […] Davantage en cette île s'en trouve une espèce de grands que j'ai ouï nommer Aponars. Ils ont petites ailes, pourquoi ne peuvent voler. Ils sont grands et gros comme nos hérons, le ventre blanc et le dos noir comme charbon, le bec semblable à celui d'un cormoran ou autre corbeau. Au reste, de notre île de l'Ascension, elle est assez belle, ayant de circuit six lieues seulement, avec montagnes tapissées de beaux arbres et arbrisseaux verdoyants, herbes et fleurs, sans oublier l'abondance des oiseaux, ainsi que déjà nous avons dit. »[374]

Dans un premier temps, André Thevet souhaite nommer cette île située en Atlantique sud « île des Oiseaux ». Ce nom est déjà utilisé dans le discours de Jacques Cartier, mais la ressemblance se poursuit. En effet, Thevet entreprend la description d'un oiseau en particulier : le « Aponars », très proche du « Apponath » de Jacques Cartier. Tous deux sont noirs et blancs, grands et gras, ont un bec proche de celui du corbeau et possèdent de petites ailes. Ce paysage est une parfaite variante de l'île de Jacques Cartier. Toutefois, quelques nuances sont repérables et sont d'ailleurs reprises par Jean de Léry :

---

[372] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*, p. 155-158.
[373] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit*, p. 18-20.
[374] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*, p. 136-138.

> « […] il en sortoit tant d'oyseaux, dont beaucoup se vindrent reposer sur les mats de nostre navire, et s'y laissoyent prendre à la main, que vous eussiez dit, la voyant ainsi un peu de loin, que c'estoit un colombier. Il y en avoit de noirs, de gris, de blanchastres et d'autres couleuts, qui tous en volans paroissoyent fort gros : mais cependant quand ceux que nous prismes furent plumez, il n'y avoit gueres plus de chair en chacun qu'un passereau. »[375]

Dans les deux cas, les oiseaux semblent très dociles, venant se poser sur les mâts, voire dans les mains des marins. Plus qu'une simple description d'un paysage, les auteurs s'intéressent ici à répertorier les oiseaux qui y vivent. Les données sur la végétation, les animaux, le rocher participent davantage d'une visée documentaire que d'un idéal. Dans les autres représentations de lieux, l'allusion aux oiseaux est souvent ajoutée vers la fin de la description, comme avec Boccace « écoutant quelque vingt chants d'oiseaux qui semblaient vouloir rivaliser d'adresse »[376] afin d'accentuer l'aspect bucolique et charmant du paysage, dans la tradition du locus amoenus. Claude de Taillemont en use de la même manière : « avec le chant harmonieux d'une infinité de petis oiseaux, representoyent en ce lieu un vray paradis terrestre. »[377].

La représentation des lieux est majoritairement positive dans les textes. C'est la beauté de la faune et de la flore, ainsi que la fertilité des terres qui sont la plupart du temps décrites. En effet, de Rabelais dans le *Quart Livre,* « en l'isle de Cheli : isle grande, fertile, riche, et populeuse »[378] à André Thevet lors de son arrivée en Amérique : « Bref, ce lieu est fort plaisant et fertile. Et si l'on entre plus avant, se trouve un plat pays couvert d'arbres autres que ceux de notre Europe ; enrichi davantage de beaux fleuves, avec eaux merveilleusement claires et riches de poisson. »[379], ces éléments descriptifs sont récurrents. Jacques Cartier, sur le fleuve « S. Iacques »[380], découvre un port qu'il « estime estre vn des meilleurs ports du monde »[381], port qu'il nommera d'ailleurs « Iacques Cartier »[382]. Aucune raison apparente n'est cependant donnée au lecteur pour expliquer en quoi ce port est le meilleur. Quelques lieux, *a contrario*, sont perçus négativement mais ils restent rares. Un paysage se démarque de cette manière chez le Capitaine Jacques Cartier :

> « […] mais on ne la doit point appeler terre, ains plustost cailloux et rochers sauuages, et lieux propres aux bestes farouches : […] et en l'Isle de Blanc-sablon n'y autre chose que

[375] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 512.
[376] G. Boccace, *Décaméron*, *op. cit*, p. 231.
[377] C. de Taillemont, *Discours des Champs faëz*, *op. cit*, p. 80.
[378] F. Rabelais, *Quart Livre*, *op. cit*, p. 155.
[379] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit* p. 154.
[380] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534*, *op. cit*, p. 27.
[381] *Ibid*, p. 27.
[382] *Ibid*, p. 27.

> mousse, et petites espines et buissons çà et là sechez et demy morts. Et en somme ie pense que ceste terre est celle que Dieu donna à Cain : […] »[383]

Le lieu est rocailleux et désert et ne peut donc, d'après le narrateur, s'appeler *terre* puisqu'il est à ce point inhospitalier. Un autre exemple nous est donné par Montaigne :

> « Cette maison n'a pas tant de beauté que de nom ; l'assiette en est laide plutôt qu'autrement ; le jardin petit, carré, où les allées sont relevées de bien 4 ou 5 pieds : les carreaux sont en fond où il y a force fruitiers et peu d'herbes ; les côtés desdits carreaux ainsi enfoncés, revêtus de pierre de taille. Il faisait tant de neige, et le temps si âpre de vent froid, qu'on ne voyait rien du pays. »[384]

Peu d'emphase se perçoit dans cette description. Le regard de l'auteur quant au jardin et à la maison est constamment négatif : « laide », « petite », « peu d'herbes », « enfoncés », « on ne voyait rien du pays » en témoignent ces termes et expressions. Cette critique est purement subjective : plus le voyageur se rapproche de sa demeure, plus les paysages perdent de leurs couleurs et de leur splendeur. Tout devient grisâtre et sans relief. Les comparatifs de supériorité ou d'infériorité, le vocabulaire positif ou négatif résument les lieux subjectivement. Ces lieux apparaissent alors comme une pâle imitation de la réalité.

La représentation des lieux ne dépendent donc pas d'un genre précis, mais d'un regard vrai et idéal sur le monde. Les auteurs dépeignent des paysages exceptionnels, marqués par une influence littéraire et réaliste propres au siècle, aujourd'hui disparus, ce qui apparente les récits au témoignage historique d'une époque révolue.

Départ, trajet, inattendu, retour, lieu d'arrivée, la scénographie des voyages terrestres et maritimes ne varie pas fondamentalement Les pérégrinations, cependant, sont plus qu'un déplacement ou qu'une aventure. Elles posent la question de la place de l'homme au sein du monde.

III. La pérégrination ou l'art de l'essai : une ouverture humaniste sur soi et sur le monde

« Voir, faire voir et faire savoir »[385] : cette citation de Roland Le Huenen résume parfaitement l'enjeu des déplacements dans les textes. Les voyageurs observent, exposent, expliquent et critiquent le monde de manière philosophique, sociologique, moralisante.

---

[383] *Ibid*, p. 27.
[384] M. de Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit*, p. 368.
[385] R. Le Huenen, « Qu'est-ce qu'un récit de voyage ? » dans *Le récit de voyage au prisme de la littérature*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. Imago Mundi, 2015, p.27.

Plus qu'une aventure ou qu'un épisode mal défini qui accueille discours, formes et genres d'origines diverses, le statut du déplacement cherche à tendre vers l'essai. En effet, pour les humanistes, parcourir le monde est une occasion de découvrir, de s'ouvrir et de parfaire son savoir sur le monde à la recherche de la contrée idéale[386]. Ainsi, l'essai et les pérégrinations sont deux moteurs de réflexion à la grande plasticité[387]. De plus, aucun des deux ne peut être véritablement neutre. « Faire voir » résulte d'une construction précise et personnelle, qui nécessite le recours à l'argumentation. L'objectivité du savoir laisse place à la subjectivité poétique du voyageur. L'essai se reflète dans les pérégrinations. Cette ressemblance permet de voir plus loin au sein du déplacement. Pour V. Léonard-Roques[388], l'essai tend vers différents pôles : la nécessité de plaire, le documentaire et le résultat d'une enquête. Cette pensée se retrouve dans le traité de Juste Lipse « de Ratione com fructu Peregrinandi ». Le *fructu* des pérégrinations se trouve dans l'*utilitas* et la *voluptas*. La théorie de Juste Lispe s'appuie majoritairement sur la nécessité d'un déplacement raisonné, mais ne rejette pas le besoin du divertissement à l'instar de l'essai. Le déplacement dans la littérature du 16e siècle cumule ainsi deux grandes fonctions : l'agréable et l'utile. Mais l'écriture ne se veut pas seulement divertissante et utile. Ces deux aspects sont complétés par un enjeu de taille : l'ouverture critique et/ou méditative sur le monde du voyageur.

A. La visée récréative des déplacements

Dans un premier temps, le déplacement s'apparente à un simple divertissement. Souvent placé sous le signe de la liberté[389], il divertit aussi bien les voyageurs que les lecteurs. Par exemple, dans le *Décaméron* les devisants se réunissent dans un palais pour se divertir loin des malheurs de la peste grâce à de belles et agréables promenades propices à la discussion :

> « Les uns s'égayèrent dans le jardin de la beauté duquel on ne se rassasiait pas, d'autres se dirigèrent vers les moulins qui tournaient un peu plus loin ; qui de-ci, qui de-là, chacun selon son penchant s'adonna aux plaisirs les plus variés jusqu'à l'heure du dîner. »[390]

[386] Raisons secondaires déjà présentées de la partie II.
[387] Le déplacement se coule aussi bien dans un récit de voyage que dans un recueil de nouvelles ou un roman. Cette grande plasticité déjà explicitée dans la première partie se retrouve dans le cas de l'essai.
[388] Cours de Master 1 en littérature comparée : Poétique du l'essai au 20e siècle.
[389] Cette liberté s'accorde aussi bien avec une liberté de mouvement qu'avec une liberté de parole afin d'attiser curiosité du lecteur.
[390] G. Boccace, *Décaméron*, *op. cit*, p.40-408.

Proche de l'eudémonisme[391] et du c*arpe diem*, l'intérêt des déplacements se voit grandement influencé par l'espérance. Jean de Léry quitte un royaume de France de plus en plus intolérant à l'égard des Protestants à la recherche d'une terre d'asile tandis que Jacques Cartier se dirige vers le Canada avec l'espoir de découvrir de nouvelles ressources et Claude de Taillemont part vider son esprit « aux champs »[392]. Les pérégrinations apparaissent alors comme un instant de suspension entre le malheur et l'espoir, une zone de liberté propice à la discussion et aux interrogations. En effet, l'intérêt des déplacements se répercute sur les lecteurs à qui il faut plaire. Les voyageurs relatent ou créent des divertissements non seulement pour combler un vide narratif parfois inévitable à cause du temps du trajet, mais encore afin de dépayser le lecteur. C'est notamment le cas dans les nombreuses digressions qui ponctuent le récit.

1) Les digressions anecdotiques

L'intérêt de la digression peut être de nature anecdotique. Ainsi, dialogues, histoires, extrapolations géographiques ou scènes de vie se succèdent dans les récits.

En premier lieu, de nombreuses conversations émaillent les déplacements, notamment chez Rabelais. Dans le chapitre XV de *Pantagruel* : « Or, en cheminant, voyant Pantagruel que les lieues de France estoient petites par trop au regard des aultres, en demanda la cause et raison à Panurge […]. »[393]. Le narrateur rapporte une discussion qui eut lieu durant le trajet en éludant paysage, allure, et autres détails du cheminement. Cette initiative permet au narrateur d'intégrer d'autres sujets et connaissances dans son récit comme ici le « faux » problème des lieues. Le déplacement n'est donc pas seulement éludé, il est ignoré au service du savoir et de la discussion. Le trajet est alors propice à la parole. Devisants et devisantes échangent d'ailleurs sans compter lors de leur court déplacement. Dans le *Décaméron,* les rires et les bavardages s'accumulent dans chaque promenade : « La reine donc accompagnée et suivie par ses amies et les trois jeunes gens, se dirigea vers l'ouest, […] ; ainsi bavardant, plaisantant et riant avec ses amis, […] »[394]. Les discussions engagées donnent au trajet une allure plus que divertissante où l'indicible

[391] L'eudémonisme est une « théorie selon laquelle le but de l'action est le bonheur conçu non comme quelque chose de sensible, mais comme une valeur intellectuelle […]. […] le bonheur est procuré par l'activité de la raison découvrant et contemplant la vérité. (Définition de http://www.cnrtl.fr/definition/eud%C3%A9monisme).
[392] C. de Taillemont, *Discours des Champs faëz*, *op. cit*, p. 64.
[393] F. Rabelais, *Pantagruel*, *op. cit*, p. 216.
[394] G. Boccace, *Décaméron*, *op. cit*, p. 230.

bonheur règne. Mais au-delà des discussions, ce sont la liberté et la fraternité des jeunes gens qui sont admirables dans les déplacements :

> « certains se mirent à marcher pieds nus dans l'eau claire, tandis que d'autres se délassaient en se promenant à travers la verte prairie au milieu de beaux arbres de haut fût. […], et, pris ainsi par des occupations diverses et distrayantes, ils passèrent très agréablement le temps […]. »[395]

Chez Boccace, les devisants conversent « de bien des choses de leur future existence »[396], une existence en sursis à cause de la peste qui ravage Florence. De plus, dans *l'Heptaméron,* les conversations se prêtent au jeu des débats :

> « Elle commença la première à se lever, et tous les autres la suivirent. Mais Simontaut et Longarine ne cessèrent de débattre leur querelle, si doucement que, sans tirer épée, Simontaut gagna, montrant que de la passion la plus forte était la nécessité la plus grande. Et sur ce mot entrèrent en l'église où les moines les attendaient. »[397]

Malgré le contenu de leurs conversations inconnues, la simple mention d'une discussion donne aux récits des déplacements un aspect de légèreté et de liberté. Néanmoins, les conversations chez Rabelais sont surtout un moyen d'exposer des idées sous le prétexte du trajet. En effet, la discussion autour des lieues de France[398] semble lui permettre de critiquer un certain type de discours, ceux aux avis tranchés et personnels parfois totalement exagérés sur la bizarrerie de la ligne de l'équateur ou de l'astrolabe[399] dans les récits de voyage[400]. Jean de Léry par exemple développe de manière excessive une croyance irraisonnée autour de l'équateur :

> « que pour aborder d'une part ou d'autre on n'a pas seulement peine de monter à ceste sommité du monde, mais aussi quand il est question de la mer les courans qui peuvent estre des deux costez, sans qu'on les apperçoive au milieu de telle abysme d'eau, ensemble les vents inconstants qui sortent de cest endroit comme leur centre, et qui soufflent oppositement l'un à l'autre, repoussent tellement les vaisseaux navigables, que ces trois choses, à mon advis, font que l'Equateur est ainsi de difficile accez. »[401]

Le passage de ce « sommet » est mythifié. Courants, vents et marées sont à l'origine de diverses catastrophes qui ne sont pas seulement ciblées au niveau de l'équateur.

Dans un second temps, les auteurs peuvent également intégrer une histoire ultérieure à la leur dans leurs écrits. C'est d'ailleurs un moyen divertissant et efficace pour

---

[395] *Ibid,* p. 602.
[396] *Ibid*, p. 759.
[397] M. de Navarre, *Heptaméron, op. cit*, p. 385.
[398] F. Rabelais, *Pantagruel, op. cit*, p. 216, chapitre XV « […] les lieues sont tant petites en France. »
[399] A. Thevet, L*es Singularités de la France Antarctique, op. cit,* p. 331, chapitre LXVIII « La continuation de notre chemin, avec la déclaration de l'astrolabe marin ».
[400] Dans ces récits de voyage, l'existence du dialogue est quasi nulle.
[401] J. de Léry, *Histoire d'un voyage en la terre du Bresil, op. cit,* p. 514.

briser la monotonie que peut installer le voyage principal. De plus, ce laps de temps crée une attente équivalente à la longueur du trajet. André Thevet et François Rabelais enchâssent ainsi d'autres récits dans leur récit premier. Par exemple, dans le *Quart Livre* Rabelais reprend l'anecdote de la mort de Pan dans « Comment Pantagruel raconte une pitoyable histoire touchant le trespas des Heroes »[402] sur l'île des Macraeon. Elle ne comble non pas un trajet, mais une attente, celle des réparations des navires de Pantagruel après la tempête. En revanche, André Thevet comble son trajet par la reprise d'un autre voyage :

> « pour écrire des places découvertes et habitées par-delà nostre équinoxial, entre Midi et Ponant, pour illustrer les choses et en donner plus évidente connaissance, je me suis avisé de réduire par écrit un voyage, autant lointain que difficile, hasardeusement entrepris par quelques Espagnols, […]. »[403]

Une autre forme de digression propre à André Thevet est à signaler : l'extrapolation géographique. Dans *les Singularités de la France Antarctique*, Thevet longe en toute logique, selon la route à suivre au XVIe siècle, la côte africaine avant de tourner vers le Brésil. Les Canaries, le Cap-Vert, le Sénégal, la Guinée sont alors mentionnés avec leurs singularités : mœurs, climat, éléments de géographie physique. Mais, André Thevet va jusqu'à décrire l'Ethiopie[404], pays qui se trouve à l'opposé de la Guinée, comme s'il y avait fait une escale. Cette destination est alors paradoxale et illogique dans le cours du récit. C'est une pure extrapolation géographique, voire un abus pour combler sans doute des vides laissés par le voyage. Mais d'un point de vue plus positif, c'est un apport de connaissances supplémentaires que nous propose le cosmographe.

En dernier lieu, les scènes de vie s'assimilent parfaitement à des digressions. Les yeux du voyageur quittent rapidement les alentours, les aventures et les merveilles pour s'attarder sur des détails de vie quotidienne. Souvent censuré, étant bien moins réjouissant que la vie océanique ou sylvestre, le quotidien des voyageurs se glisse de temps en temps à travers les grandes lignes du récit de voyage. Par exemple, André Thevet ne sort que très rarement du cadre cosmographique qu'il a instauré. Un des seuls exemples de scènes de vie se trouve dans le récit de son arrivée au Brésil :

---

[402] F. Rabelais, *Quart Livre*, *op. cit*, p. 291.
[403] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique*, *op. cit*, p. 312.
[404] *Ibid*, p. 113 : « Je sais très bien que plusieurs cosmographes ont suffisamment décrit le pays d'Ethiopie, […] toutefois cela n'empêchera que selon la portée de mon petit esprit, je n'écrivis aucunes singularités observées en naviguant par cette même côte en la grande Amérique. »

> « ne fut question sinon se récréer et reposer sur l'herbe verte, ainsi que les Troyens, après tant de naufrages et tempêtes, quand ils eurent rencontré cette bonne dame Didon ; mais Virgile dit qu'ils avaient du bon bien vieil, et nous seulement de belle eau. »[405]

Après les plaisirs de la navigation vient celui de retrouver la terre ferme. Cette courte scène de bonheur collectif est interrompue par la comparaison avec le texte de Virgile[406]. La coloration réaliste de cette scène est très vite rattrapée par la dimension mythique.

Toutefois, en raison de sa rareté au sein des récits, le quotidien des voyageurs vient éveiller et stimuler la curiosité du lecteur. Chez Cartier, ces détails sont également très succincts. Ils se limitent à des besoins primaires tels que boire ou manger. Les quelques traces de vie quotidienne se limitent aux épisodes de chasse et de pêche, c'est-à-dire à la nourriture[407] contrairement au *Journal de voyage*. En effet, Montaigne transmet beaucoup plus d'informations sur son quotidien[408], en comparaison de Cartier ou de Thevet. Néanmoins, elles restent brèves et noyées dans la logique du déplacement. Paradoxalement, le quotidien des voyageurs s'illustre surtout dans un genre qui ne vise que l'essentiel : les nouvelles. En bref, les scènes de vies sont les déplacements et parfois c'est le déplacement qui devient la scène de vie : « certains se mirent à marcher pieds nus dans l'eau claire, tandis que d'autres se délassaient en se promenant à travers la verte prairie au milieu de beaux arbres de haut fût»[409]. Le vagabondage se singularise en une occupation qui aide à passer « très agréablement le temps. »[410]. Se divertir est un enjeu majeur dans le quotidien de nos voyageurs. D'ailleurs, dans le *Quart Livre*, Rabelais élabore un chapitre sur l'ennui et la meilleure manière de passer le temps[411]. La vie quotidienne des voyageurs n'est donc jamais reconstituée dans son intégralité, seuls des détails s'interposent ici et là dans le récit du déplacement. Seul Léry s'en démarque. Il démontre parfaitement que la vie océanique n'est pas le seul moyen de divertir. Effectivement, son retour est exclusivement une mise en abyme de la vie à bord. Il présente les querelles : « Pour doncques poursuyvre la narration des extremes dangers, d'où Dieu nous delivra sur mer à nostre retour, comme

---

[405] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique*, *op. cit*, p. 156

[406] Didon reçut avec une grande hospitalité Enée et son équipage, op. cit, p. 46 : « Ce disant, elle conduit Enée dans son palais royal […]. Elle ne laisse pas néanmoins d'envoyer aux compagnons du héros, restés sur le rivage, vingt taureaux, cent porcs énormes au dos hérissé, cent agneaux avec leurs mères, présents destinés à fêter cette journée… ».

[407] Voir les citations complémentaires placées en annexe V.

[408] M. de Montaigne, *Journal de voyage, op. cit,* p. 111 « M. de Montaigne ne déjeunait jamais ; mais on lui apportait une pièce de pain sec qu'il mangeait en chemin ; […] », p. 115 « […] où inconvénient du mulet de coffres, qui se blessait, nous arrêta par force. Et fûmes contraints de louer une charrette pour le lendemain, à trois écu par jour ; […] », p. 262 « Cette matinée, j'eus une pesanteur de tête et trouble de vue comme mes anciennes migraines, que je n'avais pas senties il y avait dix ans. »

[409] G. Boccace, *Décaméron*, *op. cit*, p. 602.

[410] *Ibid*, p. 602.

[411] F. Rabelais, *Quart Livre, op. cit,* p. 547, « Comment prés de l'isle de Chaneph Pantagruel sommeilloit, et les problemes propousez à son reveil. »

ainsi fust qu'il y eust querelle entre nostre Contremaistre et nostre Pilote […] »[412] et la manière dont sont traités les corps des défunts : « Brief, dès le commencement du mois de May que tous vivres ordinaires defaillirent entre nous, deux mariniers estans morts de malle rage de faim, furent à la façon de la mer jettez et ensepulturez hors le bord. »[413]. La singularité et la rareté de ces informations procurent au retour un effet saisissant et inédit pour le lecteur. Celui-ci s'immerge d'autant plus dans l'aventure.

Dans les pérégrinations la présence des digressions vise à divertir, à remplir des vides narratifs et à donner de la consistance au trajet en confrontant le lecteur aux réalités du voyage[414]. Toutefois, elles ne cherchent pas à supplanter le récit du déplacement, mais à le relancer et le renouveler sans cesse dans l'intérêt du lecteur. Celui-ci n'a pas le temps de tomber dans la monotonie du voyage : tempête après tempête, étape après étape. Ces interruptions ne sont alors peut-être plus des négligences ou des développements parasites, mais de véritables pauses motivées dans le discours des pérégrinations.

Eveiller et distraire le lecteur ne se résume pas à émailler son récit de digressions anecdotiques. Il faut se rappeler que la visée première de l'écrivain-voyageur est autant d'instruire que de divertir. Le plaisir de la lecture doit s'accorder avec une transmission de savoirs. Tout comme avec l'essai, le divertissement sert de couverture au savoir, divulgué à l'occasion de digressions au contenu divers (scientifique, historique, poétique, etc.)

2) « Une rhétorique de l'extraordinaire »[415] pour un contenu remarquable

Pour rendre le quotidien du voyage encore plus inédit et se singulariser de la profusion d'œuvres littéraires, les auteurs cherchent à sortir de l'ordinaire le récit de leurs déplacements. Pour cela, ils usent de différents discours, plus particulièrement de digressions théoriques, scientifiques ou historiques. Ces différents regards donnent de la valeur et du relief au déplacement. Le déplacement ne se réduit pas à un aller et à un retour ; au-delà de l'objectivité du parcours décrit, ce qui importe, c'est la mise en scène d'un regard subjectif. Cette subjectivité est visible dans le choix et le maniement des

[412] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 518
[413] *Ibid*, p. 527.
[414] Le lecteur, qui n'a jamais voyagé, n'aurait jamais pu imaginer ce qui se passait lors des voyages si les auteurs n'avaient mentionné ces quelques informations. Les auteurs en livrent juste suffisamment pour attirer encore plus la curiosité des lecteurs tout en ne la satisfaisant pas entièrement.
[415] Introduction dans Marco Polo, *Le Devisement du Monde*, éd. Philippe Ménard, Marie-Luce Chênerie, Michèle Guéret-Laferté, Genèvre, Droz, coll. Textes littéraires Français, 2001, tome 1, p. 106.

digressions dans le discours. Mais l'objectivité est néanmoins privilégiée par l'utilisation d'informations brutes et quantitatives :

> « nous entrasmes par le Cap de Bonne-veuë, lequel est au XXVIII. Degré et demy de latitude et de longitude. Mais pour la grande quantité de glace qui estoit le long de ceste terre, il nous fust besoin d'entrer en un port que nous nommasmes de S. Catherine […]»[416].

Le souci de précision domine dans la description du littoral de la Terre-Neuve. Jacques Cartier émet de pures observations maritimes sans ornements. Giovanni Boccace affiche parfois ce genre de neutralité : « A peine s'étaient-ils éloignés de deux milles qu'ils parvinrent au lieu préalablement fixé. »[417]. A l'inverse, les déplacements de Rabelais mêlent neutralité et subjectivité :

> « Zephyre nous continuoit en participation d'un peu du Garbin, […] Au tiers jour à l'aube des mousches nous apparut une isle triangulaire bien fort resemblante quant à la forme et assiette à Sicile. On la nommait l'isle des alliances.»[418]

Le narrateur use de termes techniques à la manière de Jacques Cartier lorsqu'il parle de vents et de temporalité, mais ces termes sont enveloppés dans une indéniable subjectivité. Le choix de la nomination des vents est personnel. « Zephyre », vent d'Ouest en grec, et « Garbin », vent du Sud-Ouest, ne sont plus des notions utilisées dans le monde de la navigation du XVIe siècle. Elles remontent aux grandes fictions grecques en vers tel que *l'Enéide.* Les vents déjà personnifiés par Virgile[419] le sont également chez Rabelais. Mais loin d'être un opposant comme face à Enée, ils s'affichent en adjuvants pour Pantagruel. C'est une reprise tout en poésie que met en avant Robert Marichal dans son article : « Le nom des vents chez Rabelais »[420]. La temporalité, quant à elle, est typique de l'écriture burlesque et décalée de Rabelais : « à l'aube des mousches » correspondrait à « trois ou quatre heures après le lever du soleil, selon Cotgrave », d'après les notes de Mireille Huchon[421], c'est-à-dire vers dix heures trente du matin. Cette alliance de subjectivité et d'objectivité sert la visée récréative du propos.

Ainsi, ce désir d'écrire « simplement, véritablement et purement » [422] se perd dans une langue plaisante aux digressions multiples : théâtrales, méditatives, voire scientifiques, géographiques et historiques. Ces procédés comblent des vides narratifs lors de longs

[416] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534*, *op. cit*, p. 18.
[417] G. Boccace, *Décaméron*, *op. cit*, p. 52.
[418] F. Rabelais, *Quart Livre*, *op. cit*, p. 143.
[419] Virgile, *Enéide*, *op. cit*, p. 36 : « Il appelle à lui l'Eurus et le Zéphyr, […] ».
[420] F. Rigolot, *Etude Rabelaisiennes*, Tome 1, éd. Librairie Droz, coll. Etudes rabelaisiennes, vol. 23, 1956, p.7.
[421] F. Rabelais, *Quart Livre*, *op. cit*, p. 142.
[422] M-C. Gomez-Géraud, *Ecrire le voyage au XVIe siècle en France*, Paris, Presses universitaires de France, 2000, p. 16, parole attribuée à Gabriel Giraudet dans le l'épître liminaire du *Discours du voyage d'Outre-Mer*.

trajets et/ou permettent d'éviter la redondance pour ménager la singularité. Jean de Léry jongle entre les digressions dans son *Histoire d'un voyage faict en la terre de Brésil*. L'expérience personnelle semble être constamment travestie, embellie ou grossie dans les déplacements. Le paysage traversé par Claude de Taillemont semble toujours beaucoup trop beau pour être vrai et l'exemple qui va suivre, puisé dans le récit de Jean Léry, est un épisode romanesque « farfelu » que nous aurions très bien pu retrouver chez Rabelais en raison du jeu de mots final :

> «Et au surplus diray aussi, pour chose remarquable, que comme nostre cuisinier durant ceste tempeste […] eust mis un matin dessaler du lard dans une grande caque de bois, il y eut un coup de mer, qui de son impetuosité sautant par-dessus le Tillac, l'ayant emportée plus de la longueur d'une pique hors du navire : une autre vague tout soudain venant à l'opposite sans renverser ladite caque, de grande roideur la rejetta sur le mesme Tillac avec ce qui estoit dedans : tellement que cela fut nous renvoyer nostre dîner, lequel, comme on dit communément, s'en estoit allé à vau l'eau. »[423]

Jean de Léry analyse la férocité de la tempête d'une manière « comique » et théâtrale. Ce nouveau regard sur la tempête est extraordinaire et inédit. Il fait sortir ce motif de son écriture ordinaire. Cet effet théâtral n'est pas sans rappeler les dialogues loufoques et absurdes tenus par Frère Jean et Panurge au chapitre XX « Quelles contenences eurent Panurge et frere Jan durant la tempeste »[424] du *Quart Livre.* C'est là toute la « rhétorique de l'extraordinaire ». Mais la tempête n'est pas seulement un motif propice au débordement théâtral des auteurs. En effet, elle peut déclencher des digressions beaucoup plus méditatives. Par exemple, Jean de Léry a « non seulement tourné mais aussi amplifié ces vers [de Juvénal] en ceste façon :

> Quoy que la mer par son onde bruyante,
> Face herisser de peur cil qui la hante,
> Ce nonobstant l'homme se fie au bois,
> Qui d'espesseur n'a que quatre ou cinq doigts,
> De quoy est faict le vaisseau qui le porte :
> Ne voyant pas qu'il vit en telle sorte
> Qu'il a la mort à quatre doigts de luy.
> Reputer fol on peut donc bien celuy
> Qui va sur mer, si en Dieu ne se fie,
> Car c'est Dieu seul qui peut sauver sa vie. »[425]

Ces vers sont loin d'apporter seulement poésie et légèreté. Ils sont la concrétisation d'une méditation de Jean de Léry sur la place de l'homme dans l'Océan. Il explique que

[423] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 121-122.
[424] F. Rabelais, *Quart Livre, op. cit*, p. 229-235.
[425] *Ibid*, p. 199.

l'homme ne doit pas placer aveuglément sa confiance dans le navire qui le porte, mais en Dieu. Cet épisode méditatif s'assimile parfaitement à des passages scientifiques :

> « Les especes estoyent, Dorades, Chiens de mer, et d'autres de plusieurs sortes dont nous ne savions les noms : toutesfois il y en avoit de ceux que les mariniers appellent Sardes, qui est une espece de poisson lequel n'a pas seulement si peu de corps qu'il semble que la teste et la queuë (laquelle il a neantmoins competamment large) soyent joints ensemble, mais encores outre cela ayant ladite teste faite en façon de morion à creste, il est de forme assez estrange. »[426]

L'explication biologique des poissons ou autres mammifères marins est fréquente dans les récits de voyages maritimes. Mais Léry ne s'arrête pas à ces digressions tant attendues par les lecteurs. Des passages plus théoriques sur des instruments de navigation se glissent dans son récit. Il consacre ainsi trois pages à l'explication de la sonde et à son utilité :

> « Semblablement ayant n'agueres parlé de la sonde, de laquelle j'ay souvent ouy faire des contes qui semblent estre pris du livre des quenouilles […]. La sonde donc estant un engin de plomb […] quand ils approchent le port […] la filant et laissant ainsi filer jusques en bas, quand ils l'ont retirée, s'ils voyent qu'il y ait du gravier fiché et retenu en ceste graisse, c'est signe qu'il y a bon fond. […] je m'en rapporte à ce qui en est : mais pour l'esgard de la mer du Ponent, je maintien ce que j'ay dit estre veritable. »[427]

En prenant ce temps d'explication, Jean de Léry ne comble pas seulement un vide narratif, mais vient rétablir la vérité face aux nombreuses « fariboles » qui circulent au sujet de la sonde. André Thevet délivre également de courts passages théoriques comme ici avec l'explication de l'astrolabe :

> « Et puisqu'il vient à propos de cet instrument tant nécessaire en navigation, j'en parlerai légérement en passant pour l'instruction de ceux qui veulent suivre la marine, […]. Et ce que je dis de l'astrolabe, autant en faut entendre de la boussole ou aiguille de mer, par laquelle on peut aussi conduire droitement le navire. […].[428]

Les auteurs endossent une fonction pédagogique dans cette approche informative. Elle leur permet de transmettre clairement leurs connaissances sur un sujet censé être ignoré du lecteur. Cette fonctionnalité est rare dans la littérature sauf dans les essais, et apparemment dans les pérégrinations. Ces digressions relèvent majoritairement du témoignage historique. Les auteurs sont témoins d'une époque et d'un monde en grande évolution. Par exemple, Jean de Léry relève dans une coutume dans le chapitre II :

> « Et faut, puisque cela vient à propos, que je dise icy en passant à ceste premiere rencontre de navire, que j'ay veu pratiquer sur mer ce qui se fait aussi le plus souvent en terre : assavoir

[426] *Ibid*, p. 121.
[427] *Ibid*, p. 523-525.
[428] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*, p. 337-338.

> que celuy qui a les armes au poing, et qui est le plus fort, l'emporte, et donne la loy à son compagnon. »[429]

Le lecteur, du XVIe siècle comme celui d'aujourd'hui, a la possibilité de connaître ou de déduire des faits socioculturels sur cette époque souvent mal connue grâce à cette multiplication d'informations assimilées à des digressions.

Le contenu des déplacements est donc remarquable et inédit en raison de ce mélange de digressions. Les rapprochements entre l'objectivité des documents plus scientifiques et entre la subjectivité des méditations et des effets théâtraux suscitent davantage l'intérêt que le voyage relégué alors au second plan. Mais que la ligne conductrice soit poétique chez Claude de Taillemont, didactique chez André Thevet et romanesque chez François Rabelais, que les digressions soient nombreuses, en tous genres ou uniques, elles sont toutes des témoins historiques d'une époque.

B. « Un inventaire du monde »[430]

Les auteurs recensent minutieusement de nombreux détails sur le monde. Leurs observations et leurs savoirs livresques créent un inventaire colossal de connaissances sur le monde. De multiples raisonnements en ressortent, témoignant à la fois du tempérament du narrateur et de l'histoire.

1) « Experientia est rerum magistra »[431]

Cette fameuse devise de Jacques Cartier « L'expérience est maîtresse des choses » est ce qui motive les déplacements. Jean de Léry, entre autres, loue ceux qui « ont esté à la pratique des choses. »[432], Montaigne la pratique : « […] comme j'en fis l'expérience. »[433], le devisant le plus sage de tous dans *l'Heptaméron* possède une « longue expérience »[434] et le cosmographe André Thevet adhère facilement à cette vision afin de crédibiliser son discours :

---

[429] *Ibid,* p. 116.
[430] R. Le Huenen, *Le récit de voyage au prisme de la littérature, op. cit,* p. 30.
[431] J. Cartier, *Brief recit de la navigation faicte es yles de Canada,* éd. Pierre Roffet, Antoine Le Clerc, Paris, 1545. Source : Bibliothèque nationale de France. http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k521342?rk=21459;2, p. 3.
[432] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit,* p. 140. Jean de Léry loue la pratique aussi bien qu'il critique la limite des livres face à l'expérience, *op. cit*, p. 133 : « Dequoy cependant si quelcun me vouloit arguer, me rapportant plustost de ce faict à ceux qui ont veu l'expérience, qu'à ceux qui ont seulement leu les livres, tout ainsi que je m'en veux faire ici autre decision, aussi nul ne m'empeschera de croire ce que j'en ay veu. »
[433] M. de Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit*, p. 323.
[434] M. de Navarre, *Heptaméron, op. cit,* p. 40.

> « L'expérience davantage (comme plusieurs fois nous avons dit) nous certifie combien le monde est ample et accommodable à toutes créature, et ce, tant par continuelle navigation sus la mer comme par lointains voyages sur la terre »[435]

Il démontre par un discours très favorable et objectif les bienfaits de l'expérience, inévitable et indispensable au perfectionnement de l'homme et à ses raisonnements sur l'espace. C'est un exercice tout aussi louable que la lecture pour l'enrichissement personnel. Les récits de voyage sont donc une fenêtre sur le monde qui ne cesse d'évoluer. C'est pourquoi l'observation est si importante dans le processus d'écriture des auteurs. Les « ie n'y vis »[436], les « que j'ay observay »[437] ou « en les regardant »[438] bornent les raisonnements et les connaissances acquises.

Mais avant tout, il faut savoir que l'expérience est porteuse de deux sens, *experientia* qui est « un effort pour augmenter son patrimoine »[439], c'est-à-dire que l'acquisition d'un savoir se fait par la pratique et *experientum* qui demande « une preuve par l'expérience ». Les auteurs chercherait ainsi à valider ou non une hypothèse par leurs découvertes. Ainsi, deux manières de percevoir l'expérience s'immiscent dans les récits. Jean de Léry vante les mérites d'acquérir un savoir par la pratique très tôt dans son récit. Pour cela, il utilise un exemple concret, celui de Jean de Meun :

> « […] Jean de Meun, d'Harfleur : lequel, bien qu'il ne sceut ny A, ny B, avoit neantmoins, par la longue experience avec ses cartes, Astrolabes, et Baston de Jacob, si bien profité en l'art de la navigation, qu'à tout coup, et nommément durant la tormente, il faisoit taire un sçavnt personnage. […] Non pas toutesfois que pour cela je condamne, ou vueille en façon que ce soit, blasmer les sciences qui s'acquierent et apprennent és escoles, et par l'estude des livres : […] mais bien requerroy-je, que, sans tant s'arrester à l'opinion de ce qui fust, on ne m'alleguast jamais raison contre l'expérience d'une chose. »[440]

Il ne renie pas le savoir théorique des écoles, mais explique dans cette argumentation que le savoir peut également s'acquérir avec la pratique des choses. Cet homme, Jean de Meun, est peut-être illettré, il n'en reste pas pour autant bon pilote. D'ailleurs, les plus grands savants ne pourraient s'en sortir, lire une carte, comprendre l'astrolabe, savoir prévenir une tempête ou encore manier les jeux de voiles. Ce savoir ne s'apprend que sur l'eau et non dans les livres. Si savoir théorique et savoir pratique se différencient, ils devraient être complémentaires afin d'éviter les erreurs. Jean de Léry dénonce d'ailleurs la discrimination dont pâtissent ceux qui n'étudient pas au sein d'un organisme éducatif. Toutefois, cet

---

[435] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit,* p. 132.
[436] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit,* p. 27.
[437] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit,* p. 159.
[438] C. de Taillemont, *Discours des Champs faëz, op. cit*, p. 80.
[439] F. Gaffiot, *Dictionnaire latin-français,* Paris, Hachette, 1934, p. 630
[440] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit,* p. 141-142

auteur a beau mettre en avant cette distinction problématique entre les deux savoirs, lorsqu'il rapporte certaines de ses expériences, c'est un manque de savoir théorique qui se fait remarquer :

> « Et au surplus (chose dequoy je me suis esmerveillé, et que je laisse à disputer aux philosophes) si vous mettez tremper dans l'eau de mer du lard, du haren, ou autres chairs et poissons tant salez puissent-ils estre, ils se dessaleront mieux et plustost qu'ils ne feront en l'eau douce. »[441]

Cette manière de dessaler la nourriture ne peut théoriquement pas fonctionner. Jean de Léry ne cherche pas à comprendre la raison. Il est confronté à la limite de sa propre expérience, de son propre savoir. Il préfère donc laisser les philosophes en débattre. Ceux-là même qui ignorent les bienfaits de l'expérience.

L'expérience des choses est souvent attribuée aux pilotes. Après Jean le Meun, c'est autour de Xenomanes dans le *Quart Livre* de mettre en avant son savoir. Il conseille ainsi Pantagruel d'après sa connaissance du monde et « des voyes perilleuses »[442] :

> « Sus le hault du jour feut Xenomanes monstré de loing l'isle de Tapinois en laquelle regnoit Quaresmeprenant : duquel Pantagruel avoit aultre foys ouy parler, et l'eust voluntiers veu en persone, ne feut que Xenomanes l'en descouraigea, tant pour le grand destour du chemin, que pour le maigre passetemps qu'il dist estre en toute l'isle et court du Seigneur. »[443]

Ensuite, l'expérience permet également de valider, ou non, une hypothèse. Jean de Léry s'offusque des explications liées à la sonde. Il décide donc de rétablir la vérité :

> « Semblablement ayant n'agueres parlé de la sonde, de laquelle j'ay souvent ouy faire des contes qui semblent estre prins du livre des quenouilles […] je diray ce que j'en ay veu, et à quoy elle y sert. »[444]

La crédibilité de son explication repose sur son expérience. Du reste, Jacques Cartier met directement en application l'utilisation de la sonde : « ayant sondé esgalement vers Surouest iusques a approcher de cinq lieuës de terre nous trouuasmes vingt-cinq brasses »[445]. Cette démonstration permet au lecteur de comprendre l'utilité de l'instrument qui permet de mesurer les brasses, sans qu'il y ait besoin d'une explication théorique. De plus, André Thevet, grâce à son expérience maritime prouve que la zone de l'équateur est bien habitable, contre l'avis des anciens.

---

[441] *Ibid*, p. 139.
[442] F. Rabelais, *Quart Livre*, *op. cit*, p. 81
[443] *Ibid*, p. 297.
[444] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit* p. 523
[445] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534*, *op. cit*, p. 38.

Les auteurs dressent ainsi un inventaire d'expériences sur le monde. De cette manière, ils éclaircissent le monde entre le savoir nouveau et le savoir antique. Source de vérité et à visée argumentative, l'expérience se fait alors guide. C'est tout l'enjeu pragmatique de ces récits, jalonnés de conseils et d'avertissements. Les futurs voyageurs y cherchent un enrichissement et des recommandations avant de partir. Guide utilitaire, guide d'apprentissage et guide de plaisir structurent la narration du récit. C'est ainsi que Jean de Léry conseille et avertit ses lecteurs :

> « que dites-vous a dessus, messieurs les delicats (…) comme je ne le vous conseille pas, et qu'il vous en prendra encores moins d'envie quand vous aurez entendu ce qui nous advient à nostre retour »[446]

Comme Xenomanes :

> « […]. C'est l'isle de Ganabim. Y voulez vous descendre ?
> Non, dist Pantagruel.
> Vous faictez bien, dist Xenomanes. Là n'est chose aulcune digne d'estre veue. Le peuple sont tous des voleurs, et larrons. Y est toutesfoys vers ceste crouppe dextre la plus belle fontaine du monde, et au tour une bien grande forest. Vos chormes y pourront faire aiguade et lignade. »[447]

Mais ce pilote ne met pas seulement en garde contre les mauvaises dispositions du peuple, il conseille un endroit discret pour refaire les provisions. D'ailleurs, dans chaque déplacement, les auteurs, en le voulant ou non, prodiguent des conseils sur les vivres disponibles et les dangers alentour. Jacques Cartier fait référence aux rivières pleines de saumons : « Plus outre à deux lieuës, y a vn autre bon fleuue plus grand, quelque nous peschasmes beaucoup de Saumons, et l'appellasme le fleuue de S. Iacques : […] »[448]. Il présente également l'ours comme une viande comestible :

> « […] et les nostres y en trouuerent vn grand comme une Vache, blanc comme vn Cygne, lequel sauta en mer devant eux, et le lendemain de Pasques qui estoit en May, […] nous le trouuasmes à moitié chemin nageant vers icelle, aussi viste que nous qui allions à la velle, mais […] le prismes par force : sa chair estoit aussi bonne et delicate à manger que celle d'vn Bouueau. »[449]

Cette description n'est pas sans rappeler le chapitre III[450] de Jean de Léry ou le chapitre XVI ou XX d'André Thevet[451]. L'expérience de la pêche et de la chasse permet de

---

[446] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit,* p. 140
[447] F. Rabelais, *Quart Livre*, *op. cit*, p. 573
[448] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534*, *op. cit*, p. 26
[449] *Ibid*, p. 20-21.
[450] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 127-136 « Des Bonites, Albacores, Dorades, Marsouins, poissons volans, et autres de plusieurs sortes que nous vismes et prismes sous la zone Torride. »
[451] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique*, *op. cit*, p. 105-110 « Des tortues & d'une herbe qu'ils appellent orseille. » et p. 132-136 « De la multitudes & diversité des poissons étant sous la ligne équinoxiale. ».

dépasser les limites des livres et de constater objectivement de la constitution des animaux comme le marsouin : « ouvert et pendu de ceste façon, vous diriez proprement que c'est un naturel porc terrestre : […] »[452].

Claude de Taillemont, comme les autres nouvellistes, inscrit son expérience de la découverte d'un nouveau lieu idéal au cœur des sens : « une infinité de choses, et tellement esblouissoyent, en les regardant, le sens et la veue, qu'on oublioit toute chose, et presque soy-mesme, […] »[453]. L'expérience dans les déplacements des nouvelles est inédite. Elle n'est pas destinée à l'acquisition d'un savoir scientifique, mais à l'apprentissage d'un nouveau savoir vivre fondé les critères d'une société idéale et gage de bonheur. Cette expérience conduit au bonheur.

Ainsi, l'expérience du monde permet ainsi non seulement de corriger le savoir livresque et le savoir cartographique, mais encore de créer un monde idéal. Ces savoirs donnent de la profondeur « essayistique » aux déplacements.

2) Le récit comme catalogue littéraire

L'ambition d'expliquer et de répertorier le monde puise sa source dans l'expérience. Cependant, le récit de voyage reste imprégné d'une culture livresque très importante au XVIe siècle. Les voyageurs nourrissent leur écriture de notes et de recommandations presque bibliographiques qui allient références d'ouvrages, liste de noms d'auteurs, énumération de personnages de fiction, citations ou encore paraphrases. Seul Jacques Cartier rompt avec cette culture, le cas de Montaigne étant particulier dans la mesure où le *Journal de Voyage* est un brouillon de notes succinctes duquel il semble tirer de nombreux exemples pour ses *Essais*[454]. Cette intertextualité fait écho à des sources variées, anciennes ou actuelles. Par exemple, André Thevet se réfère à de nombreux récits antérieurs dès sa préface :

> « Ce que j'ai osé entreprendre à l'imitation de plusieurs grands personnages, dont les gestes plus qu'héroïques et hautes entreprises célébrées par les historiens les font vivre encore aujourd'hui en perpétuel honneur et gloire immortelle. Qui a donné argument à ce grand poète Homère de tant vertueusement célébrer par ses écrits Ulysse, sinon cette longue pérégrination

[452] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 132

[453] C. de Taillemont, *Discours des Champs faëz, op. cit*, p. 80. Boccace inscrit de la même manière l'expérience de ses devisants, *Décaméron, op. cit*, p. 231 : « flattant ainsi non seulement la vue par l'ombre plaisante qu'ils dispensaient mais l'odorat aussi par l'agréable senteur qu'ils exhalaient. »

[454] Dans les notes établies par Fausta Garavini dans *Journal de Voyage, op. cit*, de nombreux rapprochements sont établis références entre le *Journal* et les *Essais* (1595) comme par exemple entre cette citation, p. 236 : « et fis tout ce retour en coche sans aucun ennui, contre ma coutume. » et les *Essais*, III, 6, texte établi par P. Villey et V. L. Saulnier, P. U. F., 1965: « Or je ne puis souffrir long temps (et les souffrois plus difficilement en jeunesse) ny coche, ny littiere, ny bateau ; et hay toute autre voiture que de cheval, et en la ville et aux champs. »

> et lointain discours qu'il a fait en divers lieux, avec l'expérience de plusieurs choses, tant par eau que par terre, après le saccagement de Troie ? Qui a été occasion à Virgile de tant louablement écrire le Troyen Enée […], sinon pour avoir vertueusement résisté à la fureur des ondes impétueuses et autres inconvénients de la marine, il y ait vu expérimenté plusieurs choses et finalement parvenu en Italie ? […] Cette méthode a bien su pratiquer le sage Socrate, et après lui Platon son disciple, lesquels non seulement ont été contents d'avoir voyagé en pays étranges pour acquérir le comble de philosophie, mais aussi pour la communiquer au public, sans espoir d'aucun loyer ni récompense. […]
>
> Or Messieurs, pour avoir allégué tant d'excellents personnages, n'est que je m'estime leur devoir être comparé, encore moins les égaler ; mais je me suis persuadé que la grandeur d'Alexandre n'a empêché ses successeurs de tenter, […], j'ai bien voulu réduire par écrit plusieurs choses notables que j'ai diligemment observées en ma navigation entre le Midi et le Ponant : […] »[455]

En plus d'accepter le statut d'imitation, déjà constaté plus haut, non seulement Thevet présente sa démarche comme légitime en la comparant, avec modestie, aux grandes pérégrinations du siècle antique, mais il s'assimile aussi à deux reprises au personnage d'Enée dans son déplacement. La première fois lors de son départ, lorsqu'il s'exprime sur les superstitions religieuses entourant l'océan : « combien, pour l'importune prière de Junon vers Eolus roi des vents, le misérable Troyen a enduré sus la mer, et la querelle des Dieux qui en est ensuivie. »[456], et la deuxième fois, lors de son arrivée :

> « Celui qui nous avait pacifié la mer, les vents, bref, qui nous avait donné tout moyen d'accomplir si beau voyage, ne fut question sinon se récréer et reposer sur l'herbe verte, ainsi les Troyens, après tant de naufrages et tempêtes, quand ils eurent rencontré cette bonne dame Didon ; mais Virgile dit qu'ils avaient du bon vin vieil, et nous seulement de belle eau. »[457]

La comparaison avec un personnage mythique n'a rien d'inédit. Léry « pressez de soif »[458] fait une courte allusion au supplice de Tantale : « Que si là-dessus quelqu'un dit, si sans imiter Tantalus mourans ainsi de soif au milieu des eaux […] »[459]. Ces références fictionnelles mythifient les récits.

Mais comme le démontre sa préface, André Thevet est bien plus qu'un héros mythique. A travers les textes des Anciens, sources d'autorité, il veut redécouvrir l'espace et le passé. Tel Socrate, Platon, Hérodote ou Pline, il veut écrire des Histoires qui racontent et expliquent le monde, mais dans une perspective d'échange, de réactualisation et de correction de ces textes sources. Son ambition cosmographique est démesurée. Plus d'une cinquantaine d'allusions à Pline l'Ancien s'éparpillent notamment dans son texte. Il utilise d'ailleurs les dires de celui-ci pour parler des Canaries :

---

[455] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*, p. 421-424.
[456] *Ibid*, p. 58
[457] *Ibid*, p. 156.
[458] J. de Léry, *Histoire d'un voyage en la terre du Brésil, op. cit,* p. 138.
[459] *Ibid*, p. 138

> « Pline donc en parle en cette manière : « La première est appelée Ombrion, où n'y a aucun signe de bâtiment ou maison ; […]. L'autre est appelée Junonia, où il n'y a qu'une maisonnette bâtie seulement de pierre. Il s'en voit une autre prochaine, mais moindre et de même nom. […] La prochaine d'icelle est Canaria, ainsi dite pour la multitude des grands chiens qu'elle produit, […] » »[460].

L'insertion de citations d'historiens est chose commune. Dans l'*Histoire d'un voyage en la Terre du Brésil*, Léry renvoie plusieurs reprises aux dires de Francisco Lopez de Gomara[461].

La paraphrase est également très fréquente dans la transmission de sources antérieures. Léry et Thevet reprennent la Satire XII de Juvénal, le premier de manière excessive, en amplifiant les vers de Juvénal[462] et le second dans une plus grande discrétion : « De plus, dit-il, n'est éloignée la vie de la mort de celui qui avec navires flotte sus mer. »[463]. Mais la paraphrase est surtout un moyen de rendre compte d'une culture livresque actuelle. L'écriture du voyage de Jean de Léry s'inspire fortement des versions des Psaumes de Clément Marot : « quand […] je rergardois […] la mer, sans estre lors autrement esmeue, neantmoins […] en me resouvenant de ce que l'Escriture dit à ce propos, je contemploye ceste œuvre de Dieu avec grande admiration. »[464], ce qui n'a rien de surprenant de la part d'un écrivain protestant. Les intertextualités contemporaines enregistrent un discours propre à son initiateur. L'utilisation des sources contemporaines peut également prendre la forme d'un règlement de comptes. Jean de Léry, entre autres, critique ouvertement Rabelais et son *Quart Livre* :

> « Et de fait comme je m'asseure que si les Rabelistes, mocqueurs et contempteurs de Dieu, qui jasent et se mocquent ordinairement sur terre les pieds sous la table, des naufrages et perils où se trouvent si souvent ceux qui vont sur mer y eussent esté leur gaudisserie fust changée en horribles espouvantemens : […] Ha ! qu'il fait bon planter des choux[465], et beaucoup meilleur ouyr deviser de la mer et des sauvages que d'y aller voir. »[466]

Le chapitre XIX des *Singularités de la France Antarctique* est le plus significatif en matière de correction d'un savoir livresque ancien : « Que non seulement tout ce qui est

---

[460] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique*, *op. cit*, p. 71.
[461] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 517 « […] je suis, par maniere de dire, plus qu'esmerveillé de ce que quelqu'un que j'estime digne de foy, a escrit de certains Espagnols, […] » ou encore, *op. cit*, p. 522 : « […] sur quoy je reciteray ce que l'historien Indois a aussi escrit à ce propos. ».
[462] J. de Léry, *Histoire d'un voyage en la terre du Brésil, op. cit,* p. 119.
[463] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique*, *op. cit*, p. 423
[464] J. de Léry, *Histoire d'un voyage en la terre du Brésil, op. cit*, p. 124, paraphrase la version du Psaume 104 de Clément Marot : « Ainsi la mer bornas par tel compas,/ Que son limite elle ne pourra pas/ Outrepasser : et fit ce beau chef-d'œuvre,/ Afin que plus la terre elle ne coeuvre. » (note de Frank Lestringant). Des paraphrases sont repérables p. 118, p. 145, p. 527 entre autre.
[465] Référence directe au *Quart Livre*, *op. cit,* chapitre 18, p. 225 « O que troys et quatre foys heureulx sont ceulx qui plantent choux. »
[466] J. de Léry, *Histoire d'un voyage en la terre du Brésil, op. cit,* p. 520.

sous la Ligne est habitable, mais aussi tout le monde est habité, contre l'opinion des Anciens. »[467]. André Thevet réactualise d'anciennes sources livresques afin de résoudre un débat actuel. Ce même auteur met en avant les découvertes récentes : « Depuis Jacques Quartier (ainsi que lui-même m'a récité) fit deux fois le voyage en ce pays-là, c'est-à-dire l'an mil cinq cent trente-quatre, et mil cinq cent trente-cinq. »[468].

Ainsi, les déplacements s'inscrivent dans une littérature et une réflexion contemporaine. Certes, le texte de Boccace « fait preuve d'une indiscutable modernité »[469] à sa parution, mais la création de cette microsociété fraternelle trouve en France des adeptes. Marguerite de Navarre, voire Claude de Taillemont, donnent ainsi à leurs déplacements cet esprit de solidarité fraternaliste, modèle de vie harmonieuse qui répond aux désordres et aux rêves du XVI siècle.

Ces imitations, faites de détournements et de références, mêlent plaisir et apprentissage. Ils allègent ou alourdissent de réflexions le temps du voyage. L'accumulation d'informations livresques très symptomatique chez Thevet peut se révéler parfois pesante, alors que son éparpillement est plein de finesse. Ces emprunts permettent d'éviter le silence dans certains chapitres ou servent d'exemples pour appuyer une argumentation. C'est de cette manière que l'écriture stimule le lecteur. Il est renvoyé à ses connaissances ou à de nouvelles qu'il pourra approfondir s'il en a le loisir. Le récit de déplacement ouvre ainsi le champ des lectures à son public. Tout est lié par une intertextualité fascinante. Du reste, une relation d'échange s'installe alors entre l'expérience de l'auteur et le monde des livres.

3) Raisonnement sur l'espace

Dans les pérégrinations, au-delà de l'expérience du monde, d'une histoire livresque universelle remise au goût du jour, la place de la géographie n'en reste pas moins saisissante, comme le fait remarquer André Thevet :

> « l'on s'est hasardé à la navigation, de manière qu'aujourd'hui l'on a découvert tout notre hémisphère, et trouvé habitable : duquel Ptolomée et les autres n'avaient seulement reconnu la moitié. »[470]

[467] *Ibid*, p. 127
[468] A. Thevet, les *Singularités de la France Antarctique*, *op. cit*, p. 369
[469] G. Boccace, *Décaméron*, *op. cit*, introduction de Christian Bec, p. 6.
[470] André Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique*, *op. cit*, p. 407.

Le monde des anciens éclate sous la plume des voyageurs. Ils le fixent et le corrigent afin de faire prendre conscience de sa grandeur et de la place de l'homme au sein de celui-ci.

A travers leurs destinations, les auteurs gravent sur le papier un savoir presque encyclopédique. Jean de Léry et André Thevet, notamment, proposent des cours théoriques autour de questions cosmographiques. Dans les *Singularités de la France Antarctique* au chapitre XIX : « Que non seulement tout ce qui est sous la ligne est habitable, mais aussi tout le monde est habité, contre l'opinion des Anciens. »[471] ou au chapitre XVIII : « De la ligne équinoxiale & îles de Saint-Homer. »[472]. Thevet développe un article complet autour de la question de l'équateur :

> « Cette ligne équinoxiale ou équateur est une trace imaginative du soleil par le milieu de l'univers, lequel lors il divise en deux parties égales deux fois l'année, c'est-à-savoir le quatorzième de septembre et l'onzième de mars, […] »[473]

Jean de Léry reprend cette explication cosmographique lors de son retour : « Presupposant doncques que ceste ligne Equinoctiale tirant de l'Est à l'Ouest, soit comme le dos et l'eschine du monde, à ceux qui voyage du Nord au Su, et au reciproque […] »[474]. Cette ligne semble être une composante importante pour comprendre le monde. Mais en dehors de ces explications géographiques très théoriques, le voyage est avant tout « une expérience de l'étendue »[475]. A l'intérieur des déplacements un inventaire de destinations se démarque sous une forme minimale et archétypale. Effectivement, des listes de toponymes s'accumulent chez André Thevet ou chez Montaigne :

> « BRUCK, cinq lieues, gros village en très belle assiette, en la duché de Bavière, catholique. […]
>
> MUNICH, quatre lieues, grande ville environ comme Bordeaux, principale du duché de Bavière, où ils ont leur maîtresse demeure sur la rivière d'Isar, *Ister*. [Elle] a un beau château et les plus belles écuries que j'aie jamais vues en France ni Italie, voûtées, à loger deux cents chevaux. C'est une ville fort catholique, peuplée, belle et marchande. […]
>
> KOENIGSDORF, chétif petit village, six lieues, en ledite duché. »[476]

Tout comme chez Rabelais dans *Pantagruel* :

> « […] s'en vint à Bourdeaulx, mais il n'y trouva pas grand exercice, sinon des guabarriers à jouer aux luettes sur la grave. […] Thoulose, où il aprint fort bien à danser et à jouer de l'espée

[471] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*, p. 127.
[472] *Ibid*, p. 123.
[473] *Ibid*, p. 124.
[474] J. de Léry, *Histoire d'un voyage en la terre du Brésil, op. cit*, p. 515.
[475] A. Burkardt, *Commence, voyage et expérience religieuse : XVIe-XVIIIe siècle*, Rennes, Presses universitaire de Rennes, coll. Histoire, 2007, p. 498.
[476] M. de Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit,* p. 134-135

> à deux mains […] Montpellier, où il trouva fort bons vins de Mirevaulx et joyeuse compaignie […] »[477]

Chaque mention de ville forme une entrée, sorte de nomenclature pour dictionnaire spécialisé sur les lieux. Elle est suivie d'une courte définition qui met en avant toutes les particularités de la ville ou de la région. L'« expérience de l'étendue » se coule ainsi dans un discours encyclopédique. Les auteurs cataloguent petit à petit le monde dans leurs textes. Mais une question se pose est-ce un savoir totalisant et objectif ou un dictionnaire des idées reçues ?

Mais ces inventaires du monde sont avant tout personnels et parfois non ordonnés. En effet, si l'on regarde de plus près l'itinéraire d'André Thevet ou de Michel de Montaigne, extrapolations géographiques et retours en arrière guident leurs pas. Le monde traversé par les auteurs aboutit ainsi à un atlas, certes riche en enseignements sur l'Europe, le Canada, l'Afrique et les Amériques, mais singulier. L'atlas conçu pour ordonner le monde à travers de multiples cartes se retrouve dans le corpus sous une forme nouvelle, une forme manuscrite. Le monde est écrit et non plus illustré.

Après la mise en cartographie de tous les déplacements du corpus[478], une conclusion s'impose, les déplacements sont un témoignage cartographique. Chaque partie de voyages donne à voir un morceau du monde. D'après l'analyse de cette carte, l'Europe[479] est l'espace le plus fréquenté par nos voyageurs, que ce soit comme lieu de départ et d'arrivée que pour s'y déplacer librement dans le but d'apprendre et de se divertir. Ce déplacement aux deux règles d'or s'assimile parfaitement aux héros de Rabelais et aux devisants des récits-cadre comme aux personnages fictifs des nouvelles. Les devisants de Boccace quittent Florence pour la compagne Toscane, à côté de Florence, ceux de Marguerite de Navarre passent de Cauterets dans les Pyrénées, frontière entre la France et l'Espagne, à Notre-Dame de Sarrance. Mais c'est dans les nouvelles que l'importance de l'Europe se manifeste le plus. Ainsi, les nouvelles ne sont pas tant que cela éloignées des récits de voyage puisqu'elles proposent à leur tour de multiples destinations à découvrir.

---

[477] F. Rabelais, *Pantagruel, op. cit,* p. 64-66. Phénomène similaire dans le *Quart Livre, op. cit,* p. 169 : « Procuration, qui est un pays tout chaffouré et barbouillé. » ou encore p. 407 : « l'isle des Papefigues. Lesquelz jadis estoient riches et libres, et les nommoit on Guaillardetz, pour lors estoient paouvres, mal heureux […] ».

[478] Voir la carte n°1 placée en annexe.

[479] Par Europe on entend la France, l'Espagne, la frontière ouest de l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre.

Dans *l'Heptaméron* de Marguerite de Navarre, chacune des nouvelles est liée à une ville ou à une région du territoire français[480], italien et espagnol, tandis que les espaces occupés par les déplacements des nouvelles de Boccace sont légèrement plus orientalisés[481]. L'auteur fait plonger le lecteur aux alentours des côtes méditerranéennes en passant par l'Espagne, l'Italie, le sud de la France, l'Afrique du Nord, la Turquie et jusqu'à s'aventurer au nord de l'Europe en traversant la Manche. Pantagruel ou Gargantua, une fois en France, décident d'en parcourir les grandes villes. Sans surprise, l'Europe se révèle donc être une plaque tournante essentielle au commerce, à la culture et à l'échange. Elle est l'image de l'humanisme du XVIe siècle. Chaque expédition est commandée de cette plaque tournante. André Thevet, Jean de Léry, Jacques Cartier quittent la France des ports d'Honfleur ou de Saint-Malo. François Rabelais y inscrit le départ de Pantagruel et de son équipage :

> « et prindent la haulte mer, et, en briefz jours, passans par Porto Sancto, par Medere, firent scalle ès Isles de Canarre. De là partans, passerent par Cap Blanco, par Senege, par Cap Virido, par Gambre, par Sagres, par Melli, par le Cap de Bona Sperantza, Piedsmont scalle au royaulme de Melinde. De là partant, firent voile au vet de la transmontane, et passant par Meden, par Uti, par Uden, par Gelasim, par les Isles des Phées, et jouxte le royaulme de Achorie. Finablement arriverent au port de Utopie, distant de la ville des Amaurotes de troys lieues et quelque peu devantaige. »[482]

Le cadre géographique se déplace entre le pays natal et imaginaire du héros, « Utopie », et la France. Rabelais plonge l'inconnu dans une cartographie réelle. D'après la carte qui relie tous les déplacements du corpus, Rabelais fait emprunter à Pantagruel une route et des points de passage habituels pour les voyageurs du XVIe siècle : les Canaries, le Sénégal, le Cap-Vert, le Cap de Bonne-Espérance. En effet, Jean de Léry et André Thevet empruntent quasiment cette route avant de traverser l'Atlantique. Tous ces points se trouvent sur les côtes intérieures ou extérieures de l'Afrique de l'Ouest. Mais le Nord et l'Est ne sont pas laissés de côté, alors qu'André Thevet s'amuse à extrapoler les côtes éthiopiennes, les nouvellistes orientent leurs nouvelles vers la côte méditerranéenne de l'Afrique. Tout cela prouve bien que l'Afrique est déjà un pays connu et fréquenté fréquemment par les Européens. A l'inverse, les Amériques sont encore très mal connues. Les nouvellistes n'y

[480] Voici les pays, régions ou villes traversés par les nouvelles de *l'Heptaméron* : Paris, Blois, la Rochelle, Angleterre, Italie, Espagne, Saragosse, Toléde, Florence, Milan , Chaumont, Bourgogne, Dijon, Mantoue, Périgord, Castille, Ambroise, village entre Niort et Fors nommé Gript, Tours, pays de Perche, Pau, Touraine.

[481] Pays, régions et villes traversés par les nouvelles du *Décaméron* : Rome, Paris, Alexandrie, Gênes, Vérone, Chypre, Bologne, Trévise, Florence, Naples, Sicile, Calais, Londres, Pise, Monaco, Pavie, Florence, Toscane, Bologne, Venise, Crête, Rhodes, Sardaigne, Berberie, Chypre, Tunis, Ravenne, Romagne, Pérouse, Argos, Milan, Avignon, Sienne, Parlerme, Lombardie.

[482] F. Rabelais, *Pantagruel*, *op. cit*, p. 224

font référence et seuls deux grands pays sont décrits dans les autres récits du corpus : le Brésil et Terre-Neuve. Le reste des côtes et leurs pays adjacents demeurent encore vagues et incertains. Le corpus révèle une réalité du siècle, la découverte des Amériques étant encore très récente. Les déplacements mis en avant sur la carte permettent ainsi de se rendre compte des destinations phares du siècle, des ports importants, des routes maritimes à suivre et de l'étendue du monde connu. Les pérégrinations enregistrées dans les livres semblent rapporter bien plus d'informations que les cartes elles-mêmes et semblent être beaucoup plus proches de la réalité. Le premier voyage de Jacques Cartier en 1534 en est la preuve. Entre une carte de 1529 et une carte de 1550, les évolutions sont minimes et ne prennent pas réellement en compte les découvertes de Jacques Cartier, contrairement à la carte de Nicolas Desliens de 1541 qui présente en détail les résultats des voyages de Cartier[483]. L'*Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil* complète également les cartes en découvrant deux îles en mer Atlantique aux abords des côtes Brésiliennes :

> « En tous nostre voyage, durant pres de cinq mois que nous fusmes sur mer à nostre retour, nous ne vismes autre terre que ces islettes : lesquelles nos maistres et pilotes ne trouverent pas encores marquées en leurs cartes marines, et possible aussi n'avoyent elles jamais esté descouvertes. »[484]

Le monde se construit alors à la lecture du corpus, destination après destination. L'atlas est maintenant poétique et portatif et la cartographie peut se lire comme un livre.

C. Un gain de sagesse

Perfectionnement moral, gain de connaissances et de sagesse sont les bienfaits du voyage. En effet, selon les dires de Montaigne : « Il faut voyager pour frotter et limer sa cervelle contre celle d'aultruy »[485]. Mais plus que la rencontre avec l'autre, le simple fait de se déplacer, d'être confiné dans un espace limité, d'être confronté au monde et à soi-même fait « frotter et limer sa cervelle ». Le voyage est la découverte de soi-même et d'un monde. Ainsi, à l'image de l'essai, des leçons de vie et des méditations se glissent dans l'écriture des déplacements. Le voyage devient alors une morale où l'auteur peut à travers des mises en scène transmettre sa propre vision du monde, sa croyance en Dieu et dévoiler son évolution permise par ce déplacement.

---

[483] Voir respectivement en annexe cartes n°2, n°3, n°4.
[484] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 512.
[485] É. Bénédicte, « Frotter et limer sa cervelle contre celle d'aultruy », *Le français aujourd'hui*, vol. 167, no. 4, 2009, pp. 79-89. Consulter sur Cairn.info

1) Le « déchiffrement du monde »[486]

Les pérégrinations confrontent les voyageurs au monde et à leur ignorance pour les plonger au cœur d'un enrichissement personnel. Ainsi, dans les voyages des réflexions émergent : « ie pense »[487], « i'estime »[488], « je ne sais quoi d'étrange »[489], « j'ay opinion »[490], « je pensé et calculé »[491], « Maintenant je pense »[492]. Ces verbes permettent de mettre en avant le sens critique des voyageurs, ainsi que leur perspicacité dans leurs analyses scientifiques ou philosophiques. Ils prennent ainsi du recul par rapport aux discours bien-pensants du siècle et s'en libèrent afin de poser leur regard sur le monde. C'est le déchiffrement du monde. Les pérégrinations les placent dans un autre espace-temps qui les aide à méditer et à mieux percevoir ce qui les entoure. C'est pourquoi, sans toujours en prendre conscience, ils enregistrent un état du monde, un état du discours, un état d'âme propre à la période à laquelle ils rédigent leur trajet.

Le voyage se transforme alors en une multitude de méditations. Elles apparaissent lors de deux moments clefs du déplacement : le retour et la tempête. Comme le dévoile le poème de Joachim du Bellay dans « Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage » :

> Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
> Fumer la cheminée, et en quelle saison
> Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
> Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?[493]

L'aventure du voyageur devrait se conclure par une forme de nostalgie de la terre natale. Mais deux de nos voyageurs remettent véritablement en question ce besoin de rentrer. Michel de Montaigne et Jean de Léry, une fois dans cet exil souhaité, ne veulent pas véritablement rentrer. Ils regrettent même leur terre d'accueil. Le premier dévoile son écœurement du pays natal : « Plus je m'approchais de chez moi, plus la longueur du chemin me semblait ennuyeuse. »[494] et le second :

---

[486] R. Le Huenen, *Le récit de voyage au prisme de la littérature*, *op. cit,* p. 27.
[487] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit,* p. 27
[488] *Ibid*, p. 27.
[489] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*, p. 65.
[490] J. de Léry*, Histoire d'un voyage faict en la terre de Brésil, op. cit,* p. 128
[491] F. Rabelais, *Pantagruel, op. cit*, p. 294.
[492] M. de Montaigne, *Journal de Voyage, op. cit*, p. 323
[493] J. de Bellay, *Les Regrets* suivi de *Les Antiquités de Rome* et *Le Songe, op. cit,* p. 31.
[494] M. de Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit*, p. p. 367.

> « regrette souvent que je ne suis parmi les sauvages, ausquels (ainsi que j'ay amplement monstré en ceste histoire) j'ay cogneu plus de rondeur qu'en plusieurs de par-deça, lesquels à leur condamnation, portent titre de Chrestiens »[495].

Cette manière de percevoir son pays est inédite. Le voyage interroge : il fait poser un autre regard sur son pays d'origine, il fait ouvrir les yeux. Un homme peut se sentir partout chez lui, voire mieux que dans son propre pays. Il n'est pas cloîtré dans un lieu, mais s'ouvre au monde[496]. Dans un autre moment clef du déplacement, ce n'est pas l'homme et le monde, mais le monde et l'homme qui est mis en évidence. En effet, lors des tempêtes, les auteurs méditent sur leur place au sein de l'univers, comme Jean de Léry :

> « Comme certainement c'est chose admirable de voir qu'un vaisseau de bois, quelque fort et grand qu'il soit, puisse ainsi resister à la fureur et force de ce tant terrible element. Car combien que les navires soyent basties de gros bois bien lié, chevillé et bien godronné, et que celuy mesme où j'estois peust avoir environ dix-huict toises de long, et trois et demi de large, qu'est-ce en comparaison de ce gouffre et de telle largeur, profondeur, et abysmes d'eau qu'est ceste mer du Ponent ? »[497]

Il remarque que son navire tient la route, mais sur l'élément instable qu'est la mer, il comprend que malgré les matériaux solides ou la taille du navire, il n'est rien sur cette immensité. La nature est incontrôlable et plus forte que l'homme et que ses constructions. Cette méditation remet l'homme à sa place d'origine.

Naturellement le voyageur n'est pas le seul à se confronter à des réflexions profondes, le lecteur est tout autant concerné. L'introduction de la première journée du *Décaméron* dévoile bien la similitude entre voyageur et lecteur :

> « Cet horrible commencement ne vous sera rien d'autre que n'est pour les voyageurs une montagne âpre et raide, auprès de laquelle s'étend une plaine très belle et délectable, d'autant plus plaisante que la fatigue de la montée et de la descente a été plus grande. »[498]

Le symbole de l'ascension est l'image de l'itinéraire difficile vers la vie vertueuse. Le voyage vécu véritablement ou virtuellement grâce au livre procure un effet de dépaysement et d'ascension qui favorise l'éclosion de la pensée morale. Les nombreuses morales des nouvelles suivent cette ligne conductrice et montrent le chemin à suivre.

Un dialogue se met alors en place entre le voyageur et le lecteur. Dans les trajets, les méditations sur la condition humaine et le monde prennent l'allure d'une leçon. Cette leçon se doit de stimuler les pensées du lecteur et lui faire prendre conscience du monde.

---

[495] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 508.
[496] L'homme est un *Viator ubique*. Il a le désir de tout de voir et de tout connaître.
[497] *Ibid*, p. 115.
[498] G. Boccace, *Décaméron, op. cit,* p. 37.

Montaigne, par exemple, critique un type de personnage qui fait payer à prix excessif les services indispensables aux voyages : « délivré des mains de ces fripons de montagnards, qui rançonnent impitoyablement les voyageurs sur la dépense de la table et sur celle des chevaux. »[499]. Montaigne juge intolérable la contrainte exercée par ces hommes sur le voyageur. Les termes choisis sont d'ailleurs violents : « délivré », « fripons », « rançonnent impitoyablement ». Ce n'est pas un conseil, mais une opinion personnelle qui est déclenchée par les vicissitudes de la réalité. Le monde est ainsi, peuplé de personnes vertueuses, comme de personnes sournoises et malveillantes. Montaigne enregistre les preuves d'un monde qui n'est pas parfait tout comme François Rabelais. Dans *Pantagruel*, Alcofribas : « fuz destroussé des brigans par une grand forest, qui est vers la partie des oreilles. »[500]. L'environnement est imaginaire, mais reflète la réalité d'un monde dangereux. Comprendre le monde et l'accepter est une leçon qui se dessine lentement dans les déplacements.

Dans cet espace-temps qu'offrent les pérégrinations, le développement d'une micro-société est mis en avant. Les méditations peuvent alors servir de modèle de vie, ou non. La création d'une micro-société est inévitable et essentielle pour le bon déroulement du voyage. Toutefois, une grande différence s'impose entre les voyages maritimes et les déplacements terrestres. Dans nos voyages maritimes, au-delà des statuts de « pilotes » ou des « constremaistre », se profilent les trois grands ordres : le clergé, la noblesse, et le tiers état symbolisé par les matelots. Le rôle du roi est alors accordé au Capitaine du navire. La vie à bord des navires est un nouvel espace de cohabitation qui reprend les normes et les règles du pays, contrairement aux voyages terrestres. Cette organisation met en avant différents problèmes : la lâcheté : « Sans autre espoir de se sauver, chacun pensant alors à soi et non aux autres […] »[501], et la passivité de certains hommes face au désespoir : « […] frere Jan s'estoit mis en pourpoinct pour secourir les nauchiers. […] Panurge restoit de cul sus le tillac pleurant et lamentant. »[502]. Les privilèges sont tout de même supprimés en cas de grande nécessité telle que la famine[503]. Cette division est inexistante au sein des voyages terrestres. La domesticité fait partie des voyages, comme le démontre ici Boccace

[499] M. de Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit*, p. 357.
[500] F. Rabelais, *Pantagruel, op. cit,* p. 294.
[501] G. Boccace, *Décaméron, op. cit,* p. 165
[502] F. Rabelais, *Quart Livre, op. cit,* p. 230.
[503] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit,* p. 532 : « […] resté pour tout bruvage un petit tonneau de cistre : les maistres et capitaines le mesnageoyent si bien et tenoyent si de court, que quand un Monarque, en ceste necessit, eust resté avec nous dans ce vaisseau, si n'en eust-il eu non plus que l'un des autres : assavoir un petit verre par jour. »

: « l'intendant, […] fit charger promptement le reste des affaires et levant pour ainsi dire le camp, partit avec les bagages et la domesticité demeurée au service des dames et de leurs compagnons » [504], mais s'efface des déplacements : « La reine donc accompagnée et suivie par ses amies et les trois jeunes gens, se dirigea vers l'ouest, […] ; ainsi bavardant, plaisantant et riant avec ses amis, […] »[505]. L'intendance est ainsi reléguée au second plan, comme dans les textes de Montaigne et de Claude de Taillemont. La hiérarchie disparaît de leurs déplacements. Certes, dans *l'Heptaméron* et le *Décaméron* chaque jour, un roi se voit désigné, mais dans la majorité des promenades cette hiérarchie s'efface. Notons cependant que ces voyages sont réservés aux gens aisés. Certains récits ignorent ces questions, comme André Thevet qui semble être seul sur son navire. En conclusion, les déplacements sans véritable hiérarchie sont beaucoup plus ancrés dans la joie et la bonne humeur que les déplacements conçus sur le modèle monarchique. Ces images de micro-société, consciente ou inconsciente, critiquent la société contemporaine pour en dévoiler une autre plus utopique et enviable.

2) La place de Dieu, entre croyance et superstition

Au-delà des problèmes de société et des questionnements sur la place de l'homme au sein de l'univers, les auteurs philosophent autour de questions plus religieuses notamment, sur la croyance de Dieu et sur la pratique de la religion dans les déplacements.

Le voyage s'ajuste aux exigences d'un discours religieux. Entre les véritables croyances et les superstitions. Elle structure la poétique du déplacement, à travers l'utilisation de psaumes et de références bibliques[506], ainsi que l'envergure colonisatrice. Mais avant tout elle structure la chronologie, les grands axes et la pensée critique des voyageurs dans le déplacement.

Dans un premier temps, le fait le plus marquant est la place que la religion prend dans la chronologie du voyage[507]. Ce phénomène a déjà été repéré rapidement dans le *Décaméron* et *l'Heptaméron* dans la seconde partie[508]. Les journées des devisants sont, en effet, dictées au rythme des messes, des vêpres et des vendredis saints, tout comme chez Jacques Cartier. La phrase « apres auoir ouy la Messe »[509] introduit de très nombreux dé-

[504] G. Boccace, *Décaméron, op. cit*, p. 229.
[505] *Ibid*, p. 230.
[506] Voir partie III, b), 2 « un récit, un catalogue littéraire ».
[507] Voir les citations complémentaires placées en annexe II.
[508] Dans la partie II, A), 2 « Datations et distances, des motifs structurels »
[509] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit*, p. 25, p. 33, p. 44, p. 67.

placements. François Rabelais inscrit le départ de Pantagruel le « jour des festes Vestales »[510]. Cette fête en l'honneur de la déesse Vesta est une croyance romaine. La religion quelle qu'elle soit joue pleinement son rôle structurel dans les déplacements.

D'ailleurs, la religion fait bien plus qu'encadrer chronologiquement, elle donne du poids aux grands axes des déplacements**.** Par exemple, chez André Thevet de brèves allusions à Dieu entourent les départs : « Et de ma part, pour de sa seule grâce avoir tant favorisé notre voyage, que, nous donnant le vent si bien à poupe, nous avons tranquillement passé le détroit, et au de là aux Canaries, […]. »[511] et les retours : « après avoir loué et remercié (comme le vrai chrétien doit faire) Celui qui nous avait pacifié la mer, les vents, bref, qui nous avait donné tout moyen d'accomplir si beau voyage, […] »[512]. André Thevet n'est ni le premier, ni le dernier à se recommander à Dieu et à lui rendre grâce lors de son départ et de son arrivée[513]. Ainsi, les recueillements et les remerciements semblent être devenus des modèles de formulations à suivre. Jean de Léry, Jacques Cartier et François Rabelais inscrivent ainsi leurs déplacements entre les mains de Dieu. Rabelais explique parfaitement les rituels religieux :

> « Là Pantagruel leurs feist une briefve et saincte exhortation toute auctorisée des propous extraictz de la saincte escripture, sus l'argument de la naviguation […]. Après l'oraison feut melodieusement chanté le psaulme de sainct roy David, […] »[514]

Tandis que Jacques Cartier dévoile d'une manière claire l'aide apportée par Dieu lors du retour : « […] auquel lieu nous courusmes grande fortune pour les vents d'Est, laquelle nous supportasmes par l'aide de Dieu, […]. »[515]. La place de Dieu transparait également dans les aléas du temps[516]. La tempête par exemple remue les consciences de nos voyageurs puisqu'elle fait voir la mort de très près. Les auteurs se livrent alors à de courtes méditations comme Rabelais à travers les yeux de ses héros. Epistemon, notamment, pose un regard plein de sagesse sur la mort :

> « que j'ay eu de paour et de frayeur non moins que Panurge. Mais quoy ? je ne me suys espargné au secours. Je consydere que si vrayment mourir est (comme est) de necessité fatale et inevitable, en telle ou telle heure, en telle ou telle façon mourir est en la saincte volunté de Dieu »[517].

---

[510] F. Rabelais, *Quart Livre*, *op. cit*, p. 82.
[511] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique*, *op. cit*, p. 58.
[512] *Ibid*, p. 156
[513] Voir les citations complémentaires placées en annexe X, n°1.
[514] F. Rabelais, *Quart Livre*, *op. cit*, p. 85
[515] J. Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534*, *op. cit*, p. 67
[516] Voir les citations complémentaires placées en annexes X, n°2.
[517] F. Rabelais, *Quart Livre*, *op. cit*, p. 261.

Il est un exemple de sagesse contrairement à Panurge qui tremble d'angoisse. Le psaume 107 le stipule bien : « Dieu sauve l'homme du péril ». C'est le moment pour les passagers du navire de renouveler leur foi en Dieu: « Pantagruel prealablement avoir imploré l'ayde du grand Dieu Servateur et faicte oraison publicque en fervente devotion […] »[518]. Cette lutte insensée contre les éléments est engendrée par Dieu. C'est lui qui apaise ou non les flots et qui délivre ou non les mortels de leur supplice si ils en sont dignes. Jean de Léry effectue beaucoup de remarques sur ce Dieu salvateur sur « […]celuy qui rend le temps calme et tranquille quand il luy plaist, […] »[519] comme après une terrible tempête : « Nous fusmes doncques ansi agitez, et navigeasmes avec grande difficultez jusques au trezieme jour apres nostre embarquement, que Dieu appaisa les flots et orages de la mer. »[520]. Il s'agit sans doute d'un souvenir du miracle du « Christ dans la tempête sur la mer de Galilée »[521] qui apaisa les flots. Seul Montaigne reste discret au sujet de Dieu dans son *Journal*. La place qu'il lui accorde se restreint à la distinction entre les lieux catholiques et les lieux protestants : « M. de Montaigne, comme était sa coutume, alla soudain trouver un docteur théologien de cette ville, pour prendre langue, […] »[522]

Deux constats s'imposent. Le premier, la dureté du voyage semble consolider la croyance en Dieu. Le voyageur éprouve sa foi et trouve ainsi sa vaillance en celle-ci, devenant par là un modèle de sagesse pour le lecteur. Jean de Léry en est le parfait exemple. Après avoir connu une grande famine, il arrive enfin sur les bords de la Bretagne, il est sauvé par Dieu comme un élu : « […] l'extreme extremité où nous estions tombez, et qu'au besoin, n'ayans plus nul respit, Dieu eut pitié de nous et nous assista, […] »[523]. L'épreuve du voyage fait devenir l'homme plus fort et plus sage dans sa vie intérieure. Il éprouve les éléments et médite face à l'immensité de l'horizon sur son salut possible. Toutefois, toutes ces multiples recommandations et allusions à Dieu peuvent s'apparenter à des reprises. Elles perdent ainsi leur sens premier avec cette impression que l'image de Dieu doit impérativement faire partie du discours à suivre dans les déplacements. Le second constat est qu'il semble bien que ce ne soit pas la force et le savoir de l'homme, mais Dieu qui amène le voyageur à la réussite. C'est le cas le récit de Léry lorsque le navire risque de sombrer dans l'océan. La devise de cet épisode est « chacun pour soi ». Les matelots sombrent dans

[518] *Ibid*, p. 229.
[519] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 119.
[520] *Ibid*, p. 115.
[521] Intitulé du tableau de Rembrandt peint en 1632. Ce miracle de la tempête apaisée est reprit dans trois Evangiles.
[522] M. de Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit*, p. 116. Voir les citations complémentaires placées en annexe X, n°3.
[523] J. de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 537.

l'indifférence pour ne pas voir la mort, alors qu'en agissant de la sorte, ils s'y précipitent. Cette débâcle n'est pas sans rappeler la nouvelle 7 de la deuxième journée de Boccace. Cependant, Jean de Léry agit comme le charpentier qui : « racoustreroit la piece qui s'estoit enlevée, empescher tant qu'ils pourroyent l'eau d'entrer : estant di-je ainsi secouru nous fumes preservez par son moyen. »[524]. Ainsi, les personnages qui ne s'en remettent pas entièrement à Dieu privilégiant l'indifférence à l'espoir connaissent une issue fatale, contrairement à ceux qui prônent le courage et la foi. C'est en se battant avec vaillance et croyance que l'épreuve initiatique est réussie.

La place de Dieu aide ainsi à structurer de nouvelles réflexions autour de la religion. L'une des plus grandes critiques énoncée dans le corpus est celle de Jean de Léry envers les chrétiens :

> « ils [les oiseaux] estoyent si privez, que se laissans prendre à la main, ou tuer à coups de baston, nous en remplismes nostre barque, et en remportasmes au navire autant qu'il nous pleust. Tellement qu'encores que ce fust le jour qu'on appelloit les Cendres, nos matelots neantmois, voire les plus cataholiques Romains, ayant prins bon appetit au travail qu'ils avoyent eu la nuict precedente, ne firent point de difficulté d'en manger. Et certes aussi celuy qui contre la doctrine de l'Evangile a defendu certains temps et jours l'usage de la chair aux Chrestiens, n'ayant point encores empieté ce pays-là, où par consequent il n'est nouvelle de pratiquer les loix de telle **superstitieuse** abstinence, il semble que le lieu les dispensoit assez. »[525]

Jean de Léry se moque ouvertement des pratiques chrétiennes et dénonce la forme illusoire qu'elles prennent. Les matelots rompent le Carême sans aucun scrupule alors que quelques jours plutôt ils célébraient le Mardi gras[526]. Les pratiques chrétiennes deviennent des superstitions païennes au même titre que celle des matelots d'André Thevet : « Je sais bien qu'en la superstitieuse et abusive religion des gentils plusieurs faisaient vœux, prières et sacrifices à divers dieux, selon que la nécessité se présentait. »[527]. Les superstitions des pèlerins dans *Gargantua* sont tout aussi tournées au ridicule[528]. Toutes les pratiques religieuses ordonnées par le pape, les prêcheurs ou autres, sont alors remises en question. Elles ne semblent pas toujours être justifiées pour la véritable pratique de sa foi.

Les allusions à Dieu prennent beaucoup de place et d'ampleur dans les textes. Mais parfois il ne s'agit pas uniquement de mettre le voyageur sous sa protection divine, il s'agit

---

[524] *Ibid,* p. 521.
[525] *Ibid,* p.157-158
[526] *Ibid,* p. 158, notes de Frank Lestringant. Le pape : « interdit les catholiques de manger de la chair durant le carême. Les protestants se moquaient de ces prescriptions alimentaires, contraires, selon eux, à l'esprit de l'Evangile […]. Il y a quelque malignité de la part de Léry à noter que les matelots « papistes » font fi du carême, mais qu'ils célèbrent en revanche les festivités du Mardis gras ».
[527] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit,* p. 57-58
[528] F. Rabelais, *Gargantua, op. cit,* P. 401

de dévoiler un modèle de discours tout en critiquant les fausses contraintes établies par la religion.

3) L'évolution des personnages

La finalité des déplacements est double : rendre aussi bien les voyageurs que les lecteurs plus sages. En effet, la pérégrination devrait transcender et submerger les voyageurs afin qu'ils deviennent des modèles parfaits pour le lecteur. Ce sont leur courage et leurs réflexions au sein de leurs textes qui prouve un gain en maturité.

L'évolution des personnages se perçoit dans une tension dramatique entre la situation initiale et situation finale. Le voyageur est transfiguré par l'espace parcouru. Toutefois, dans certains récits, l'évolution du personnage reste incertaine et hypothétique. Par exemple, avec André Thevet et Michel de Montaigne, aucune grande évolution n'est à constater à part celle de l'expérience qui est censée leur apporter un perfectionnement. Cette hypothèse s'accorde également avec l'évolution des personnages toujours très subtils du *Décaméron* et *l'Heptaméron.* Les devisants ont vécu en communauté et reçu les bienfaits de nouvelles moralisatrices et divertissantes. Même si aucun détail sur une éventuelle évolution n'est souligné, le gain spirituel que l'écoute des nouvelles et les débats produisent ne peut que leur procurer une plus grande sagesse et ouverture d'esprit. Claude de Taillemont est le seul à ne connaître aucune évolution, la fin de son discours n'ayant pas été terminée.

Ainsi, les plus grandes évolutions de personnages se retrouvent chez Rabelais et Jean de Léry. Le gain de courage, de sagesse, de maturité chez ce dernier se remarque à deux endroits clefs du récit. La première fois, il dévoile son courage et sa force morale lorsque le navire commence à prendre l'eau au chapitre XXI :

> « […] il se leva une piece de bois d'environ un pied en quarré, par où l'eau entra si roide et si viste, que faisant quitter la place aux marinier qui abandonnerent le charpentier, quand ils furent remontez vers nous sur le tillac, sans nous pouvoir autrement déclarer le fait, crioyent, Nous sommes perdus, nous sommes perdus.
>
> Surquoy les Capitaine, Maistre et Pilote, voyans le peril evident, a fin de destrapper et mettre hors la barque en toute diligence, faisans jetter en mer les panneaux du navire qui la couvroyent, […] deliberans de quitter le vaisseau, se vouloyent sauver dans icelle : mesme le Pilote craignant que pour le grand nombre des personnes qui s'y fussent voulu jetter elle ne fust trop chargée, y estant entré avec un grand coutelas au poing dit, qu'il coupperoit les bras au premier qui feroit semblant d'y entrer. […] et neantmoins pour soustenir et empescher le navire d'aller en fond, nous employans de toutes nos forces d'en tirer l'eau, nous fismes tant que elle ne nous surmonta pas. Non toutesfois, que tous fussent si courageux, car la plus part

> des mariniers s'attendans boire plus que leurs saoul, tous esperdus apprehendoyent tellement la mort, qu'ils ne tenoyent conte de rien. »[529]

Son courage redouble d'intensité face à la lâcheté et à l'alcoolisme des marins, d'autant que les courageux, dont il fait partie, qui se salissent les mains et qui se battent pour leur vie, semblent se compter sur les doigts de la main. La seconde fois, toujours lors du retour, l'évolution du voyageur se dévoile dans une phrase très en avance sur son temps :

> « […] je regrette souvent que je ne suis parmi les sauvages, ausquels (ainsi que j'ay amplement monstré en ceste histoire) j'ay cogneu plus de rondeur qu'en plusieurs de par-deça, lesquels à leur condamnation, portent titre de Chestien. »[530]

Il déclare se sentir plus à l'aise avec les sauvages qu'avec les Chrétiens, ce qui n'a rien d'étonnant de la part du protestant qu'il est. Ainsi, comme le stipule Frank Lestringant dans les notes : « On ne saurait dissocier la confidence de Léry de son contexte moral et polémique. »[531]. Mais cette phrase pleine de ressentiment traduit un regard nostalgique et envieux envers ce « peuple pur ».

Dans *Pantagruel* et *Gargantua*, l'évolution des personnages est tout aussi flagrante. Dans ces deux cas, la motivation du départ est une idée du père dans le dessein d'instruire son fils et cette éducation se constate lors du retour. Par exemple, Gargantua est posé en prince humaniste : « le reste de son train, venoit à justes journée, amenent tous ses livres et instrument philosophique. »[532]. Il se déplace avec ses livres et sa connaissance en direction de « Parrillé »[533]. L'évolution du personnage de Pantagruel est similaire. Il est devenu assez grand et responsable pour rentrer défendre son pays :

> « […] les Dispsodes estoient yssuz de leurs limites, et avoient gasté ung grand pays de Utopie, et tenoient de present la grande ville des Amaurites assiegée. Dont partit de Paris sans dire à dieu à nully, car l'affaire requeroit diligence, et s'en vint à Rouen. »[534]

Rappelé par ses devoirs, il part et se dévoue entièrement à son peuple oubliant les au revoir. D'ailleurs, il apparaît d'autant plus transformé qu'il pose une question significative : « Or, en cheminant, voyant Pantagruel que les lieues de France estoient petites par trop au regard des aultres pays, en demanda la cause et raison à Panurge. »[535]. Bien que

[529] *Ibid*, p. 519-520
[530] *Ibid*, p. 508.
[531] *Ibid*, p. 508
[532] F. Rabelais, *Gargantua*, *op. cit*, p. 319.
[533] *Ibid*, p. 320
[534] F. Rabelais, *Pantagruel*, *op. cit*, p. 216
[535] F. Rabelais, *Pantagruel*, *op. cit*, p. 216.

l'explication soit burlesque, la demande présente un Pantagruel humaniste qui a soif d'apprendre.

Conclusion

> « Cet horrible commencement ne vous sera rien d'autre que n'est pour les voyageurs une montagne âpre et raide, auprès de laquelle s'étend une plaine très belle et délectable, d'autant plus plaisante que la fatigue de la montée et la descente a été plus grande. Et comme l'allégresse extrême fait suite à la douleur, ainsi les misères s'achèvent avec la joie qui survient. »[536]

Il aura donc fallu entreprendre ce dur et périlleux chemin au cœur de ce large corpus pour mettre en évidence la force de cette action, qu'est la pérégrination. Notre intention première était de cerner ses enjeux, sa construction et son évolution au sein des divers genres. Cette ligne directrice arrivant sur sa fin se révèle être pleine de douceur et de bons sentiments envers le voyageur qui a entrepris ce chemin.

Une première promenade théorique a permis dans un premier temps d'analyser la réelle place des pérégrinations dans les récits, ainsi que celle de son voyageur. Partout et indispensable, elle se décline sous toutes ses formes. Loin d'être un simple morceau du récit, elle se construit selon quelques règles strictes : la synthèse et l'accumulation d'actions et de descriptions afin de donner la meilleure image possible de la pérégrination.

Dans un second temps, différentes haltes dans le corpus ont permis de mettre au jour plusieurs grands *topoï* qui évoluent au fil des récits et selon les expériences. Les motifs des trajets maritimes se réinventent ainsi dans les trajets terrestres pour toujours plus d'originalité. Mais une empreinte traditionnelle et livresque gouverne encore l'écriture.

Un dernier regard sur le voyage dévoile que le chemin entrepris peut faire l'objet d'un parcours d'essayiste. La liberté se joint au discours des voyageurs. Divertissements, savoirs et méditations guident la parole de ces pèlerins d'un nouveau genre. Leur évolution et leurs écrits sont les résultats des épreuves traversées. Le récit se retrouve « tumultuaire-

[536] G. Boccace, *Décaméron*, *op. cit*, p. 39.

ment compris et labouré par les tempêtes et autres incommodités d'eau et de terre »[537], comme le dit si bien André Thevet. Un monde prend vie à travers leurs expériences. Les créations de ce monde n'en finissent plus d'apparaître dans les lignes sous les yeux ébahis et fascinés du lecteur. Les découvertes fabuleuses de paysages, d'animaux et de plantes[538], et les cohabitations dans les déplacements sont les bienvenues dans ce siècle où les guerres de religion font rage. Témoin historique et aussi humaniste, les voyageurs plongent leurs pérégrinations au cœur d'un optimisme. Dans les tourments de la traversée livresque le lecteur est emporté par une réelle « excitation intellectuelle intense »[539], pour reprendre les paroles de Claude Lévi-Strauss. Ainsi, le voyage se termine dans l'allégresse, le voyageur et le lecteur repartent avec un nouveau bagage de connaissances et de sagesse.

Action ambiguë, polyvalente et pleine de sens, malgré l'hybridité du déplacement, promenade et périple s'inscrivent dans les marges d'une société, dans « les vestiges d'une réalité disparue »[540], exemplaire et idéale qui bouscule nos principes et nos certitudes. Cette invitation au voyage met en avant une nouvelle pratique : celle de voyager par la lecture. Le *voyager* dans le Furetière se dit d'ailleurs au figuré pour parler :

> « de ceux qui estudient la Geographie et l'Histoire, qui apprennent la situation des lieux, les mœurs des peuples, aussibien que ceux qui *voyagent* effectivement. Cet homme a bien *voyagé* dans les cartes, dans les livres. »[541]

Cette pratique de transposition se retrouve dans nos différentes œuvres. Nous, lecteurs, traversons les époques et les pays, transgressons les démarcations culturelles, que ce soit avec Montaigne et ses descriptions de palais, Jean de Léry et ses anecdotes, François Rabelais et ses épisodes farfelus. Le lecteur voyage à travers de multiples destinations. Un périple littéraire s'établit en quête de savoir et d'évasion. Le « voyage dans le fauteuil »[542] est ainsi permis à tous.

---

[537] A. Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*, p. 407.
[538] Paraphrase des paroles tenues par Claude Lévi-Strauss avec Didier Eribon : « Tout me paraissait fabuleux : les paysages, les animaux, les plantes… » dans *De près et de loin* : Suivi de « Deux ans après », op. cit, p. 37.
[539] *Ibid*, p. 37.
[540] R. Le Huenen, « Voyage et métaphore : Tristes Tropiques de Claude Lévi-Strauss », dans *Le récit de voyage au prisme de la littérature, op. cit,* p. 359.
[541] A. Furetière, *Dictionnaire Universel*, op. cit.
[542] G. Holtz, T. Maus de Rolley, F. Lestringant, *Voyager avec le diable : voyages réels, voyages imaginaires et discours démonologiques (XVe-XVIIe siècles)*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. Imago Mundi, 2008, p. 11.

Bibliographie

SOURCES PREMIERES

Edition de référence

Romans

RABELAIS François, *Pantagruel* (1532), éd. Marie-Madeleine Fragonard, Paris, Pocket, Pocket Classiques, 1998.

RABELAIS François, *Pantagruel* (1534), éd. Gérard Defaux, Paris, Librairie Général Française, Bibliothèque Classique, 1994.

RABELAIS François, *Gargantua* (1542), éd. Mireille Huchon, Paris, Gallimard, Folio classique, 2007.

RABELAIS François, *Tiers Livre* (1552), éd. Jean Céard, Paris, Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, 1995.

RABELAIS François, *Quart Livre* (1548 et 1552), éd. Gérard Defaux et Robert Marichal, Paris, Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, 1994.

RABELAIS François, *Quart Livre* (1552), éd. Mireille Huchon, Paris, Gallimard, Folio classique, 1998.

Nouvelles

BOCCACCIO Giovanni, *Décaméron*, éd. Christian Bec, Paris, Librairie Générale Française, Le Livre de poche, 1994 (texte italien de référence : l'édition exemplaire de Vittore Branca : Giovanni Boccaccio, *Décaméron*, Turin, Einaudit, 1980.)

DES PERIERS, Bonaventure, *Nouvelles Récréations et Joyeux Devis, I-XC,* éd. Krystyna Kasprzyk, Paris, H. Champion, Société des textes français modernes, 1980 (édition de 1558).

NAVARRE Marguerite de, *Heptaméron* (1512), éd. Simone de Reyff, Paris, Flammarion, Garnier-Flammarion, 1982.

TAILLEMONT Claude de, *Discours des Champs faëz, A l'honneur, et exaltation de l'Amour et des Dames* (1553), éd. Jean-Claude Arnould, Genèvre, Droz, Textes littéraires français, 1991.

Récit de voyage

CARTIER Jacques, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534,* éd. Henri-Victor Michelant et Alfred Ramé, Paris, Librairie Tross, 1865 (d'après l'édition de 1598 et de Giovanni Battista Ramausio) Source : Bibliothèque nationale de France
http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5785696d.r=Voyage%20de%20Jacques%20Cartier%20au%20Canada%20en%201534?rk=214593;2

LERY Jean de, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil* (1580), éd. Frank Lestringant, Paris, Librairie générale française, Le Livre de Poche, 1994.

MONTAIGNE Michel de, *Journal d'un voyage* (1774), éd. Fausta Garavini, Gallimard, Folio classique, 1983.

Thevet, André, *Les Singularités de la France Antarctique* (1557), éd. de Frank Lestringant, Chandeigne, Magellane, 2011.

Œuvres littéraires complémentaires

CHALLE Robert, *Journal d'un voyage fait en aux Indes Orientales* [1690-1691], éd. F. Deloffre et M. Menemencioglu, Paris, Mercure de France, Le Temps retrouvé, 1983, tome 1.

CARTIER Jacques, *Brief recit de la navigation faicte es yles de Canada*, éd. Pierre Roffet, Antoine Le Clerc, Paris, 1545. Source : Bibliothèque nationale de France. http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k521342?rk=21459;2,

DU BELLAY Joachim, *Les Regrets* suivi de *Les Antiquités de Rome* et *Le Songe*, éd. F. Roudaut, Paris, Librairie Générale Française, Le livre de Poche, 2012.

La Bible, version Louis Second révisé, dite à la Colombe, L'Ancien et le Nouveau Testaments, éd. Frank Charles Thompson, Vida, 2011.

MONTAIGNE Michel de, *Essais III*, éd. Emmanuel Naya, Delphine Reguig-Naya, Alexandre Terrête, Paris, Gallimard, Folio classique, 2009.

HOMERE, *L'Odyssée*, trad. Frédéric Mugler, Actes Sud, Babel, 1999.

POLO Marco, *Le Devisement du Monde*, éd. Philipe Ménard, Marie-Luce Chênerie, Michèle Guéret-Laferté, Genèvre, Droz, Textes littéraires français, 2001, tome 1.

RABELAIS François, *Gargantua* (1534), éd. Myriam Marrache-Gouraud, Flammarion, GF Bilingue, 2016.

VIRGILE, *L'Enéide*, trad. Maurice Rat, Paris, Flammarion, Garnier-Flammarion, 2011.

SOURCES SECONDES

Ouvrages et articles consultés

ADAM Jean-Michel, REVAZ Françoise, *L'analyse des récits*, Paris, Edition du Seuil, Mémo, 1996.

BARTHES Roland, *Introduction à l'analyse structurale du récit*, Communications, Volume 8, Numéro 1, 1966. Consulter sur Persée : http://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1966_num_8_1_1113

BECEL Anne, dir., *L'invention du voyage*, Paris, Le Passeur, coll. Chemins d'étoiles, 2016

BERTRAND Dominique, dir., Le rire des voyageurs, XVIe-XVIIe siècles, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, Collection CERHAC, 2007.

BERTRAND Gilles, dir., *Voyage et représentations réciproques, XVIe-XIXe siècle : Méthode, bilans et perspectives*, Grenoble, CRHIPA, Centre de recherches en histoire et histoire de l'art, Italie, Pays alpins, 2009

BRAUDEL Fernand, et Mollat du Jourdin, Michel, dir., *Le Monde de Jacques Cartier. L'aventure au XVIe siècle*. Montréal et Paris, Éditions Libre Expression et Berger-Levrault, 1984.

BURKARDT Albrecht, *Commence, voyage et expérience religieuse : XVIe-XVIIIe siècle*, Rennes, Presses universitaire de Rennes, Histoire, 2007.

CAZAURAN Nicole, *L'Heptaméron de Marguerite de Navarre*, Paris, SEDES, 1997.

DEMERSON Guy, *L'esthétique de Rabelais*, Paris, SEDES, Esthétique, 1996.

DESAN Philippe, dir., *Montaigne à l'étranger. Voyages avérés, possibles et imaginaires*, Paris, Classiques-Garnier, Rencontres, 2016.

DOIRON Normand, *L'art de voyager : le déplacement à l'époque classique*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1995.

DOWNES Michael, « Panurge, Ulysse et « les gens curieux » », in *Etudes rabelaisiennes* XIII, Genèvre, Droz, 1976, p. 139-145.

DUTEIL Jean-Pierre, *Les littératures de voyage : la découverte du monde, XVIe-XVe-XVIe siècle*, Paris, éd. Arguments, 2007.

DUVAL Edwin, « La messe, la cène et le voyage sans fin du Quart Livre », in *Etudes rabelaisiennes* XXI, *Rabelais en son demi-millénaire,* Actes du colloque international de Tours 1984, éd. Jean Céard et Jean-Claude Margolin, Genèvre, Droz, 1988, p. 131-141.

ERIBON Didier, LEVI-STRAUSS Claude, *De près et de loin : suivi de « Deux ans après »*, broché, Paris, éd. Odile Jacob, 2009.

ETIENNE Bénédicte, « Frotter et limer sa cervelle contre celle d'aultruy », *Le français aujourd'hui*, vol. 167, no. 4, 2009, Consulter sur Cairn.info : https://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2009-4-page-79.htm.

GENETTE Gérard, *Fiction et diction*, Paris, Edition du Seuil, Poétique, 1991.

- *Figures III*, Paris, Edition du Seuil, Poétique, 1972.

GLAUSER Alfred, *Rabelais créateur*, Paris, A.-G. Nizet, 1964.

GOMEZ-GERAUD Marie-Christine, *Ecrire le voyage au XVIe siècle en France*, Paris, Presses universitaire de France, Recto-Verso, 2000.

GIULIO Ferroni, « Le pecore e la tempesta : qualche appunto su Folengo e Rabelais », *Etudes rabelaisiennes* XXXVII, *Le Tiers Livre*, Actes du Colloque international de Rome 1996, éd. Franco Giacone, Genèvre, Droz, 1999, p. 51-59.

- « Teofilo Folengo e la letteratura macaronica », in *Storia generale della letteratura italiana della*, Volume IV - L'età delle guerre d'Italia (1494-1559), Rome, Federico Motta Editore, 1999, p. 379-438.

HOLTZ Grégroire, LESTRINGANT Frank, MAUS DE ROLLEY Thibaut, *Voyager avec le diable : voyages réels, voyages imaginaires et discours démonologiques (XVe-XVIIe siècles)*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. Imago Mundi, 2008.

JOUANNA Arlette, *La France de la Renaissance*, Paris, Perrin, Tempus, 2009.

LE HUENEN Roland, *Le récit de voyage au prisme de la littérature*, Paris, Presses de l'Universitaire Paris-Sorbonne, Imago Mundi, 2015.

LESTRINGANT Frank, *Sous la leçon des vents : le monde d'André Thevet, cosmographe de la Renaissance*, Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, Imago mundi, 2003.

- *L'atelier du cosmographe : ou l'image du monde à la renaissance*, Paris, Albin Michel, Bibliothèque de synthèse, 1991.

- *Ecrire le monde à la Renaissance*, Caen, Paradigme, Varia, 1993.

- « L'insulaire de Rabelais ou la fiction en archipel (Pour une lecture topographique du *Quart Livre*) », in *Etudes rabelaisiennes* XXI, *Rabelais en son demi-millénaire*, Actes du colloque international de Tours 1984, éd. Jean Céard et Jean-Claude Margolin, Genèvre Droz, 1988, p. 249-274.

LINON-CHIPON Sophie, *Gallia orientalis : voyages aux Indes orientales (1529-1722) : poétique et imaginaire d'un genre littéraire en formation*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Imagi mundi, 2003.

MACE Marielle, *Le genre Littéraire*, Paris, Flammarion, Corpus, 2004.

MARRACHE-GOURAUD Myriam, *« Hors toute intimidation » : Panurge ou la parole singulière*, *Etudes rabelaisiennes* XLI, Genèvre, Droz, Travaux d'humanisme et Renaissance, 2003.

MARICHAL Robert et PERRAT Charles, « Commentaires du *Quart Livre* », in *Etudes rabelaisiennes* I, Genèvre, Droz, 1956.

- MARICHAL Robert, « Le nom des vents chez Rabelais » in *Etude rabelaisiennes* I, Genèvre, Droz, 1956.

MOCHIRI Pouneh, *Ut pictura prosa ornata : fonctions et implications de la description d'art dans la littérature en prose au XVIe* (Domaine Franco-Italien), thèse de doctorat sous la direction de François Lecercle, Université de Paris VII-Diderot, 2002. (à paraitre chez Classiques-Garnier)

MOSSER Monique, « Jardins de Papier », *Beaux Arts*, n°90, Mai 1991, p.89-93 ; article recueilli dans Monique Mosser et George Teyssot, *Histoire des Jardin de la Renaissance à nos jours*, Flammarion, 1991 et 2002.

MONTAGNE Véronique et THOMINE-BICHARD Marie-Claire, *Bonaventure Des Périers, conteur facétieux : « Nouvelles récréations et joyeux devis »*, Paris, CNED, Presses Universitaires de France, CNED-PUF, 2008.

MONTAGNE Véronique, THOMINE-BICHARD Marie-Claire, *Marguerite de Navarre, « l'Heptaméron »*, Neuilly, Atlande, Clefs concours, 2005.

POUILLOUX Jean-Yves, *Rabelais : « Rire est le propre de l'homme »*, Paris, Gallimard, Découvertes Gallimard, 1993.

PROPP Vladimir, *La Morphologie du conte*, trad. Claude Ligny, Paris, Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines, 1970.

RIGOLOT François, *Les langages de Rabelais*, Génèvre, Droz, 1996

ROUDAUT Jean, « Récit de voyage », dans le *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, préface de François Nourissier, Paris, Encyclopaedia universalis, 1997.

SMITH Paul Johannes, *Voyage et écriture : étude sur le Quart Livre de Rabelais*, *Etudes rabelaisiennes* XIX, Genèvre, Droz, 1987.

TETEL Marcel « Rabelais et Folengo, De patria Diabolorum », in *Etudes rabelaisiennes* XXI, *Rabelais en son demi-millénaire*, Actes du Colloque international de Tours 1984, éd. Jean Céard et Jean-Claude Margolini, 1988, p. 203-211.

- « Pulci and Rabelais : a revaluation », Studi Francesi, n°25, 1965, p. 89-93.

TINGUELY Frédéric, « Jean de Léry et les vestiges de la pensée analogique », dans *D'encre de Brésil : Jean de Léry, écrivain*, Frank Lestringant et Marie-Christine Gomez-Géraud, dir., Orléans, Paradigme, L'atelier de la Renaissance, 1999, p. 127-146.

- *Les voyageurs aux mille tours : Les ruses de l'écriture du monde à la Renaissance*, Paris, H. Champion, L'atelier des voyages, 2014.

Dictionnaires

Dictionnaire de l'Académie française [1991-2011], Paris, Classique Garnier, coll. Dictionnaire de l'Académie Français [17^{e}-20^{e} s], 2007.

Furetière, Antoine, *Dictionnaire Universel*, Paris, Classiques Garnier, coll. Dictionnaires des 16e et 17e s, 2007. http://www.classiques-garnier.com.scd-proxy.univ-brest.fr/numerique-bases/index.php?module=App&action=FrameMain

Gaffiot, Felix, *Dictionnaire latin-français*, Paris, Hachette, 1934.

Rey, Alain, *Dictionnaire historique de la langue française : contenant les mots français en usage et quelques autres délaissés, avec leur origine proche et lointaine*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2010.

Richelet, Pierre, *Dictionnaire françois,* Paris, Classiques Garnier, coll. Dictionnaires des 16e et 17e s, 2007.

Sites web visités

https://www.cairn.info/. Consultation d'articles.
http://www.cnrtl.fr/. Consultations de définitions.
http://gallica.bnf.fr. Consultation des imprimés numérisés de la bibliothèque nationale de France.
http://www.persee.fr/. Consultation d'articles.
http://www.classiques-garnier.com.scd-proxy.univ-brest.fr/numerique-bases/index.php
Accès aux bases de données de plusieurs dictionnaires.

Annexes

Table des matières

***Les citations complémentaire*……. 110**

I. Les périodes et les lieux de départs……...110
1) Voyages maritimes……110
2) Voyages terrestres……110
II. L'emprise chornologique de la religion……111
1) Dans les romans……111
2) Dans les nouvelles……111
3) Dans les récits de voyages……112
III. Les rituels de départ……112
1) Les départs……112
2) Les motivations……...114
3) Les préparatifs……116
IV. L'heure du retour……118
1) Les retours……...118
2) Les motivations……...119
V. La nourriture……....120
VI. Les rencontres fortuites…….....123
1) Les rencontres joyeuses……...123
2) Les rencontres barbares et malencontreuses……124
VII. L'équateur…….....125
1) L'équateur par Thevet et Léry……125
2) « L'équateur » pour les nouvellistes et les romanciers……126
VIII. La tempête……127
1) Les tempêtes antiques……...127
2) Les tempêtes contemporaines……...129
3) Les réécritures de la tempête……131
IX. Les lieux d'arrivée……..…….....133
1) Les jardins……....133
2) Les palais……..140
3) Les paysages……....141
X. La place de Dieu au sein des grands axes du déplacement……145
1) Les formulations types lors des départs et arrivées……..144
2) La présence de Dieu lors des tempêtes……..……145
3) La place de Dieu dans le *Journal de voyage* de Montaigne……..……145

Les cartes*……...*146

I. Carte n°1……146
II. Carte n°2……147
III. Carte n°3……148
IV. Carte n°4……149

Les citations complémentaires

I. Les périodes et les lieux de départs

1) Voyages maritimes

- François Rabelais, *Le Quart Livre, op. cit,* p. 81.

« On moys de Juin, au jour des feste Vestales, […] Pantagruel prenent congé du bon Gargantua son père […], et toute sa compaignie, monta sus mer au port de Thalassa, […] ».

- Jacques Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit,* p. 17-18.

« Nous partismes le XX. d'Avril en l'an M. D. XXXIIII du port de S. Malo auec deux nauires de charge chacun d'environ soixante tonneaux, et armé de soixante et un homme ».

- André Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*, p. 57.

« Pour ce est-il le sixième jour de mai mille cinq cent cinquante-cinq, après que ledit Sieur de Villegagnon eut donné ordre, pour l'assurance et commodité de son voyage, à ses vaisseaux, munitions et autres choses de guerre, mais avec plus grande difficulté que en une armée marchant sur terre, au nombre et à la qualité de ses gens de tous états, gentilshommes, soldat et variété d'artisans, bref, le tout dressé au meilleux équipage qu'il fut possible, le temps venu de nous embarquer au Hable […] ».

- Jean de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 112-113.

« et tirans à Honfleur, port de mer, qui nous estoit assigné au pays de Normandie […] le dixneufiesme de Novembre nous nous embarquasmes en iceux. »

2) Voyages terrestres

- François Rabelais, *Gargantua, op. cit,* p. 161-162

« En ceste mesmes saison Fayoles […]. Et par ce que c'estoit en temps serain et bien attrempé, son père luy feist faire des bottes fauves. […] »

- Boccace, *Décaméron, op. cit,* p. 49-50

« […] un jour-là, le lendemain ailleurs, goûtons à la joie et à la fête que les temps présents peuvent donner : […] »

- Marguerite de Navarre, *Heptaméron, op. cit,* p. 39

« Le premier jour de septembre que les bains des Monts Pyrénées commencent entrer en leur vertu, se trouvèrent à ceux de Cauteret plusieurs personnes, […]. »

- Claude de Taillemont, *Discours des Champs faëz, op. cit,* p. 64 :

« […] le clair Soleil commençoit par sa chaleur à dechacer la froide humeur de la terre, et que la belle plante, matte et transie de l'yvernale froidure, par sa vigueur petit à petit se reverdissoit ,[…] la beauté de cette primevere […]. »

- Michel de Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit,* p. 369

« MONTAIGNE, sept lieues : d'où j'étais parti le 22 de juin 1580, pour aller à la Fère. Par ainsi avait duré mon voyage 17 mois 8 jours. »

II. L'emprise chronologique de la religion

1) Dans les romans

- François Rabelais, *Quart Livre, op. cit,* p. 81.

« On moys de Juin, au jour des festes Vestales : […] ».

2) Dans les nouvelles

- Marguerite de Navarre, *Heptaméron, op. cit,*

p. 125 : « « Mais voyez où est le soleil, et oyez la cloche de l'abbaye qui, longtemps a, nous appelle à vêpres, dont je ne vous ai point avertis, car la dévotion d'ouïr la fin du conte était plus grande que celle d'ouïr vêpres. » Et trouvèrent les religieux qui les avaient attendus plus d'une grosse heure. ».

p. 200 : « En disant ces paroles, Parlamente mit son touret de nez et avec les autres entra dans l'église, où ils trouvèrent vêpres très bien sonnées ; […] ».

p. 285 : « Et en ce disant se levèrent et s'en allèrent à l'église, où ils ouïrent dévotement vêpres. ».

p. 335 : « Hircan, Gérubon, Simontaut et Saffredent jurèrent qu'ils s'étaient mariés en pareille intention et que jamais ils ne s'en étaient repentis. Mais quoi qu'il en fût de la vérité, celles à qui il touchait en furent si contentes que, ne pouvant ouïr un meilleur propos à leur gré, se levèrent pour aller rendre grâces à Dieu où les religieux étaient prêts à dire vêpres. »

p. 385 : « « […] dit Oisille […] Parquoi allons-nous en louer Dieu dont cette Journée est passée sans plus grand débat. »

Elle commença la première à se lever, et tous les autres la suivirent. »

p. 432 : « En ce disant se leva la compagnie, et arrivèrent à l'église où ils trouvèrent qu'on les avait attendus. »

p. 487 : « « […] voilà le dernier son de vêpres qui nous départira, veuillez ou non. » Par son conseil la compagnie se leva, et allèrent ouïr vêpres, […] ».

3) Dans les récits de voyage

- Jacques Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit*,

p. 25 : « Le iour de S. Barnabé apres auoir ouy la Messe, nous tirasmes outre ce port vers l'Ouest […]. »

p. 33 : « […] ledit iour iusques au xxiiij. du mois qui estoit la feste de S. Iean […] l'on celebroit la feste de S. Iean Baptiste […]. »

p. 44 : « Et pendant le temps que nous estions en ce lieu allasmes le Lundy sixiéme de ce mois apres auoir ouy la Messe auec vne de nos barques pour descouurir vn Cap et pointe de terre, […].»

p. 67 : « En apres le xv. Aoust iour de l'Assumption de nostre Dame nous partismes de Blanc-sablon apres auoir ouy la Messe […]. »

- Jean de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 157 :

« Car le mardi deuxiesme de Mars, jour qu'on disoit Caresme-prenant, apres que nos matelots, selon leur coutume, se furent resjouys, […] ».

III. Les rituels de départ

1) Les départs

- François Rabelais, *Gargantua, op. cit,* p. 163

« Au lendemain après boyre (comme entendez) prindrent chemin, Gargantua, son precepteur Ponocrates et ses gens, ensemble eulx Eudemon le jeune paige.

- François Rabelais, *Quart Livre, op. cit*, p. 85 :

« En la Thalamege doncques feut l'assemblée de tous. Là Pantagruel leurs feist une briefve e saincte exhortation toute auctorisée des propous extraictz de la sainct escripture, sus l'arguement de la navigation. Laquelle finie feut hault et clair faicte priere à Dieu, oyans et entendens tous les bourgeoys et citadins de Thalasse, qui estoient sus le moe accourruz pour veoir l'embarquement.

Après l'oraison feut melodieusement chanté le psaulme du sainct roy David, […]. Le pseaulme parachevé feurent sus le tillac les tables dressées, et viandes promptment apportées. Les Thalasiens qui pareillement avoient le pseaulme susdict chanté, feirent de leurs maisons force vivres et vinage apporter. Tous beureut à eulx. Ilz beurent à tous. »

- Boccace, *Décaméron, op. cit*, p.52.

« A peine s'étaient-ils éloignés de deux milles qu'ils parvinrent au lieu préalablement fixé. »

- Marguerite de Navarre, *Heptaméron, op. cit,* p. 40-43

« Parquoi, tant pour chercher chemin nouveau que pour être de diverses opinions, se séparent. […]

« […] dame […] Oisille, se délibéra d'oublier toute crainte par les mauvais chemins, jusqu'à ce qu'elle fût venue à Notre-Dame de Sarrance. […]Mais la pitié fut que la plupart de ses gens et chevaux demeurérent morts par les chemins, et arriva à Sarrance avec un homme et une femme seulement […].

Hircan, et sa femme Parlamente, et la demoiselle veuve Longarine ; et […] deux gentilshommes, l'un était Dagoucin, et l'autre Saffredent. Et après qu'ils eurent été tout le jour à cheval, avisérent sur le soir un clocher où le mieux qu'il leur fut possible, non sans travail et peine, arrivèrent.

[…] les pauvres dames […] avaient trouvé un ours descendant la montagne, devant lequel avaient pris la course à si grande hâte que leurs cheveux, à l'entrée du logis, tombèrent morts sous elle. […] ; et connurent que c'était Nomerfide et Ennasuite. […]

Ainsi, qu'ils étaient tous à la messe, va entrer en l'église un homme tout en chemise, fuyant comme si quelqu'un le chassait, criant à l'aide. […] nommé Gérubon. […]

Simontaut, lequel, ennuyé de la longue demeure que faisait la rivière à s'abaisser, s'était délibéré de la forcer, se confiant à la bonté de son cheval ; et avait mis tous ses serviteurs à l'entour de lui pour rompre l'eau. »

- Claude de Taillemont, *Discours des Champs faëz, op. cit*, p. 74

« nous montasmes à cheval et, d'un cœur joyeux outre mesure, delaissasmes la ville avec toutes ses cures, trafiques et menées, prenans un chemin bordé à tous costez de menue verdure et hauts arbres fueillus, desquels le doux murmur, incité par un petit vent souef donnant au travers, nous prometoit par le respect de tel plaisir encores plus d'aise et contentement futur. Au moyen de quoy ne cuidans presque pas estre encores à cheval, ce plaisant chemin nous feit arriver au lieu desiré, où se trouva semblablement et en mesme instant un jeune gentil-homme de nostre congnoissance ; dont fusmes fort joyeux. »

- Jacques Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit,* p. 17-18,

« Nous partismes XX. d'Auril en l'an M.D.XXXIIII. du port de S. Malo auec deux nauires de charge chacun d'environ soixante tonneaux, et armé de soixante et un homme : […] »

André Thevet, *Les Singularités de la France Antactique, op. cit,* p. 57.

« […] le temps venu de nous embarquer au Hable de grâce […], située en Normandie à notre grand mer et océan Gallique, où, abandonnant la terre, fîmes voile, nous acheminant sus cette grand mer à bon droit appelé Océan »

- Jean de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 114.

« Ce dit jour doncques vingtiesme de Novembre, qu'ayans abandonné la terre, nous commençasmes à naviger sur ceste grande impetueuse mer Oceane, […]. »

2) Les motivations

- Français Rabelais, *Pantagruel, op. cit,*

p. 62 : « Puis l'envoya à l'escholle pour apprendre et passer son jeune aage. »

p. 65 : « En après, lysant les belles chronicques de ses ancestres, trouva que Geoffroy de Lusignan, dit Geoffroy à la grand dent, […] estait enterré à Maillezays : dont print ung jour *campos* pour le visiter comme homme de bien. »

p. 64 : « […] il voulut visiter les aultres universitez de France. »

p. 76 : « Après que Pantagruel eut fort bien estudié à Orléans, il se délibéra de visiter la grande université de Paris ; […]. »

- François Rabelais, *Gargantua, op. cit,* p. 159

« Maistre Jobelin party de la maison, consulta Grandgousier avecques le viceroy quel precepteur l'on luy pourroit bailler, et feut avisé entre eulx que à cest office seroit mis

Ponocrates pedaguoge de Eudemon, et que tous ensemble iroient à Paris, pour congnoistre quel estoit l'estude des jouvenceaulx de France pour icelluy temps. »

- François Rabelais, *Quart Livre, op. cit,* p. 81

« Comment Pantagruel monta sus mer, pour visiter l'Oracle de la dive bacbuc »

- Boccace, *Décaméron, op. cit,*

p. 49 : « […] il me semblerait excellent que nous quittions cette ville, ainsi que beaucoup l'ont fait avant nous et le font encore, fuyant comme la mort les exemples malhonnêtes, pour aller séjourner honnêtement à la campagne dans les endroits dont chacune de nous dispose à profusion, et y goûter toute la joie, toute l'allégresse, tout le plaisir possible, sans transgresser en rien les limites de la raison. »

p.223-224 : « Ensuite, puisque nous serons restés ici quatre jours, si nous voulons éviter que d'autres gens ne nous rejoignent, je crois opportun de quitter cet endroit et de nous transférer ailleurs ; et j'ai déjà cherché et trouvé en quel autre lieu. »

p. 532 : « […] ils se mirent à bavarder tous ensemble de la Vallée des Dames, ne tarissant pas d'éloges à son sujet. C'est pourquoi le roi fit appeler l'intendant et lui ordonna de faire préparer quelques lits le lendemain matin et de les faire porter en ce lieu, […]. »

- Marguerite de Navarre, *Heptaméron, op. cit,* p. 39-40 :

« Mais sur le temps de ce retour vinrent les pluies si merveilleuses et si grandes […] car toutes les cabanes et logis dudit Cauterets furent si remplies d'eau qu'i fut impossible d'y demeurer. […] Et quand ce vint à passer deux pieds de profondeur, le trouvèrent tant grand et impétueux qu'ils se détournèrent pour chercher les ponts, lesquels, pour n'être que de bois, furent emportés par la véhémence de l'eau. […]. Parquoi, tant pour chercher chemin nouveau que pour être de diverses opinion, se séparèrent. »

- Claude de Taillemont, *Discours des Champs faëz, op. cit,* p. 64 :

« […] je fu soudainement surpris d'un merveilleux désir d'aller aux champs, non toutesfois tant pour les causes susdictes, que pour éloigner quelque temps les cures, sollicitudes et ennuiz, cessés communs et familiers en notre ville. »

- André Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit,* p. 56-57 :

« Donc notre principale cause de notre navigation aux Indes Amériques est que Monsieur de Villegagnon, Chevalier de Malte, homme généreux et autant bien accompli, soit à la marine ou autres honnêtetés, qu'il est possible, ayant mûre délibération reçu le

commandement du roi, pour avoir été suffisamment informé de mon voyage au pays de Levant et l'exercice que je pouvais avoir fait à la marine, m'as instamment sollicité, voire sous l'autorité du Roi, mon seigneur et prince (auquel je dois honneur et obéissance), expressément commandé lui assister pour l'exécution de son entreprise. Ce que librement j'ai accordé, tant pour l'obéissance que je veux rendre à mon prince naturel, selon ma capacité, que pour l'honnêteté de la chose, combien qu'elle fût laborieuse. »

- Jean de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, 109-112

« [Villegagnon] prioit instamment, non seulement que on luy envoyast des Ministres de la parole de Dieu : mais aussi pour tant mieux reformer luy et ses gens, et mesme pour attirer les sauvages à la cognoissance de leur salut, […] à fin d'annoncer l'Evangile en l'Amérique. […] Or restoit-il encore à trouver d'autres personnages instruits és principaux poincts de la foy […].

Toutesfois apres plusieurs semonces et recerches de tous costez, ceux-cy, ce semble, plus courageux que les autres, se presenterent pour accompagner du Pont, Richier et Chartier : assavoir […] et moy Jean de Léry : qui tant pour la bonne volonté de Dieu m'avoit donnée dès lors de servir à sa gloire, que curieux de voir ce monde nouveau, fus de la partie : […]»

3) Les préparatifs

- François Rabelais, *Gargantua, op. cit*, p. 163 :

« […] son père luy feist faire des bottes fauves. Babin les nomme brodequins. »

- François Rabelais, *Quart Livre, op. cit*, p. 82 :

« Pantagruel, prenent congé du bon Gargantua son père, icelluy bien priant […] pour le prospere naviguaige de son filz et toute sa compaignie, monta sus mer au port de Thalasse, acompaigné de Panurge, frere Jan des entomeurs, Epistémon […], et aultres siens serviteurs et domestiques anciens : ensemble de Xenomanes le grand voyageur et traverseur des voyes perilleuses […]. Icelluy pour certaines et bonnes causes avoit à Gargantua laissé et signé en sa grande et universelle Hydrographie la routte qu'ilz tiendroient visitans l'oracle de la dive Bouteille Bacduc.

Le nombre des navires feut tel que vous ay exposé on tiers livre, en conserve de Triremes, Ramberges, Gallions, et Liburnicques nombre pareil : bien equippées, bien calfatées, bien munies, avecques abondance de Pantagruelion. L'assemblée de tous

officiers, truchemens pilotz, capitaines, nauchiers, fadins, hespailliers, et matelotz feut en la Thalamege. Ainsi estoit nommée la grande et maistresse nauf de Pantagruel : […] et qu'ilz alloient pour avoir le mot de la Bouteille. »

- Boccace, *Décaméron, op. cit*, p. 52

p. 52 : « Ayant ordonné les préparatifs nécessaires et dépêché un messager […] »
p. 229 : « […] l'intendant, qui avait déjà fait parvenir au lieu où toute la compagnie devait se rendre nombre des choses indispensables ainsi que les personnes chargées de préparer le nécessaire, voyant la reine et les seins (sur ses ordres) déjà levés se mettre en chemin, fit charger promptement le reste des affaires et levant pour ainsi dire le camp, partit avec les bagages et la domesticité demeurée au service des dames et de leurs compagnons. »
p.537 : « […] l'intendant déjà levé se rendit avec armes et bagages à la Vallée des Dames pour y organiser toutes choses selon l'ordre et le commandement qu'il avait reçu de son maître. »

- Marguerite de Navarre, *Heptaméron, op. cit*, p. 44

« […] si bien en ordre qu'il ne leur faillait rien, car l'abbé les fournit de vin et force vivres, et de gentils compagnons pour les mener sûrement par les montagnes. »

- Claude de Taillemont, *Discours des Champs faëz, op. cit*, p. 64 :

« Au moyen de quoy ayant communiqué mon entreprise à un mien compaignon »

- André Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*, p. 57

« […] après que ledit Sieur de Villegagnon eut donné ordre, pour l'assurance et commodité de son voyage, à ses vaisseaux, munitions et autres choses de guerre, mais avec plus grande difficulté que en une armée marchant sur terre, au nombre et à la qualité de ses gens de tous états, gentilshommes, soldat et variété d'artisans, bref, le tout dressé au meilleurs équipage qu'il fut possible, […] »

- Jean de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 112-113 :

« […] pour ce voyage partismes de la cité de Geneve le dixiesme de Septembre, en l'année 1556.

Nous tirasmes et allasmes à Chastillon sur Loing, auquel lieu ayans trouvé Monsieur l'Amiral, non seulement il nous encouragea […], mais aussi, avec promesse de nous assiter […]. Nous nous acheminasmes de là à Paris, où durant un mois que nous y sejournasmes […]. De là nous passasmes à Rouen, et tirans à Honfleur, port de mer, qui

nous estoit assigné au pays de Normandie, y faisant nos preparatifs, et en attendans que nos navires fussent prestes à partir, nous y demeurasmes environ un mois.

[…] Y eut faict equipper en guerre, aux despens du Roy, trois beaux vaisseaux : fournit qu'ils furent de vivres et d'autres choses necessaire pour le voyage, […] »

IV. L'heure du retour

1) Les retours

- François Rabelais, *Pantagruel, op. cit,* p. 216-224 :

« Dont partit de Paris sans dire à dieu à nully, car l'affaire requeroit diligence, et s'en vint à Rouen. […]

De faict, une heure après, se leva le vent nommé nord-nord-west, auquel ilz donnérent pleines voilles, et prindrent la haulte mer, et, en briefz jours passans par Porto Sancto, par Medere, firent scalle ès Isles de Canarre. De là partans, passerent par Cap Blanco, par Senege, par le Cap de Bona Seperantza, Piedsmont scalle au royaulme de Melinde. De là partans, firent voile au vent de la Transmontane, et passant par Meden, par Uti, par Uden, par Gelasim, par les Isles des Phées, et jouxte le royaulme de Achorie. Finablement arriverent au port de Utopie et quelque peu davantaige. »

- François Rabelais, *Gargantua, op. cit,* p. 319 :

[…] sus sa grand jument venant avoit ja passé le pont de la Nonnain, luy, Poncrates, Gymnaste et Eudemon, lesquelz pour le suivre avoient prins chevaulx de poste, le reste de son train, venoit à justes journées, amenent tous ses ivres et instrument philosophies. »

- Boccace, *Décaméron, op. cit,* p. 855 :

« Quand apparut le jour nouveau, ils se levèrent et, alors que l'intendant avait déjà expédié toutes leurs affaires, à la suite de leur sage roi, ils reprirent le chemin de Florence. »

- Jacques Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit*, p. 67 :

« En apres le XV. Aoust iour de l'Assumption de nostre Dame nous partismes de Blanc-sablon apres auoir ouy la Messe, et vinsmes heureusement iusques au mitan de la mer qui est entre la terre-Neufue et la Bretagne, auquel lieu nous courusmes grande fortune pour les vens d'Est, laquelle nous supportasmes par l'aide de Dieu, et du depuis eusmes fort bon

temps, en sorte que le cinquiéme iour de Septembre de l'année susdite nous arriuasmes au port de S. Malo d'où nous estions partis. »

- André Thevet, *Les Singularités de la France Antactique, op. cit*, p. 303-406.

« […] il ne fut question que de regarder l'opportunité et moyen de notre retour, puisqu'autrement n'avions délibérée y faire plus longue demeure. […]. De la hauteur de ces îles fut question de passer outre, jusques au cap de Finterre, sus la côte d'Espagne, où abordâmes, toutefois bien tard, pour recouvrer vivres dont nous avions grande indigence, pour filer et déduire chemin jusques en Bretagne, contrée de l'obéissance de France. Voilà, Messieurs, le discours de mon lointain voyage au Ponant, […]. »

- Jean de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 505-541.

« […] le quatriesme de Janvier 1558. prins à la nativité nous nous embarquasmes pour nostre retour. […] dès le vingtsixiesme de May, sans plus tarder de prendre terre, nous entrasmes dans le beau et spacieux havre de Blavet pays de Bretagne : auquel aussi arrivoit lors grand nombre de vaisseaux de guerre, […]. Voila en somme quel fut nostre voyage. »

- Michel de Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit,* p. 351-369 :

« MM. d'Estissac, de Montu, baron de Chase, Morens et plusieurs autres m'accompagnèrent jusqu'à la première poste. […].

Je passai la montée du Mont-Cenis moitié à cheval, moitié sur une chaise portée par quatre hommes, et autres quatre qui les refraîchissaient. […]

Plus je m'approchais de chez moi, plus la longueur du chemin me semblait ennuyeuse. […]

MONTAIGNE, sept lieues : d'où j'étais parti le 22 de juin 1580, pour aller à la Fère. Par ainsi avait duré mon voyage 17 mois 8 jours. »

2) Les motivations

- François Rabelais, *Pantagruel, op. cit*, 216

« Peu de temps après, Pantagruel ouyt nouvelles que son père Gargantua avoit esté translaté au pays des Phèes par Morgue, comme fut jadis Enoch et Helye : ensemble que le bruyt de la translation entendu, les Dipsodes estoient yssuz de leurs limites, et avoient gasté ung grand pays de Utopie, et tenoient de present la grand ville des Amaurotes assiegée. »

- François Rabelais, *Gargantua, op. cit*, p. 319

« En ceste mesme heure Gargantua qui estoyt yssu de Paris soudbain les lettres de son père leues, […]. »

- Boccace, *Décaméron, op. cit*, p. 853

« En outre, si vous y réfléchissiez, notre compagnie, désormais connues par d'autres dans les environs, pourrait s'accroître de telle sorte que nous y perdrions notre félicité. Si vous approuvez mon avis, je garderai donc la couronne qui m'a été donnée jusqu'à notre départ, que je prévois pour demain matin ; au cas où vous en décideriez autrement, j'ai déjà choisi lequel d'entre nous je devrais couronner demain. »

- André Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*, p. 303-304 :

« Après avoir séjourné quelque espace de temps en ce pays, autant que la chose pour lors le requérait et qu'il était nécessaire pour le contentement de l'esprit, tant du lieu que des choses y contenues, il ne fut question que de regarder l'opportunité et moyen de notre retour, puisqu'autrement n'avions délibéré y faire plus longue demeure. »

- Jean de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 504 :

« […] assavoir qu'apres que nous eusmes demeuré huict mois en l'isle où se tenoit Villegagnon, luy, à cause de sa revolte de la Religion reformée, se faschant de nous, ne nous pouvant domter par force, nous contraignit d'en sortir, […] »

- Michel de Montaigne, *Journal de voyage, op. cit*, p. 348 :

« Le jour que j'arrivai à Rome, on me remit des lettres des jurats de Bordeaux qui m'écrivaient fort poliment au sujet de l'élection qu'ils avaient faite de moi pour maire de leur ville, et me priaient avec instance de me rendre auprès d'eux. »

V. La nourriture

- François Rabelais, *Gargantua, op. cit*, p. 163 :

« Ainsi joyeusement passerent leur grand chemin : et tousjours grand chere : jusques au dessus de Orleans. »

- François Rabelais, *Quart Livre, op. cit*, p. 85 :

« […] les tables dressées, et viandes promptement apportées. Les Thalassiens qui pareillement avoient le pseaulme susdict chanté, feirent de leurs maisons force vivres et vinage apporter. Tous beurent à eulx. Ilz beurent à tous. »

- Marguerite de Navarre, *Heptaméron, op. cit*, p. 44 :

« […] car l'abbé les fournit de vin et de force vivres […] ».

- Claude de Taillemont, *Discours des Champs faëz, op. cit*, p. 228 :

« […] un petit vent frais nous invita à laisser ce lieu et monter en certains petis basteaux ; sus lesquels conduits par l'un des estangs à travers jongs et roseaux, eusmes longuement le plaisir de la pesche. »

- Jacques Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit*,

p. 19 : « nous en [les oiseaux] fismes saler quatre ou cinq tonneaux, sans ceux que nous mangeames frais. »

p. 20-21 : « les Ours […] les nostres y en trouuerent vn grand comme une Vache, blanc comme vn Cygne, lequel sauta en mer devant eux, et le lendemain de Pasques qui estoit en May, […] nous le trouuasmes à moitié chemin nageant vers icelle, aussi viste que nous qui allions à la velle, mais […] le prismes par force : sa chair estoit aussi bonne et delicate à manger que celle d'vn Bouueau. »

p. 26 : « nous peschasmes beaucoup de Saumons ».

p. 31-32 : « A deux lieuës du Cap Royal, l'on y trouue fond de vingt brasses, et y a la plus grande pescherie de grosses Morues qu'il est possible de voir, desquelles nous en prismes plus de cent en moins d'vne heure, en attendans la compagnie. ».

- Jean de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*,

p. 121 : « […] nous prismes si grande quantité de poissons avec des rets à pescher (que nous avions, et avec des hameçons) qu'après que nous en eusmes mangé à nostre souhait, parce que nous n'avions pas l'eau douce à commandement, craignans que cela ne nous alterast par trop, nous fusmes contraints d'en rejetter plus de la moitié en mer. »

p. 139 : « […] qu'à cause des grandes et continuelles pluyes, qui avoyent penetré jusques dans la Soute, nostre biscuit estant gasté et moisi, […] encor nous le falloit-il non seulement ainsi manger pourri, mais aussi sur peine de mourir de faim, et sans en rien jetter, nous avallions autant de vers (dont il estoit à demi) ue nous faisions de miette. Outreplus nos eaux douces estoyent si corrompue, et semblablement si pleines de vers, […] »

p. 514 : « […] sans que nous eussions fait la tierce partie de nostre route, et cependant nos vivres diminuoyent fort, […] la pluspart furent d'avis que plustost, pour espargner les

vivres, on tuast une partie des Guenons et des Perroquets que nous apportions, et que nous passissions outre : ce qui fut fait. »

p. 526-533 « Cest erreur doncques, en matiere de navigation fut cause que dès la fin du mois d'Avril nous fusmes entierement despourveus de tous vives : […] Brief, dés le commencement du moi de May que tous vivres ordinaires defaillirent entre nous, deux mariniers estans mortz de malle rage de faim, furent à la façon de la mer jettez et ensepulturez hors le bord.

Outreplus durant ceste famine la tormente continuant jour et nuict l'espace de trois semaines, […]. Parquoy d'autres qui de leur costé cherchoyent aussi toutes les inventions dont ils se pouvoyent adviser pour remedier à leur faim, ayans mis de ces pieces de rondelles de cuir sur les charbons, apres qu'elles furent un peu rosties, le bruslé raclé avec un cousteau, cela succeda si bien que les mangeans ainsi, il nous estoit advis que ce fussent carbonnades de coinces de porceau. […]

[…] Mais ceste neccessité inventeresse des arts, mettant derechef en l'entendement de quelques uns de chasser les rats et les souris, […].

Tellement qu'estans autant et plus pressez de soif que de faim, non seulement quand il tomboit de la pluye estendans des linceuls avec une balle de fer au milieu pour la faire distiller, […]. Conclusion, combien que la famine laquelle, en l'an 1573, nous endurasmes durant le siege de Sancerre, […] que n'y ayant eu faute ni d'eau ni de vin, quoy qu'elle fust plus longue, si je puis-je dire qu'elle ne fut si extreme que celle dont il est ici question : […]. »

p. 537 : Cependant nonobstant ceste soufferte et famine inexprimable, durant laquelle, comme j'ay dit, toutes les Guenons et les Perroquets que nous apportions furent mangez, en ayant neantmoins, jusques à ce temps-là tousjours gardé soigneusement un que j'avois, aussi gros qu'une oye […] je tins cinq à six jours caché sans luy pouvoir rien bailler à manger, tant que la necessité pressant, joint la crainte que j'eu qu'on ne le me desrobast la nuict, il passa comme les autres : de façon que n'en jettant rien que les plumes, non seulement le corps mais aussi les tripes, pieds, ongles et bec crochu servirent à quelques miens amis et à moy de vivoter trois ou quatre jours : […] »

- Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit*,

p. 111 : « M. Montaigne ne déjeunait jamais ; mais on lui apportait une pièce de pain sec qu'il mangeait en chemin ; […] »

p. 353 : « Dès que j'eus mangé un raisin (car dans ce voyage je mangeais le matin très peu, même presque rien), je partis de Lucques […] »

VI. Les rencontres fortuites

1) Les rencontres joyeuses

- François Rabelais, *Pantagruel, op. cit,*

p. 70 : « Quelque jour, que Pantagruel se pourmenoit après soupper avecques ses compaignons par la porte dont l'on va à Paris, il rencontra ung eschollier tout jolliet, qui venoit par icelluy chemin : […] »

p. 96 : « Ung jour Pantagruel, se promenant hors de la ville, vers l'abbaye Sainct Antoine, devisant et philosophant avecques ses gens et aulcuns escholliers, rencontra ung homme, beau de stature et elegant en tous lineamens du corps, mais pitoyablement navré en divers lieux, et tant mal en ordre qu'il sembloit qu'il feust eschappé ès chiens, ou mieulx ressemblait ung cueilleur de pommes du pays de Perche. »

- François Rabelais, *Quart Livre, op. cit,* p. 117 :

« Au cinquieme jour jà commençans tournoyer le pole peu à peu, nous esloignans de l'Equinoctial descouvrismes une navire marchande faisant voile à horche vers nous. La joye ne feut petite tant de nous, comme des marchans : de nous entendens nouvelles de la marine, de eulx entendens nouvelles de terre ferme. »

- Claude de Taillemont, *Discours des Champs faëz, op. cit,* p. 74

« Au moyen de quoy ne cuidans presque pas estre encores à cheval, ce plaisant chemin nous feit arriver au lieu desiré, où se trouva semblablement et en mesme instant un jeune gentil-homme de nostre congnoissance ; dont fusmes fort joyeux. »

- Jacques Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit,* p.27 :

« Estans en ce fleuue nous aduisasmes une grande Nave qui estoit de la Rochelle, laquelle auoit la nuict precedente passé oure le port de Brest, où ils pensoyent aller pour pescher, mais les Mariniers ne sçauoyent où estoit le lieu. Nous nous accostames d'eux, et nous mismes ensemble un vn autre port, […]. »

- Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit,* 217

« Quand nous eûmes traversé cette île, nous rencontrâmes le Tibre à passer, de quoi nous n'avions nulle commodité pour le regard des chevaux et étions à même de retourner sur

nos pas : mais, de fortune, voilà arriver à l'autre rive les sieurs du Bellay, baron de Chasai, de Ma-rivau et autres. Sur quoi je passai l'eau ; et vins faire troc avec ces gentilshommes qu'ils pris-sent nos chevaux et nous les leurs. Ainsi ils retournèrent à Rome par le chemin que nous étions venus, et nous par le leur qui était le droit d'Ostia. »

2) Les rencontres barbares et malencontreuses

- François Rabelais, *Quart Livre, op. cit*, p. 221-223 :

« Au lendemain, rencontrasmes à poge neuf Orques chargées de moines, Jacobins, Jesuites, Cappussins, hermites, augustins, bernardins, celestins, theatins, egnatins, amadeans, cordeliers, carmes, minimes, et aultres sainctz religieux […]. Les voyant Panurge entra en excés de joye, comme asceuré d'avoir toute bonne fortune pour celluy jour et aultres subsequans en long ordre. […] Pantagruel restoit tout pensif et melancholicque. […] : quand le pilot consyderant les voltigemens du peneau sus la pouppe, et prevoiant un tyrannicque grain et fortunal […] »

- Jean de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*,

p. 115 :« Le dimanche suyvant ayans rencontré deux navires, marchans d'Angleterre, qui venoyent d'Espagne, apres que nos Matelots les eurent abordez, et veu qu'il y avoit à prendre dedans, peu s'en fallut qu'ils ne les pillassent. »

p. 120 : « Neantmoins ils tournerent et virerent tant à l'entour, qu'enfin ayans rencontré une Caravelle de pescheurs (lesquels voyans aller les nostres à eux se sauverent en terre et quitterent leur vaisseau), après qu'ils s'en furent saisis, non seulement ils y prindrent grande quantité de chiens de mer secs, des compas à naviger, et […] ils mirent en fond à grands coups de haches une barque et un bateau qui estoyent auprès. »

p. 125-126 : « Le dimanche suyvant , après que celuy qui estoit au guet dans la grande hune de nostre navire, eut, selon la coustume, crié : Voile, voile ! et que nous eusmes descouvert cinq Caravelles, ou grands vaisseaux, […], nos matelots, […] chantans le cantique devant le triomphe, les pensoyent desjà bien tenir : mais parce qu'estans au dessus de nous, nous avions vent contraire, et eux cependant singloyent et fuyoyent tant qu'ils pouvoyent, […], il ne nous fut pas possible de les joindre ni aborder. »

p. 539 : « Outre plus, durant que nous fusmes là à l'ancre, quelques pescheurs s'estans approchez ausquels nous demandasmes des vivres, eux estimans que nous nous mocquissions, ou que sous ce pretexte nous leur voulussions faire desplaisir se voulurent soudain reculer : mais nous les tenans à bords, pressez de necessité, estans encores plus

habiles qu'eux, nous jettasmes de telle impetuosité dans leur barque, qu'ils pensoyent à l'heure estre tous saccagez : toutesfois, sans leur rien prendre que de gré à gré, n'ayans trouvé, de ce que nous cherchions, sinon quelques quartiers de pain noir, […] ».

VII. L'équateur

1) L'équateur par Thevet et Léry

- **Le calme et la tempête :**
  - André Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*,

p. 125 : « La chaleur, quand nous y passâmes, ne me sembla guère plus véhémente qu'elle est ici à la Saint-Jean. Au reste, il y a force tonnerres, pluies et tempêtes. »
p. 127 : « Cette ligne passée, commençâmes à trouver de plus en plus la mer calme et paisible, tirant vers le cap de Bonne-Espérance. » p. 127

  - Jean de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 114 :

« Et apres cela (tombans en l'autre extremité) la mer fut si tranquille et calme, que durant ce temps nos vaisseaux demeurans fix sur l'eau, si le vent ne fust eslevé pour nous faire passer outre, nous ne fussions jamais bougez de là. »

- **La chaleur :**
  - André Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*, p. 342 :

« Poursuivant toujours note route six degrés deçà notre ligne, tenant le cap Nord jusques au quinzième d'avril, auquel temps connûmes le soleil directement être sous notre zénith, qui n'était sans endurer excessive chaleur, […]. »

  - Jean de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*,

p. 138 : « Davantage le soleil y est si ardent, qu'outre les vehementes chaleurs que nous y endurions, encores par ce que hors les deux parties nous n'avions pas l'eau douce, […] »
p. 516 : « Parquoy, sans faire plus long discours là-dessus, ayans ainsi en cest endroit le Soleil pour Zenith, et en la ligne directe sur la teste, je laisse à juger à chacun de l'extreme et vehemente chaleur que nous endurions lors. »

- **La pluie :**
  - André Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*, p. 340 :

« […] toutefois molestés d'une autre incommodité, c'est que jour et nuit ne cessait de pleuvoir ; ce qui néanmoins nous venait aucunement à propos pour boire, […]. Et Dieu sait

si nous ne bûmes pas notre saoule et à gorge dépliée, vu les chaleurs excessives qui nous brûlaient. Vrai est que l'eau de pluie en ces endroits est corrompue, pour l'infection de l'air dont elle vient, et [...], dont cette pluie est engendrée ; de manière que si on lave les mains, il s'élèvera dessus quelques vessies et pustules. »

- Jean de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 138 :

« Au surplus, la pluye qui tombe sous et és environ de ceste ligne, non seulement put et sent fort mal, mais aussi est si contagieuse que si elle tombe sur la chair, il s'y levera des pustules et grosses vessies : et mesme tache et gaste les habillemens. »

- **Rite de passage :**
  - Jean de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 142-143 :

« […] que nous passasmes le Centre, ou plustost la Ceinture du monde, les matelots firent les ceremonies par eux accoustumées en ce tant fascheux et dangereux passage. Assavoir pour faire ressouvenir ceux qui n'ont jamais passé sous l'Equateur, les lier de cordes et plonger en mer , ou bien, avec un vieux drappeau frotté au cul de la chaudiere, leur noircir et barbouillé le visage : toutesfois on se peut racheter et exempter de cela, comme je fis, en leur payant le vin. »

2) « L'équateur » par les nouvellistes et les romanciers

- **Le calme plat :**
  - François Rabelais, *Quart Livre, op. cit*, p. 547 :

« En laquelle abourder ne peut la nauf de Pantagruel : par ce que le vent nous faillit, et feut calme en mer. Nous ne voguions que par les Valentiennes changeans de tribort en babort, et de babort en tribord : […]. Et restions tous pensifz, matagrabolisez, sesolfiez, et faschez : sans mot dire les uns aux aultres. »

- **Pluie :**
  - François Rabelais, *Pantagruel, op. cit*, p. 290-292 :

« Mais au chemin, passans une grande campaigne, furent saysiz d'une grosse houzée de pluye. […] Lors se mirent en bon ordre et bien serrez. Adoncques Pantagruel tira sa langue seulement à demy, et les en couvrit comme une gelline faict ses poulletz. […], quand je les veiz aussi bien couvers, je m'en allay à eulx rendre à l'abrit : ce que je ne peuz, tant ilz

estoient, […]. Doncques le mieulx que je peuz, je montay par-dessus, et cheminay bien deux lieues sus sa langue, tant que je entray dedans sa bouche. »

- Marguerite de Navarre, *Heptaméron, op. cit,* p. 40 :

« Mais sur le temps de ce retour vinrent les pluies si merveilleuses et si grandes qu'il semblait que Dieu eût oublié la promesse qu'il avait faite à Noé de ne détruire plus le monde par eau, […] »

- Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit,* p. 362 :

« Je m'arrêtai là pendant tout le jour à cause d'une abondante pluie qui survint. Jusqu'alors, le temps, le chemin, tout nous avait été favorable. »

- **La chaleur :**
  - Boccace, *Décaméron, op. cit,* p. 55

« Mais si l'on suit mon avis sur ce point, nous ne passerons pas cette chaude partie du jour à jouer […], mais à conter des nouvelles […]»

- Marguerite de Navarre, *Heptaméron, op. cit,* p. 48 :

«Et s'il vous plait que tous les jours, depuis midi jusqu'à quatre heures, nous allions dedans ce beau pré le long de la rivière du Gave, où les arbres sont si feuillés que le soleil ne saurait percer l'ombre ni échauffer la fraîcheur, […]. »

VIII. La tempête

1) Les tempêtes antiques

- Virgile, *Enéide, op. cit,*

p. 35 : « D'un seul coup l'Eurus, et le Notus, et l'Africus, fécond en tempêtes, se sont abattus sur la mer, la bouleversent toute dans ses profondeurs et roulent vers les rivages de vastes flots. Alors s'élèvent le cri des hommes et les sifflements des câbles. Soudain les nuages dérobent le ciel et le jour aux yeux des Teucères ; sur la mer une nuit sombre s'étend ; les cieux ont tonné, et l'éther brille de feux redoublés, et l'univers offre aux hommes le spectacle de la mort présente.

Tout à coup Enée sent ses membres se glacer : il gémit sourdement, et, levant ses deux paumes vers les astres, il prononce les paroles suivantes : […].

Il parlait encore, que le souffle strident de l'Aquillon frappe en plein sa voie, et soulève les flots jusqu'aux astres. Les rames se brisent, puis la proue se détourne et livre aux vagues le flanc du navire. […] ».

p. 107 : « […] la mer de partout et de partout le ciel, un nuage d'un bleu noirâtre s'arrêta sur leur tête, portant avec lui la nuit et l'orage, et l'onde se hérissa dans les ténèbres. Le pilote lui-même, Palinure, du haut de sa poupe, s'écria : « Hélas ! pourquoi l'éther s'est-il enveloppé de nuage si lourds ? Que nous prépares-tu, Père Neptunes ? » Ayans dit, il ordonne aussitôt de serrer la voilure et de faire force de rames, présente obliquement les plis des voiles aux vents […]. »

- Homère, *Odyssée*, *op. cit*,

P. 96-97 : « A ces mots, prenant son trident et rassemblant les nues,

Il démonta la mer. Venus de tous les horizons,
Les vents soufflèrent en rafale, et la brume noya
Le rivage et les flots. La nuit tomba du haut du ciel :
Ensemble s'abattaient, faisant rouler de grandes houles,
L'Euros, le Notos, le Zéphyr hurlant, le clair de Borée.
Alors, sentant se dérober ses genoux et son cœur,
Ulysse dit, tout éploré, à son âme vaillante :
[…]
A ces mots, une grosse vague abrupte le frappa,
Dans un élan terrible, et fit chavirer le radeau,
D'où le héros fut projeté au loin ; […]
Il demeura lui-même enseveli un bon moment
Sans pouvoir remonter sous l'assaut des puissantes vagues
[…]
Il en sortit enfin et de sa bouche recracha
Les paquets d'âcre écume dont sa tête ruisselait.
Mais malgré sa douleur, il ne pensait qu'à son radeau.
S'élançant à travers les flots, il alla le reprendre
Et s'installa bien au milieu pour éviter la mort,
[…].

p.151 : « Zeus, maître des nuages, lança contre nous Borée
et ses terribles ouragans : il noya sous les nues
le rivage et la mer ; du haut du ciel tomba la nuit.
Nos vaisseaux couraient, donnant de la bande, et leurs voilures,
Sous la force du vent, se fendaient en mille morceaux.
[…]
Peut-être serais-je arrivé indemne en ma patrie ;
Mais la houle et Borée, au moment de doubler Malée,
Devaient me faire dévier au-delà de Cythère.
Alors, pendant neuf jours, des vents funestes m'emportèrent
Sur la mer aux poissons. […] »

2) Les tempêtes contemporaines

- Jacques Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit,*

p. 33 : « fusmes batus de la tempeste et du vent contraire : et suruint telle obscurité que nous ne peusmes auoir cognoissance d'aucune terre iusques audit iour S. Iean […] le brouillas fut si espais et le temps si mauuais que nous ne peusmes approcher de terre. […] Le lendemain qui estoit le XXV. le temps fut encores fascheux, obscur, et venteux, […] ».

p. 39-40 : « Nous allasmes vers Nordest iusques au leuer du soleil du l'endemain premier de Iuillet, auquel temps s'esleua vn brouillas et tempeste à cause dequoy nous abbaissasmes les velles, iusques à viron deux heures auant midy, que le temps se fist clair, […] »

p. 42 : « toute la nuict le temps fust fort mauuais et venteux »

p. 51 :« […] au Cap du Pré, où nous trouuasmes le flot tres-grand et fort peu de fond, a mer courroucee et tempestueuse, […]. »

p. 51-52 : « […] esloigné cinq ou six lieuës du Cap du Pré, et estans au trauers du fleuue eusmes derechef le vent contraire auec vn grand brouillas et obscurité, tellement qu'il nous fallut entrer en ce fleuue le Mardy Xiiij. du mois, […]. »

p. 66 : « Icy commença le vent d'Est auec tempeste et grande impetuosité, […] »

André Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit,*

p. 125 : « La chaleur, quand nous y passâmes, ne me sembla guère plus véhémente qu'elle est ici à Saint-Jean. Au reste, il y a force tonnerres, pluies et tempêtes. »

p. 365 : « Davantage est ce lieu dangereux à cause des eaux courantes, grandes et impétueuses, vents et tempêtes, qui là sont ordinaire. »
p. 407 : « Voilà, Messieurs, le discours de mon lointain voyage […]. Cependant si vous plaît agréablement recevoir ce mien écrit tumultuairement compris et labouré par les tempêtes et autres incommodités d'eau et de terre […] »

- Jean de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*,

p. 115 « […] voyans la mer ainsi haute et esmeuë, pensoyent à tous coups et à toutes minutes que les vagues nous deussent faire couler en fond. […]. Nous fusmes doncques ainsi agitez, et navigeasmes avec grandes difficultez jusques au trezieme jour apres nostre embarquement, que dieu appaisa les flots et orages de la mer. »
p. 121 « Le mercredi matin seiziesme de Decembre, que la mer s'esmeut derechef, les vagues remplirent si soudainement la barque, laquelle, dès le retour des isles Fortunées, estoit amarée à nostre navire, que non seulement elle fut submergée et perdue, mais aussi deux matelotz qui estoyent dedans pour la garder furent en si grand danger qu'à peine, en leur jettant hastivement des cordages, les peusmes nous sauver et tirer dans le vaisseau. »
p. 137 : « Pour retourner à nostre navigations, nostre bon vent nous estant failli à trois ou quatre degrez au deçà de l'Equateur, nous eusmes lors non seulement un temps fort fascheux, entremeslé de pluye et de calme, mais aussi selon que la navigation est difficile, voire tres-dangereux aupres de ceste ligne Equinoctiale, j'y ay veu, qu'à cause de l'inconstance des divers vents qui souffloyent tous ensemble, encores que nos trois navires fussent assez pres l'une de l'autre, et sans que ceux qui tenoyent les Timons et Gouvernails eussent peu faire autrement, chascun vaisseau estre poussé de son vent à part : […] »
p. 157 : « […] la tempeste s'eslevant si soudaine, que le cable qui tenoit l'ancre de nostre navire, ne pouvant soustenir l'impétuosité des furieuses vagues, fut tout incontinent rompu : nostre vaisseau ainsi tourmenté et agité des ondes, poussé qu'il estoit du costé du rivage, estant venu à n'avoir que deux brasses et demie d'eau […] peu s'en fallut qu'il ne touchast terre, et qu'il ne fust eschoué. Et de faict, le maistre, et le pilote lesquels d'estre les plus asseurez et donner courage aux autres, crierent deux ou trois fois, Nous sommes perdus, nous sommes perdus. Toutesfois nos matelots en grande diligence ferme ayans jetté une autre ancre, que Dieu voulut qui tint ferme, cela empescha que nous ne fusmes pas portez sur certains rochers d'une de ces isles de *Maq-hé*, […].Cest effroy et estonnement dura environ trois heures, durant lesquelles il servoit bien peu de crier, bas

bort, tiebort, haut la barre, vadulo, hale la boline, lasche l'escoute : car plustost cela se fait en pleine mer où les mariniers ne craignant pas tant la tourmente qu'ils sont pres de terre, comme nous estions lors. »

3) Les réécritures de la tempête

- François Rabelais, *Quart Livre, op. cit*, p. 221-257:

« […] quand le pilot consyderant les voltigemens du peneau sus la pouppe, et prevoiant un tyrannicque grain et fortunal nouveau commenda à tous estre à l'herte tant nauchiers, fadrins, et mousses, que nous aultres voyagiers : feist mettre voiles bas, […].

Soubdain la mer commença s'enfler et tumultuer du bas abysme, les fortes vagues batre les flans de nos vaisseaulx, le Maistral acompaigné d'un cole effrené, de noires Gruppades, de terribles Sions, de mortelles Bourrasques, siffler à travers nos antemnes. Le ciel tonner du hault, fouldroyer, esclairer, pluvoir, gresler, l'air perdre sa transparence, devenir opacque, tenebreux et obscurcy, si que aultre lumiere ne nous apparoissoit que des fouldres, esclaires, et infractions des flambantes nuées : […], les horrificques Typhones susprendre les montueuses vagues du courrant. Croyez que ce nous sembloit estre l'antique Cahos on quel estoient feu, air, mer, terre, tous les elemens en refraictaire confusion. […]

[…] Pantagruel prealablement avoir imploré l'ayde du grand Dieu Servateur et faicte oraison publicque en fervente devotion par l'advis du pilot tenoit l'arbre fort et ferme, frere Jan s'estoit mis en pourpoinct pour secourir les nauchiers. Aussi estoient Epistemon, Ponocrates et les aultres. Panurge restoit de cul sus le tillac pleurant et lamentant. […]

- Be be be bous, bous (respondit Panurge) […] je naye, je naye […] Bebe be bous bous […] hu, hu, hu, ha, ha, ha, ha, ha. Je naye. Zalas, Zalas, hu, hu, hu, hu, hu, hu. Bebe bous, bous bobous, bobous, ho, ho, ho, ho, ho. Zalas, Zalas. »

[…] – Il radote, dist frere Jan […]

- Inse.
- […]
- Orche.
- […]
- Uretacque hau (cria le pilot) Uretacque. La main à l'insail. Amene Uretacque. Bressine. Uretacque. Guare la pane. Hau amure, amure bas. Hau Urectacque. Cap en houlle. Desmanche la heaulme. Accappaye.

- En sommes nous là ? dist Pantagruel. Le bon Dieu servateur nous soyt en ayde.

- Acappaye hau, s'escria Jamet Brahier maistre pilot, acappaye. Chascun pense de son ame, et se mette en devotion, n'esperans ayde que par miracle des Cieulx.

- Faisons, dist Panurge, quelque bon et beau veu. […] faisons un pelerin.

- […]

- Helas (dist Panurge) […]. Un petit mot de testament frere Jan, mon pere, monsieur l'abstracteur mon amy, mon Achates, Xenomanes mon tout. Helas je naye, deux motz de testament. Tenez icy sus ce transpontin. »

[…]

« Terre, terre, s'escria Pantagruel, Je voy terre. Enfans couraige de brebis. Nous ne sommes pas loing de port. Je voy le Ciel du cousté de la Transmontane, qui commence à s'esparer. Advisez à Siroch.

[…]

- Si (dist Pantagruel) paour il a eu durant ce Colle horrible et perilleux Fortunal, pourveu que au reste il se feust evertué, je ne l'en estime un pelet moins. Car comme craindre en tout heurt est indice de gros et lasche cœur, […] aussi ne craindre quand le cas est evidentement redoutable, est signe de peu ou faulte de apprehension. […]»

Boccace, *Décaméron*, *op. cit*, p. 165, journée II, nouvelle 7 :

« Ils avaient déjà dépassé la Sardaigne et le terme du voyage leur semblait proche, lorsqu'un jour se levèrent soudain des tourbillons de vents fort violents qui ébranlèrent de telle sorte le vaisseau, où la dame se trouvait avec les marins, que plusieurs fois ils se crurent perdus. […] La troisième nuit venant et la tempêtes ne se calmant pas, mais, au contraire, redoublant de violence, ils ignoraient où ils se trouvaient, ne pouvant estimer leur position ni au moyen de leur savoir nautique, ni par la simple vue, car le ciel était complètement obscurci par les nuages et par la nuit […].

Sans autre espoir de se sauver, chacun pensant alors à soi et non aux autres, les marins lancèrent à la mer une chaloupe, jugée plus fiable que le navire en perdition, dans laquelle les capitaines se jetèrent. Les uns après les autres, en dépit des premiers qui s'y opposaient le couteau à la main, tous les hommes qui étaient à bord s'y précipitèrent à leur tour et, croyant échapper à la mort, allèrent au-devant d'elle ; […] »

- Marguerite de Navarre, *Heptaméron, op. cit*, p. 39-40 :

« Mais sur le temps de ce retour vinrent les pluies si merveilleuses et si grandes qu'il semblait que Dieu eût oublié la promesse qu'il avait faite à Noé de ne détruire plus le monde par eau, car toutes les cabanes et logis dudit Cauterets furent si remplies d'eau qu'il fut impossible d'y demeurer. […] Et quand ce vint à passer le Gave Béarnais qui, en allant, n'avait point deux pieds de profondeur, le trouvèrent tant grand et impétueux qu'ils se détournèrent pour chercher les ponts, lesquels, pour n'être que de bois, furent emportés par la véhémence de l'eau. »

IX. Les lieux d'arrivée

1) Les jardins

- Boccace, *Décaméron, op. cit*,

p. 52 « Le lieu susdit était sur une petite montagne quelque peu éloignée de nos routes, couverte d'arbustes variés et de plantes au vert feuillage, agréables à regarder. Au sommet, il y avait une demeure avec une belle et vaste cour au centre, des galeries, des salles, des chambres, chacune fort belle, remarquable et ornée de riantes peintures, avec des près alentours et de merveilleux jardins, des puits aux eaux très fraîches, des caves pleines de vins précieux (chose mieux faite pour des buveurs raffinés que pour le sobres et honnêtes dames). La demeure était parfaitement nettoyée ; dans les chambres, les lits étaient faits ; tout était garni des fleurs de la saison et couvert d'une jonchée que la compagnie, en arrivant, découvrit non sans un grand plaisir. »

p. 229-231 : « Puis, s'étant fait ouvrir le jardin tout entouré de murs qui jouxtait le palais, ils pénétrèrent ; la vue d'ensemble qu'ils en eurent dès le seuil leur parut si merveilleusement belle, qu'ils se mirent à en examiner très soigneusement tous les recoins. Ce jardin était entouré et parcouru d'un bout à l'autre en maints endroits par des allées très larges, droites comme des flèches et couvertes de treilles […] elles étaient en fleurs et exhalaient une odeur qui, se mélangeant au parfum de tant d'autres choses odorant çà et là dans ce jardin, leur donnait l'illusion d'être perdus au milieu de toutes les plantes aromatiques que l'Orient eût jamais produites. […] Il y avait au milieu de ce jardin, une pelouse qui non seulement ne déparait pas mais accentuait la beauté de l'ensemble, d'une couleur si verte qu'elle en paraissait noire, diaprée de mille variétés de fleurs peut-être, et entourée de cèdres et d'orangers très verts et très luxuriants qui portaient tout à la fois leurs anciens et leurs nouveaux fruits et des fleurs encore, flattant ainsi non seulement la vue par

l'ombre plaisante qu'ils dispensaient mais l'odorat aussi par l'agréable senteur qu'ils exhalaient. Au milieu de cette pelouse se trouvait une fontaine de marbre très blanc, merveilleusement sculptée, où l'eau sourdait naturellement ou artificiellement je ne sais, […].

La vue de ce jardin, de son parfait agencement, des plantes, de la fontaine et des ruisselets qui en dérivaient, enchanta à ce point chacune des dames et des trois jeunes gens qu'ils en vinrent à dire que si l'on pouvait créer le Paradis sur terre, on ne pouvait l'imaginer différents de ces lieux, ni concevoir comment le rendre encore plus beau. […]

[…] ils découvrirent une autre curiosité admirable de ce jardin qu'éblouis par les autres, ils avaient jusqu'alors négligée : ils virent, en effet, que le jardin était rempli de cent variétés peut-être de très beaux animaux […].»

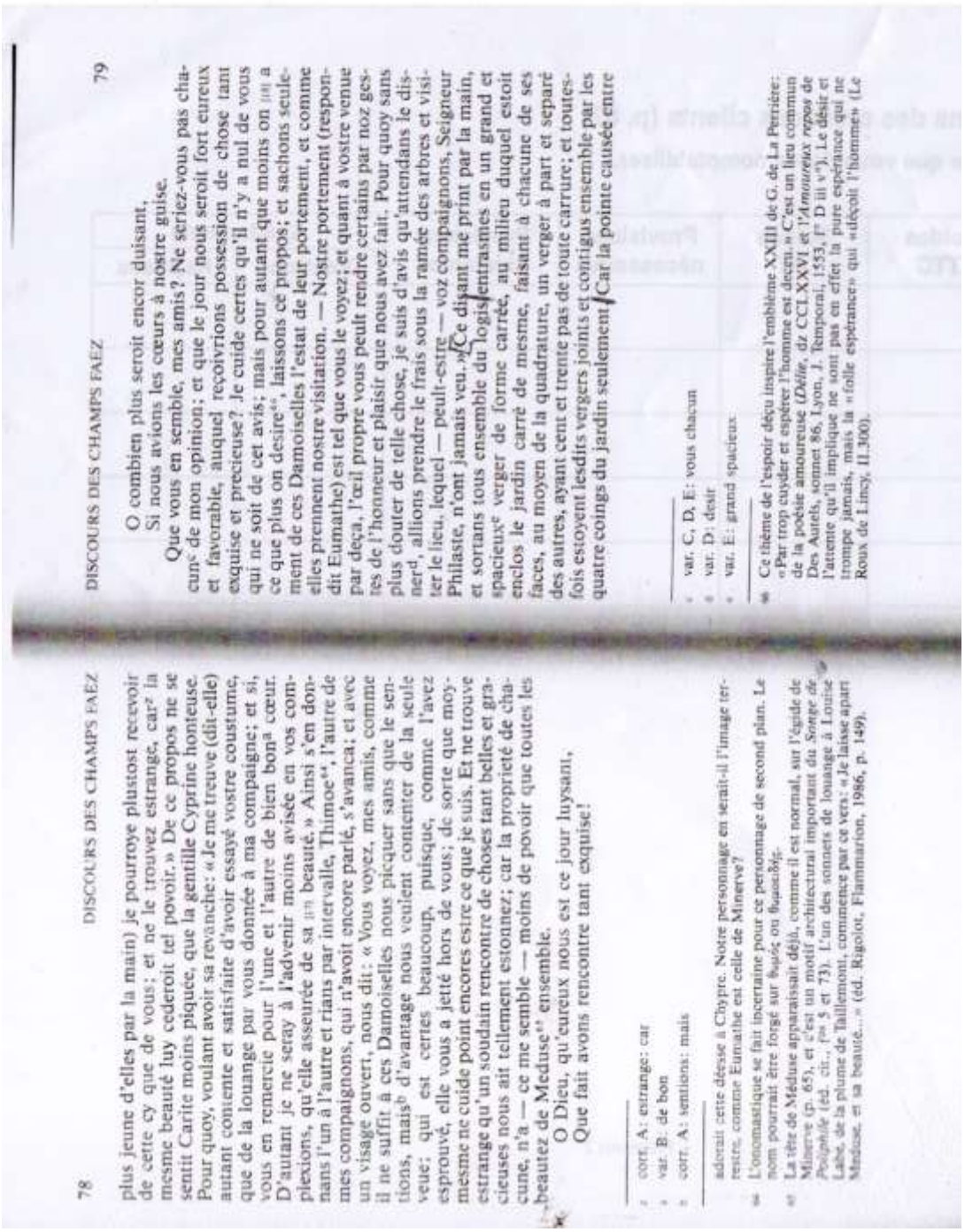
p. 530-531. « Selon la description que l'une d'elles me donna ensuite, l'étendue qui constituait le fond de la vallée formait un cercle, aussi parfait que s'il avait été tracé au compas, bien qu'on y perçût l'œuvre de la nature et non de l'homme. Elle n'avait pas plus d'un demi-mille de circonférence et était encerclée de six petites collines de modeste hauteur, […]. Les versants de ces petites collines descendaient de manière dégradée vers la plaine, comme on voit dans les amphithéâtres les gradins se succéder en haut en bas, de façon à restreindre peu à peu leur cercle. Et tous les versants orientés au sud étaient tout couverts de vignes, d'oliviers, d'amandiers, de cerisiers, de figuiers et de diverses autres sortes d'arbres fruitiers, sans qu'un pouce de terre ait été perdu. Les versants orientés au nord étaient couverts de petits bois de jeunes chênes, de frênes et d'autres arbres très verts et droits comme des « i ». […] La présence d'un petit ruisseau venait accroître le bonheur de ces lieux ; il tombait de l'une des vallée […] en faisant un bruit très agréable à entendre […] l'eau resserrée en un petit goulet s'écoulait très vite jusqu'au milieu de la plaine, où elle s'étalait en un petit lac […]. En regardant bien d'ailleurs, on ne voyait pas seulement le fond mais une telle quantité de poissons frétillant çà et là que le plaisir du spectacle se doublait d'émerveillement. »

p. 323: « Le jardin était si beau et si agréable qu'il ne se trouva personne pour désirer en sortir dans l'espoir de goûter plus de plaisir en quelque autre endroit ; le soleil avait tiédi d'ailleurs et ne les empêchait pas de suivre les chevreaux, lapins et autres animaux qui folâtraient en ces lieux et qui étaient déjà venus les importuner plus de mille fois, sautant au milieu d'eux ; ils se mirent donc à les poursuivre. »

- Marguerite de Navarre, *Heptaméron*, *op. cit*, p. 48 :

«[…] nous allions dedans ce beau pré le long de la rivière du Gave, où les arbres sont si feuillés que le soleil ne saurait percer l'ombre ni échauffer la fraicheur, […]. »

- Claude de Taillemont, *Discours des Champs faëz*, *op. cit*, p. 79-87 :



78 DISCOURS DES CHAMPS FAEZ

plus jeune d'elles par la main) je pourroye plustost recevoir de cette cy que de vous; et ne le trouvez estrange, car[a] la mesme beauté luy cederoit tel povoir.» De ce propos ne se sentit Carite moins picque, que la gentille Cyprine honteuse. Pour quoy, voulant avoir sa revanche: «Je me treuve (dit-elle) autant contente et satisfaite d'avoir essayé votre coustume, que de la louange par vous donnée à ma compaigne; et si, vous en remercie pour l'une et l'autre de bien bon[b] cœur. D'autant je ne seray à l'advenir moins avisée en vos complexions, qu'elle asseurée de sa m beauté.» Ainsi s'en donnans l'un à l'autre et rians par intervalle, Thimoe[cd], l'autre de mes compaignons, qui n'avoit encore parlé, s'avança; et avec un visage ouvert, nous dit: « Vous voyez, mes amis, comme il ne suffit à ces Damoiselles nous picquer sans que le sentions, mais[b] d'avantage nous veulent contenter de la seule veue; qui est certes beaucoup, puisque, comme l'avez esprouvé, elle vous a jetté hors de vous; de sorte que moymesme ne cuide point encores estre ce que je suis. Et ne trouve estrange qu'un soudain rencontre de choses tant belles et gracieuses nous ait tellement estonnez; car la proprieté de chacune, n'a — ce me semble — moins de povoir que toutes les beautez de Medusee[e] ensemble.

O Dieu, qu'eureux nous est ce jour luysant,
Que fait avons rencontre tant exquise!

a. corr. A: estrange; car
b. var. B: de bon
c. corr. A: sentions; mais

adorait cette déesse à Chypre. Notre personnage en serait-il l'image terrestre, comme Eumathe est celle de Minerve?

d. L'onomastique se fait incertaine pour ce personnage de second plan. Le nom pourrait être forgé sur θυμός ou θυμοειδής.

e. La tête de Méduse apparaissait déjà, comme il est normal, sur l'égide de Minerve (p. 65), et c'est un motif architectural important du *Songe de Poliphile* (éd. cit., fos 5 et 73). L'un des sonnets de louange à Louise Labé, de la plume de Taillemont, commence par ce vers: «Je laisse apart Medusee, et sa beauté…» (éd. Rigolot, Flammarion, 1986, p. 149).

var. C, D, E: vous chacun
var. D: desir
var. E: grand spacieux

Ce thème de l'espoir déçu inspire l'emblème XXIII de G. de La Perrière: «Par trop cuyder et espérer l'homme est deceu.» C'est un lieu commun de la poésie amoureuse (*Délie*, dz CCLXXVI et *l'Amoureux repos* de Des Autels, sonnet 86, Lyon, J. Temporal, 1553, f° D iii v°). Le désir et l'attente qu'il implique ne sont pas en effet la pure espérance qui ne trompe jamais, mais la «folle espérance» qui «déçoit l'homme» (Le Roux de Lincy, II,300).

DISCOURS DES CHAMPS FAEZ 79

O combien plus seroit encor duisant,
Si nous avions les cœurs à nostre guise,
Que vous en semble, mes amis? Ne seriez-vous pas chacun[a] de mon opinion; et que le jour nous seroit fort eureux et favorable, auquel reçoivrions possession de chose tant exquise et precieuse? Je cuide certes qu'il n'y a nul de vous qui ne soit de cet avis; mais pour autant que moins on [m] a ce que plus on desire[ef], laissons ce propos; et sachons seulement de ces Damoiselles l'estat de leur portement, et comme elles prennent nostre visitation. — Nostre portement (respondit Eumathe) est tel que vous le voyez; et quant à vostre venue par deça, l'œil propre vous peult rendre certains par noz gestes de l'honneur et plaisir que nous avez fait. Pour quoy sans plus douter de telle chose, je suis d'avis qu'attendans le diner[d], allions prendre le frais sous la ramée des arbres et visiter le lieu, lequel — peult-estre — voz compaignons, Seigneur Philaste, n'ont jamais veu.» Ce disant me print par la main, et sortans tous ensemble du logis, entrasmes en un grand et spacieux[e] verger de forme carrée, au milieu duquel estoit enclos le jardin carré de mesme, faisant à chacune de ses faces, au moyen de la quadrature, un verger à part et separé des autres, ayant cent et trente pas de toute carrure; et toutesfois estoyent lesdits vergers joints et contigus ensemble par les quatre coings du jardin seulement. Car la pointe causée entre

deux[67] par la carrure desdits vergers, venant fraper droitement aux coings dudict jardin, s'alloit à l'opposite tellement elargissant qu'elle faisoit en son triangle une belle et profonde serve, pleine [19] de plusieurs et diverses sortes[f] de poisson; ayant au surplus les bords et rives tapissées de menue herbe, et diverses fleurs, avec tant d'ormes, saules et autres especes d'arbres hauts et grans, que leur gracieux ombrage, avec le chant harmonieux d'une infinité de petis oiseaux, representoyent en ce lieu un vray paradis terrestre[68]. Ainsi liez se trouvoyent en formes carrées et triangles quatre vergers, et autant de serves en un seul rond, environné outre plus d'une belle et plaisante garenne fort peuplée de jeunes et tendres arbres; et entre deux faisoit la separation un grand et spacieux chemin, ombragé à tous costez de force pins et lauriers, tellement que le Soleil n'y pouvoit batre. Là nous estans quelque peu de plusieurs gracieux propos recreez, la mesme envie qui nous avoit tant esloignez, nous feit retourner contre le jardin par dessous certaines tonnes, faictes de bois charpenté à compartimens et laz d'amour, environnans à tous costez les extremitez desdits vergers, et par lesquelles l'on pouvoit aller de l'un à l'autre comme l'on vouloit. Ces tonnes dont je vous parle estoyent couvertes de plusieurs especes de jeunes arbres, entrelacez si subtilement l'un dedans l'autre, que la diversité des fruits pendans au dedans representoyent aux yeux, par [20] la varieté de leurs couleurs, une infinité de choses, et tellement esblouissoyent, en les regardant, le sens et la veue, qu'on oublioit toute chose, et presque soy-mesme, estant[g]

f corr. A: diverse sorte (erratum)

g corr. A: soy-mesme: estant

67 Le passage est un peu difficile. A la suite de G.-A. Pérouse («Claude de Taillemont enchanteur mondain...», art. cit.), nous proposons en annexe (p. 273) une reconstitution de ce jardin.

68 Dans les *Azolains*, le jardin «myparti en quarré» (comme, p. 79, ce «verger de forme carrée») est comparé à un «Paradis terrestre» (éd. cit., f[os] 9 v° et 10 v°).

d'avantage à chacun coing desdictes tonnes, un grand pavillon carré, et faict de mesme, avec tables et sieges au-tour; là povoit l'on voir le fruict blanc, noir, jaune et rouge, et de toutes sortes et couleurs depuis le haut jusques au bas, et ainsi qu'estoyent les branches entre-lacées, faire mille laz-d'amour, cernes et compartimens de telle grâce qu'il sembloit nature s'estre de tout point dediée à tel ouvrage. Il ne faut demander en quel estat estoit le cœur, puisque l'œil se trouvoit tant empesché, et mesmement en compaignie qui par sa presence embellissoit d'avantage le lieu; tellement qu'estans assis dans l'un des pavillons, avions oublié le jardin et nous-mesmes, quand la sage Eumathe, congnoissant nostre esbahissement, en sous-riant nous dist: «Ce n'est rien, mes amys, il faut voir d'avantage, à celle fin que vous jugez si nous sommes logées ès champs Elisées[69], ou non. — Je ne say, madame (respondit Theleme) quelle comparaison faire de ce lieu cy aux champs Elisiens, car onques n'y ay esté, mais j'ose bien dire, suyvant le rapport de ma veue, que nous sommes aux [21] champs faeez[70], ou vostre beauté me deçoit.» A ce ne repliqua aucune chose Eumathe; ains chantant de gayeté de courage, se leva.

69 On est tenté de voir dans cet échange une trace du *Songe de Poliphile*, dont l'Ile de Cythérée est «plus belle que les champz Elysées dont les Poetes Grecz et latins ont faict si grande mention» (éd. cit., f° a iii). Poliphile croit un instant être parvenu au Champs Elysées (éd. cit., f° 84). Dans *Le Pérégrin* de Caviceo le voyage aux Champs Elysées a bien lieu (trad. F. Dassy, Lyon, Cl. Nourry, 1528, III, f° 109).

70 C'est-à-dire enchantés, hantés par les fées. Poliphile dit: «je pensoie que ce feust enchantement, ou estre arrivé en quelque pays de Faerie» (éd. cit., f° 65 v°). On sait comment l'ignorance de ce mot a déformé le titre (v. Introd. p. 36). Pourtant, le mot «phée» se trouve dans *Pantagruel* (XIX éd. Saulnier, Droz, 1965, pp. 153 et 155), et «fayé» apparaît trois fois dans le sixième des *Comptes amoureux de Madame Jeanne Flore* (éd. cit., pp. 208 et 209), comme, ici, p. 265. Il était très présent dans la culture médiévale (v. L. Harf-Lancner, *Les fées au moyen âge*, Champion, 1984, p. 59) et sa trace persiste jusqu'à l'époque moderne: H. Dontenville, dans son *Histoire et géographie mythiques de la France* (Maisonneuve et Larose, 1973, p. 305) retrouve des «fayettes» au nord de Lyon.

Et nous, ayans longuement tournoyé par ce plaisant lieu, parvinsmes finalement au sumptueux jardin, la beauté et excellence duquel tourna nos esprits en merveilleuse admiration; car, au lieu de muraille, luy servoit de closture une belle et plaisante haye de buys, de la hauteur de quatre pieds et demi, fort espoisse, et les fueilles tant serrées et unies ensemble, qu'il sembloit, par l'ordonnance et commandement de nature aucunes d'elles n'oser rompre son ordre et passer sa compaigne[71]. Et qui plus est, en telle union aucunes, un peu rougissans[b], prestoyent une merveilleuse grâce à tout l'ouvrage; au dedans duquel joignoit une grande et spacieuse allée, couverte et ombragée d'une belle treille haut-elevée et faite en voulte[c], soustenue de plusieurs jeunes pins hauts et droits, plantez par dedans la haye à distance egale l'un de l'autre d'environ six pas, et elevez en forme de pointe de toute la teste au dessus de la treille; à l'autre costé de laquelle, et au dedans du jardin, estoit ladicte allée close d'une paliere garnie de force rosiers, desquels au droit de chaque pin estant à l'opposite s'elevoit une pomme faicte en forme [72] de sphere, tant semée et couverte, ensemble les palis, de roses rouges et blanches, qu'à peine se monstroyent les fueilles. Mais la diverse et soueve senteur des fleurs, dont estoit le dedans du jardin peuplé, nous invita à voir plus outre; car il n'y avoit pied de terre qui ne fust tout formé en triangle, quadrangle, en cœur, compartimens, ou fleurs-de-lis; le tout couvert de fleurs de plusieurs couleurs, tant bien appropriées et assorties, qu'elles representoyent au vif la chose mesme. Et estoyent toutes ces formes separées l'une de l'autre par petis chemins clos et fermez d'autres palieres basses, et enrichies de menues branchettes de pommier passées l'une dans l'autre

b var. E: rougissantes
c var. D: voultes

71 Cette subordonnee est une citation des *Azolains* (éd. cit., f° 10).

comme un filé, d'où pendoyent[a] [72] plusieurs petites pommes blanches comme laict, figurans assez au vif, et à l'œil amoureux, une infinité de petis tetons de jeunes Damoiselles[73]. Et ici je pren à tesmoins ceux qui ayment, si par telle representation ils n'eussent, comme nous, jetté quelque petit souspir, rememorans que des choses plus desirées la seule ombre ou figure est seulement, et le plus souvent, permise à nostre veue[74]. De ces petits chemins nous entrasmes en une place carrée, située droitement au milieu du jardin, et ceinte tout au-tour de gros genets floris, tan bien toutefois [73] rengez et joints ensemble, qu'on n'eust sceu voir le jour à travers. En ce[b] lieu estoyent plantez en egale distance plusieurs orangers, grenadiers et citronniers, elevans au dessus, et non fort haut, leurs testes pleines de fruits et fueilles en grande[c] abondance. Mais aux coings et quatre carrés dudict clos, l'on trouvoit autant de pavillons grans, et de merveilleux artifice, deux desquels couvroit et ombrageoit l'odorant jassemin blanc et jaune planté à leur pied; et pendoyent les fleurs et fueilles par dedans à gros flocs et mouchets, redoublans l'un sur l'autre; au moyen de quoy tomboyent lentement, et par intervalles, les fleurs sur ceux qui estoyent dessous, avec une senteur tant soueve que merveilles. Les autres deux estoyent couvers de griotiers ou cerisiers, desquels le fruict passant au dedans ne esjouissoit moins la veue, que les fueilles la deffendoyent du

a corr. A: pen-pendoyent
b var. B: cestuy
c var. B: tresgrande

72 La répétition expressive de la syllabe initiale est un phenomène connu (v. Brunot, *op. cit.*, p. 197). Nous préférons cependant opter pour une duplication accidentelle par le prote, au passage de la ligne.

73 C'est une image pétrarquiste qu'on retrouve dans *La Tricarite* (dz 68, vers 1, éd. cit., p. 157). Voir p. 170, n. 166.

74 Insatisfaction commune chez les néo-platoniciens (v. F. Joukovsky, *Le regard intérieur*, Paris, Nizet, 1982, pp. 213-223).

Soleil. Or estoit le contenu de ce pourpris[75] entierement compassé en forme de labirynt, par petis sentiers faits entre deux hayes de grozeillers et plantes de framboises, les branches jointes et liées l'une sur l'autre, à jour, et façon de cœur[k] tellement que le petit fruict vert et rouge se monstroit à tous costez; et estoyent ses conduits tant ingenieusement entrelacez, que plus [124] on alloit avant, moins se trouvoit l'on avansé; de sorte que cuidant estre dedans, l'on se trouvoit bien souvent dehors. D'avantage lesdits chemins, comme plus aprochoyent le milieu, se haulsoyent un chacun d'un degré, en maniere que petit à petit venoyent elevant au milieu d'eulx une plate forme ronde et peuplée d'herbe fort grande, ceinte et environnée de petis et tendres lauriers. Là se monstroit une superbe et triomfante fontaine, dont la source montoit par un gros et creux pilier de jaspe, haut enlevé et enrichi de plusieurs festons et fueillages d'or et azur, puis sortoit par la gueule de trois dragons d'or[76], mis et affigez[m] au bout d'iceluy pilier, par si grand artifice et abondance, que tombant l'eau d'un chacun sus une grande table de marbre gris estant au dessous, resailloit si haut et loing, que tout le labirynt estoit incessamment arrosé et aspergé de menu eau, causant une frescheur indicible. Au bas dudict pilier estoyent les trois Grâces[77],

m var. E: assignez

75 C'est un mot des *Azolains* (éd. cit., f° 10).

76 Dans le sixième des *Comptes amoureux de Madame Jeanne Flore*, Hélias le blond affronte un dragon. Dans le *Poliphile* de Béroalde de Verville, c'est la nécessité d'échapper à un dragon qui conduit le héros à un «lieu fort plaisant et agréable» (éd. de M. Guillemot, Paris, 1600, VI). Ici, cette figure n'a plus qu'une valeur ornementale.

77 Cette fontaine est décrite dans le *Songe de Poliphile* (éd. cit., f° 29 v°) puis évoquée dans *Gargantua*, où apparaît également un labyrinthe au centre d'un jardin (éd. Calder-Screech, Droz, 1970, ch. LIII, pp. 294-295). Voir E. Kretzulesco-Quaranta, *Les jardins du songe. Poliphile et la mystique de la Renaissance* (Paris, Belles Lettres, 1986, p. 145). La position centrale de la fontaine et ses Grâces sont empruntées au *Songe de Poliphile*, dont G. Polizzi a indiqué combien la découverte fut précoce dans les milieux lyonnais (v. «Thélème ou l'éloge du don: le texte rabelaisien à la lumière de l'*Hypnerotomachia Poliphili*» *Réforme, Humanisme, Renaissance*, n° 25, décembre 1987, p. 41).

taillées en bosse, de pierre verte comme emeraude, et couronnées de chapeau de fleurs et fueilles d'or; lesquelles, droites sur leurs pieds et tournées dos contre dos au rond du pilier, sembloyent, tant estoyent bien faictes, rire et presenter à ceux qui les regardoyent fleurs et roses avec les mains, jettans outre [125] plus et rendans l'eau par leurs mamelles, dans un grand bassin d'albastre soustenu, outre le gros, de plusieurs autres petis piliers de rare[n] et estrange façon; et de là descendue de rechef en une grande cuve de pierre noire, s'en alloit par conduits sous-terrains arroser tout le jardin, les vergers, et pour son dernier office, rendre aux serves dont nous avons parlé[o]. Ceste fontaine se montroit fort elevée, pour cause, comme j'ay jà dit, des secretes montées du labirynt, lequel aussi l'on voyoit peu à peu, et tendant à son milieu, haulsé[p], tellement que de tous costez et autant loing que prés, on la[q] povoit entierement voir et choisir. Je ne say qui avoit esté le maistre et inventeur de cet ouvrage, mais j'ose bien dire qu'il n'y avoit chose qui ne surmontast le sens et entendement humain. Tellement que, plus esbahi que jour de ma vie n'avoye esté, regardoye ententivement celle fontaine, quand j'apperceu au dessus du pilier, l'image et effigie de la sage Eumathe taillée au vif; et au dessus de sa teste, le ciel avec ses astres figuré, et entaillé fort ingenieusement. En l'une[r] des mains elle tenoit un livre et de l'autre mouvoit et contournoit lesdits astres, foulant outre-plus sous l'un de ses pieds fortune et

n var. E: race
o var. E: nous a nous parlé
p var. D: hausser
q corr. A: le
r corr. A: ingenieusement, en l'une

volupté, tant pressées et contraintes qu'elles sem[p]bloyent ne se povoir relever. Mais du cerveau et crane de sa teste sortoyent trois cornes d'abondance, d'une grande et merveilleuse hauteur, et peintes de mesme le pilier, fort richement; lesquelles, passans par le milieu de ce ciel, venoyent à se separer en triangle, et faire contre leur milieu une panse ou bosse en dehors, jusqu'à tant qu'aprochant en haut, de leurs bouches et festons qui en sortoyent, se venoyent à reserrer ensemble par le moyen d'un chapeau de triomphe, au dessus duquel s'elargissoit de-rechef et floronnoit en un, leur abondance bien au large et en façon d'un bouquet, peuplée de fruits et fleurs en grand nombre; et par dedans, plusieurs tuyaux qui poulsoyent contre-mont, et ainsi que sanguettes ou glissoires, petis filets d'eau de la grosseur du doigt seulement, passez neantmoins et entre-lacez, ressaillans en haut, l'un dans l'autre, de si bonne grâce qu'il sembloit que ce fussent iaz ou filez d'amour faits de vergettes d'argent ou cordes de perles; et, qui plus est, sortans de grande force et roideur par ces petis cornets, faisoyent un bruit et soufflement si doux que merveilles, jusques à ce qu'estans bien haut et elargis en l'air, estoyent par le vent çà et là dispersez, arrosans par tel moyen tout le jardin, et encor plus outre. De [27] voir telles choses je fu plus estonné que devant, pour-autant que je n'en povoye comprendre la signification. Mais, regardant aux pieds de la statue dont vous ay parlé, j'apperceu en une forme ovale ces quatre Vers escritz:

Ce labirynt, cette source et liqueur
Figures sont de ma grâce et faveur;
Pour en gouster, null'ayde[x 78] ne demande
De ceux auxquels par mon sens je commande,
ains de Vertu.

x corr. A: nul l'ayde

78 L'esprit de ces vers nous conduit à lire «nulle» et à faire de «demande» un impératif.

Ayant plusieurs fois leu et releu ce quatrain, je commencay quelque peu à entendre le faict; parquoy me tournant vers la belle Eumathe: «Je croy (di-je) Ma-damoiselle, qu'onques chose ne fut mieux ny plus proprement dépeinte et figurée, que vous estes par ce labirynt et ce qu'il enclost; mais pour ce que je ne puis entierement comprendre le sens de l'escript, pour cause de sa brieveté, je vous supply vouloir satisfaire à l'envie que j'ay d'en estre sage. — J'avoye estimé (respondit-elle) jusques ici, que l'experience rendist l'homme savant, mais vostre demande a tellement eloigné de moy ce cuider, que je m'en trouve deceue; toutesfois suis-je contente, à [28] l'imitation des bons confesseurs, et quand viendra à propos, vous[t] rememorer de ce que mieux savez que moy. Seulement me semble pour le present licite nous retirer au logis pour disner, après lequel en deviserons plus amplement.» Lors chacun laissa ce plaisant lieu, et usant des plus gracieux devis et entretiens dont se povoit aviser, retournasmes au logis, garni de plusieurs belles chambres et sales, ayans pour la plus-part veue sur les vergers et jardin[u], avec toutes leurs commoditez; et estoit separé en deux corps, serrans[v] au milieu d'eulx une grande et spacieuse court, et estendus par le devant au long d'un grand et large chemin fort droit, et ombragé à tous costés de gros ormes et sapins, ausquels ne defailloit presque en nul temps la musique sauvage du plaisant rossignol[79]. Un peu

t corr. A: nous (pas d'erratum, mais correction manuscrite)
u var. D: jardins
v var. B: servans

79 Cet oiseau joue un grand rôle dans le *Songe de Poliphile* (éd. cit., f[os] 111 et 157 v°), dans *Le Pérégrin* de Caviceo souvent réédité jusqu'en 1540 (éd. cit., f° 110), et plus encore dans le *Compte du Rossignol* attribué à G. Corrozet (Lyon, J. de Tournes, 1547). Rappel de la légende de Philomèle (*Métamorphoses*, VI, 412-674), il signale, au moins depuis Pétrarque (*op. cit.*, sonnet X), la poésie amoureuse (Du Bellay, Chant du desespéré, v. 38 [*Vers lyriques*, éd. Chamard S.T.F.M., p. 37], *Délie*, CCLV.5 ou CCCXLII.7, F. Habert, *Le Jardin de foelicité* [éd. cit., f° D i v°], *La Tricarite*, dx liminaire).

2) Les palais

- Boccace, *Décaméron, op. cit,*

p. 52 : « Au sommet, il y avait une demeure avec une belle et vaste cour au centre, des galeries, de salles, des chambres, chacune fort belle, remarquable et ornée de riantes peintures, avec des près alentour et de merveilleux jardins, des puits aux eaux très fraîches, des caves pleines de vins précieux […]. La demeure était parfaitement nettoyée ; dans les chambres, les lits étaient faits ; tout était garni des fleurs de la saison et couvert d'une jonchée que la compagnie, en arrivant, découvrit non sans un grand plaisir. »

p. 229-230 : […] jusqu'à la porte d'un très beau et riche palais situé légèrement en hauteur, sur un petit coteau. Là ils entrèrent et parcoururent tous les lieux, et trouvant les grandes salles et les chambres soignées et décorées superbement pourvues de tout ce qu'il convient, ils manifestèrent leur enchantement et jugèrent magnifique le maître de l'endroit. »

- Michel de Montaigne, *Journal d'un voyage, op. cit*, p. 175-177 :

p. 175-177 : « Nous détournâmes en chemin sur la main droite environ deux milles pour voir un palais que le duc de Florence y a bâti depuis douze ans, où il emploie tous ses cinq sens de nature pour l'embellir. […] Le bâtiment y est méprisable à le voir de loin, mais de près il est beau, mais non des plus beaux de notre France. Ils disent qu'il y a six vingts chambres meublées ; nous en vîmes dix ou douze des plus belles. Les meubles sont jolis, mais non magnifiques.

Il y a de miraculeux une grotte […]. A un seul mouvement toute la grotte est pleine d'eau, tous les sièges vous rejaillissent l'eau aux fesses ; et fuyant de la grotte, montant contremont les escaliers du château, il sort de deux en deux degrés de cet escalier, qui veut se donner ce plaisir, mille filets d'eau qui vous vont baignant jusques au haut du logie. […] Il y a mille gardoirs et étangs, et tout cela tiré de deux fontaines par infinis canaux de terre. Dans une très belle et grande volière […]

p. 180-182 : « L'après-dînée, eux quatre gentilshommes et un guide prirent la poste pour aller voir un lieu du duc qu'on nomme Castello. […]

J'oubliais qu'au palais de ce prince, en l'une des salles, il se voit la figure d'un animal à quatre pieds, relevé en bronze sur un pilier, représenté au naturel, d'une forme étrange, le devant tout écaillé, et sur l'échine je ne sais quelle forme de membre, comme des cornes. […] »

p. 233-235 : « Là se voit ce fameux palais et jardin du cardinal de Ferrare : c'est une très belle pièce, mais imparfaite en plusieurs parties, et l'ouvrage ne s'en continue plus par le cardinal présent. J'y considérai toutes choses fort particulièrement : j'essayerais de le peindre ici, mais il y a des livres et peinture publiques de ce sujet. […] Sous le palais, il a y des grands creux, faits par art, et soupiraux qui rendent une vapeur froide et rafraîchissent infiniment tout le bas du logis ; cette partie n'est toutefois parfaite. J'y vis aussi plusieurs excellentes statues, et notamment une nymphe dormante, une morte et une Pallas céleste. »
p. 346-348 : […] c'est un endroit appartenant au cardinal Gambara, qui est fort orné, et surtout si bien pourvu de fontaines, qu'en cette partie il paraît, non seulement égaler, mais surpasser même Pratolino et Tivol. […]. Le palais est petit, mais d'une structure agréable. Autant que je puis m'y connaitre, cet endroit l'emporte beaucoup [sur bien d'autres] par l'usage et l'emploi des eaux. […].

3) Les paysages

- **Paysages idylliques :**
  - Boccace, *Décaméron, op. cit*, p. 705

« un petit bois peu éloigné du palais […] ils virent les animaux, tels que chevreuils, cerfs, et autres, protégés des chasseurs par la menace de la peste, qui les attendaient comme s'ils étaient sans crainte ou apprivoisés. S'approchant tantôt de l'un et tantôt de l'autre, au point qu'ils auraient pu les attraper, les faisant courir et sauter, ils jouèrent avec eux un moment.»

  - André Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*,

p. 154 « Bref, ce lieu est fort plaisant et fertile. Et si l'on entre plus avant, se trouve un plat pays couvert d'arbres autres que ceux de notre Europe ; enrichi davantage de beaux fleuves, avec eaux merveilleusement claires et riches de poisson. »
p. 155-158 « De la rivière de Ganabara, autrement de Janaire, & comme le pays où arrivâmes fut nommé France Antarctique. » « […] cette grande rivière nommée Ganabara […] distante de là où nous étions partis, de trente lieues ou environ. […] Je dirai entre les louanges de notre rivière que là près le détroit se trouve un marais ou lac provenant le plus grande part d'une pierre ou rocher, haute merveilleusement et élevée en l'air en forme de pyramide, et large en proportion, qui est une chose quasi incroyable. Cette roche est exposée de tous côtés aux flots et tourmentes de la mer. Le lieu est à la hauteur du

Capricorne vers le sud, outre l'équinoxial vingt-et-trois degrés et demi, sous le tropique de Capricorne. »

p. 75-76 : « En l'une de ces îles, nommée Ténériffe, y a une montagne de si admirable hauteur […]. Cette montagne est appelée le Pych, en tout temps quasi nébuleuse, obscure et pleine de grosses et froides vapeurs, et de neige pareillement ; […] »

- Jean de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*, p. 147-148 :

« […] les forest, bois, et herbes de ceste contrée là aussi verdoyantes que sont cees de nostre France és mois de May et de Juin : ce qui se voit tout le long de l'année, et en toutes saisons en ceste terre du Bresil. »

- Jacques Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit*,

p. 18-19 « […], et tirasmes vers le Nord depuis le Cap de Bonne-veuë iusques à l'Isle des Oyseaux, laquelle estoit entierement enuironnée de glace, qui toutesfois estoit rompue et diuisee en pieces, mais nonobstant ceste glace nos barques ne laisserent d'y aller pour auoir des oyseaux, desquels y a si grand nombre que c'est chose incroyable à qui ne le void, parce combien que ceste Isle, laquelle peut auoir vne lieuë de circuit, en soit si plaine, […]. »

p. 23 « I'appelay ceste Isle du nom de S. Catherine en laquelle vers Est, y a vn pays sec et mauuvais terroir enuiron vn cart de lieuë, pour ce est-il besoin faire vn peu de circuit, en cest Isle est le port des Chasteaux […] »

p. 34-35 « […] trois Isles, desquelles y en auoit deux oetites droites comme vn mur, en sorte qu'il estoit impossible d'y monter dessus, et entre icelles y a vn petit escueil. Ces Isles estoyent plus remplies d'oiseaux que ne seroit vn prè d'herbe, […] y auoit vne autre Isle du costé d'Ouest qui a viron deux lieuës de longueur et autant de largeur, […]. Ceste Isle est enuironnee de sablon, et autour d'icelle y a vne bonne source de six ou sept brasses de fond. Ces Isles sont de meilleure terre que nous eussions oncques veuë, en sorte qu'vn champ d'icelle vaut plus que toute la terre Neufue, nous la trauasmes plaine de grands arbres, de prairies, de campagnes plaines de froment sauuage, et de pois qui estoyent fleuris aussi espais et beaux comme l'on eust peu voir en Bretagne […], l'on y voyait aussi grande quantité de raison ayant la fleur blanche dessus, des fraises, roses incarnates, persil, et d'autres herbes de bonne et forte odeur.»

p. 39 : « […] vn tresbeau Cap de terre nommé la Cap d'Orleans. Toute ceste terre est basse et plate, et la plus belle qu'il est possible de voir, plaine de beaux arbres et prairies, il est

vray que nous n'y peusmes trouuver de port, parce qu'elle est entierement plaine de bancs et sables. »

p. 40-41 : « Neantmoins nous descendismes ce iour en quatre lieux pour voir les arbres qui y estoyent tres-beaux, et de grande odeur, et trouuasmes que c'estoyent Cedres, Yfs, Pins, Ormeaux, Blancs, Fresnes, Saulx, et plusieurs autres à nous incogneus, tous neantmoins sans fruit. Les terres où il n'y a point de bois sont tresbelles et toutes plaines de poids, de raison blanc et rouge ayant la fleur blanche dessus, des fraizes, meures, froment sauuages comme seigle qui semble y auoir esté semé et labouré, et ceste terre est de meilleure temperature qu'aucune qui se puisse voir et de grande chaleur, l'on y voit vne infinité de griues, ramiers et autres oiseaux, en somme il n'y a faute d'autre chose que de bons ports. »

- **Paysages dévastés :**
  - Jacques Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit,*

p. 27 : « […] lequel i'estime estre vn des meilleurs ports du monde, et fut appellé le port de Iacques Cartier. Si la terre correspondoit à la bonté des ports, ce seroit vn grand bien, mais on ne la doit point appeler terre, ains plustost cailloux et rochers sauuages, et lieux propres aux bestes farouches : […] et en l'Isle de Blanc-sablon n'y autre chose que mousse, et petites espines et buissons çà et là sechez et demy morts. Et en somme ie pense que ceste terre est celle que Dieu donna à Cain : […] »

p. 30 : « […] enuiron trente cinq lieuës loin du Cap-double, et trouuasmes des montagnes treshautes et sauuages, entre lesquelles l'on voyait ie ne sçay quelles petites cabannes et pour ce les appellasmes les montagnes des Cabannes : les autres terres, et montagnes sont taillees, rompues, et entrecoupees, et entre icelles et la mer, y en a d'autres basses. »

p. 32 : « Le pays est plat, et consiste en mauuaise terre : […] »

  - Michel de Montaigne, *Journal de voyage, op. cit,* p. 368 :

« Cette maison n'a pas tant de beauté que de nom ; l'assiette en est laide plutôt qu'autrement ; le jardin petit, carré, où les allées sont relevées de bien 4 ou 5 pieds : les carreaux sont en fond où il y a force fruitiers et peu d'herbes ; les côtés desdits carreaux ainsi enfoncés, revêtus de pierre de taille. Il faisait tant de neige, et le temps si âpre de vent froid, qu'on ne voyait rien du pays. »

X. La place de Dieu au sein des grands axes du déplacement

1) Les formulations types lors des départs et arrivées

- François Rabelais, *Quart Livre, op. cit,* 85 :

« Là Pantagruel leurs feist une briefve et saincte exhortation toute auctorisée des propous extraictz de la saincte escripture, sus l'argument de la naviguation […]. Après l'oraison feut melodieusement chanté le psaulme de sainct roy David, […] »

- Jacques Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit,* p. 67

« […] auquel lieu nous courusmes grande fortune pour les vens d'Est, laquelle nous supportasmes par l'aide de Dieu, […]

- André Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique, op. cit*,

p. 58 : « Et de ma part, pour de sa seule grâce avoir tant favorisé notre voyage, que, nous donnant le vent si bien à poupe, nous avons tranquillement passé le détroit, et au de là aux Canaries, […]. »

p. 156 : « après avoir loué et remercié (comme le vrai chrétien doit faire) Celui qui nous avait pacifié la mer, les vents, bref, qui nous avait donné tout moyen d'accomplir si beau voyage, […] »

- Jean de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit,*

p. 161 : « […] la premiere chose que nous fismes, apresavoir mis pied à terre, fut de tous ensemble en rendre graces à Dieu. »

p. 507 : « […] ayant levé l'ancre, nous mettans en la protection de Dieu, nous nous mismes derechef à naviger sur ceste grande et impetueuse mer Oceane et du Ponent. »

p. 537 : « Parquoy pour la conclusion de tout ce que j'ay dit ci-dessus touchant nos afflictions, à fin de mieux faire entendre l'extreme extremité où nous estions tombez, et qu'au besoin, n'ayans plus nul respit, Dieu eut pitié de nous et nous assista : apres que nous luy eusmes rendu graces de nostre delivance prochaine, […] »

p. 146 : « […] nous eusmes la veuë de l'Inde Occidentale […] nous en fusmes joyeux, et en rendismes graces à Dieu de bon courage. Et de fait parce qu'il y avoit pres de quatre mois, que sans prendre port nous branslions et flotions sur mer, nous estans souvent venu en l'entendement que nous estions comme exilez, il nous estoit advis que nous n'en deussions jamais sortir. »

2) La présence de Dieu lors des tempêtes

- Jacques Cartier, *Voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, op. cit*,

p. 66-67 : « […] le vent se changea et vint de Su, lequel nous conduit dans le golfe, si bien que par la grace de Dieu nous entrasmes le lendemain qui estoit le ix. d'Aout […] ».

- Jean de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, op. cit*,

p. 115 : « Nous fusmes doncques ainsi agitez, et navigasmes avec grandes difficultez jusques au trezieme jour apres nostre embarquement, que Dieu appaisa les flots et orages de la mer. »

p. 509 : « Toutesfois comme Dieu voulut, quelques uns, du nombre desquels je fus, s'estant resolus de prolonger la vie autant qu'ils pourroyent, prindrent tel courage qu'avec deux pompes, ils soustindrent le navire jusques à midi : […] ».

p. 511 : « dans ce vieil et meschant vaisseau, auquel, comme en un sepulchre, nous attendions plus tost mourir que de vivre. »

3) La place de Dieu dans le *Journal de voyage* de Montaigne

p. 97 : « BADEN, […]. C'est une ville catholique sous la protection des huit cantons de Suisse, […] »

p. 96 : « Lendemain, qui était dimanche, nous y ouïmes la messe, et y remarquai cela, que les femmes tiennent tout le côté gauche de l'église et les hommes le droit, sans se mêler. »

p. 111 : « Nous passâmes une ville nommée Sonchem, qui est impériale et catholique, sur la rive du Lac de Constance. »

p. 115 : « WANGEN, […]. C'est une petite ville impériale qui n'a jamais voulu recevoir compagnie d'autre religion que catholique, […] »

p. 115-116 : « ISNY, […]. Il trouva que tout le peuple était luthérien. »

p. 120 : « PFRONTEN, […], petit village catholique, […] ».

p. 118 : « KEMPTEM, […]. Le même jeudi matin, M. de Montaigne alla à l'église des luthériens, pareille, aux autres de leur secte et huguenotes, sauf qu'à l'endroit de l'autel, qui est à la tête de la nef, il y a quelques bancs de bois qui ont des accoudoirs au-dessous, afin que ceux qui reçoivent leur cène, se puissent mettre à genoux, comme ils font. »

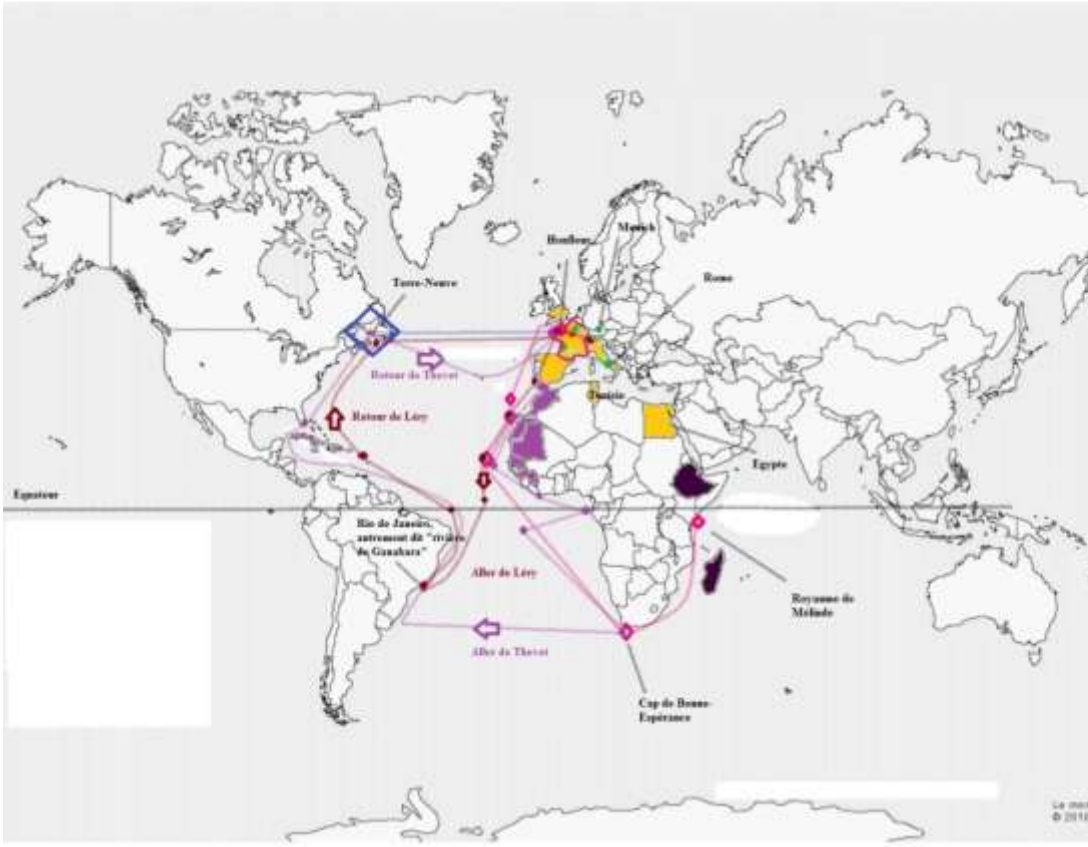
Les cartes :

I. Carte n°1

Légende autour du raisonnement sur l'espace :

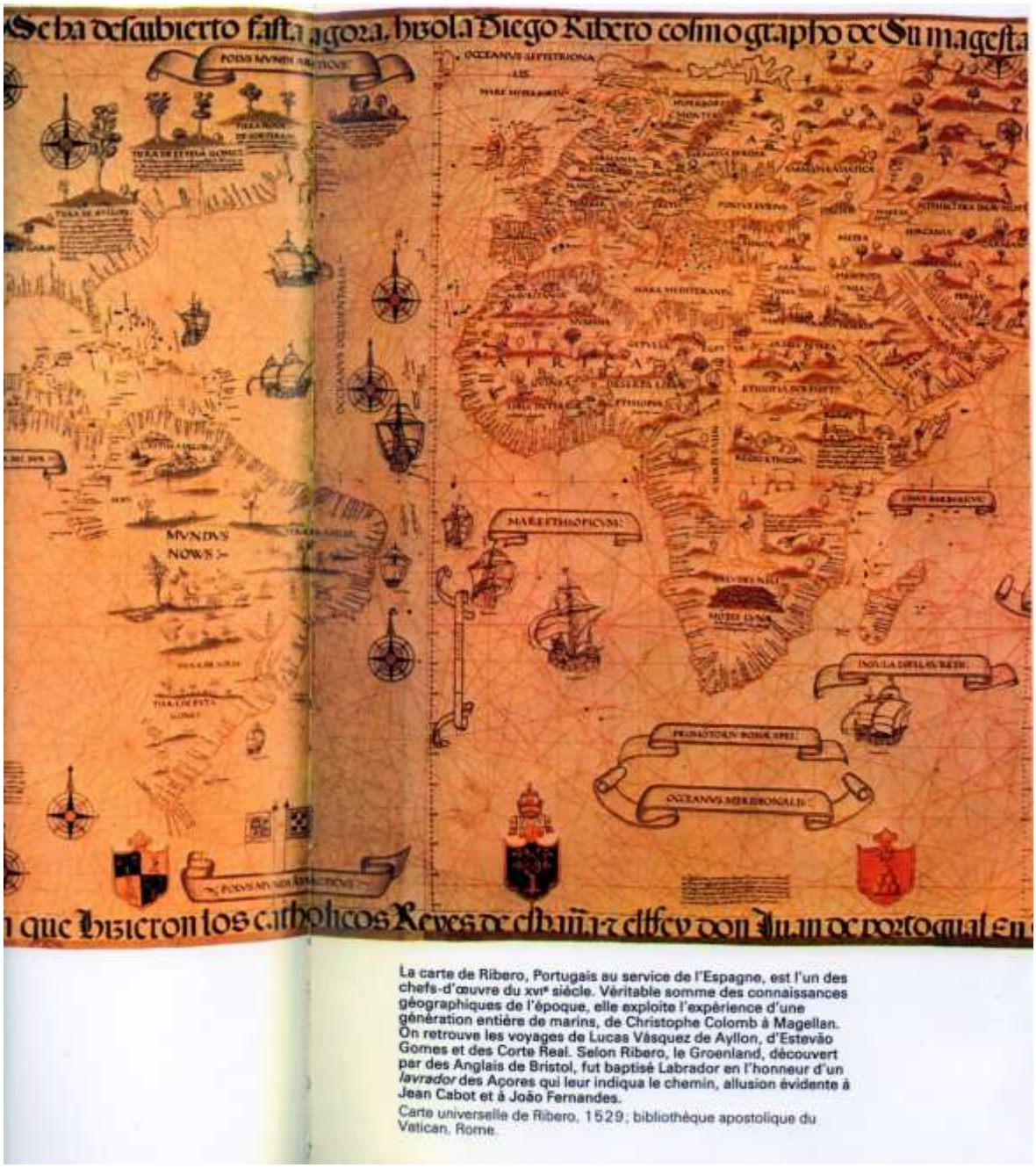
- Paris

➔André Thevet / **Ses extrapolations**
➔Jean de Léry
➔Michel de Montaigne
➔Jacques Cartier
➔Les personnages de nouvelle
➔Les héros Rabelaisiens



Carte Vierge : http://www.cartograf.fr/monde/carte-monde-vierge-2.gif

II. Carte n°2[543]

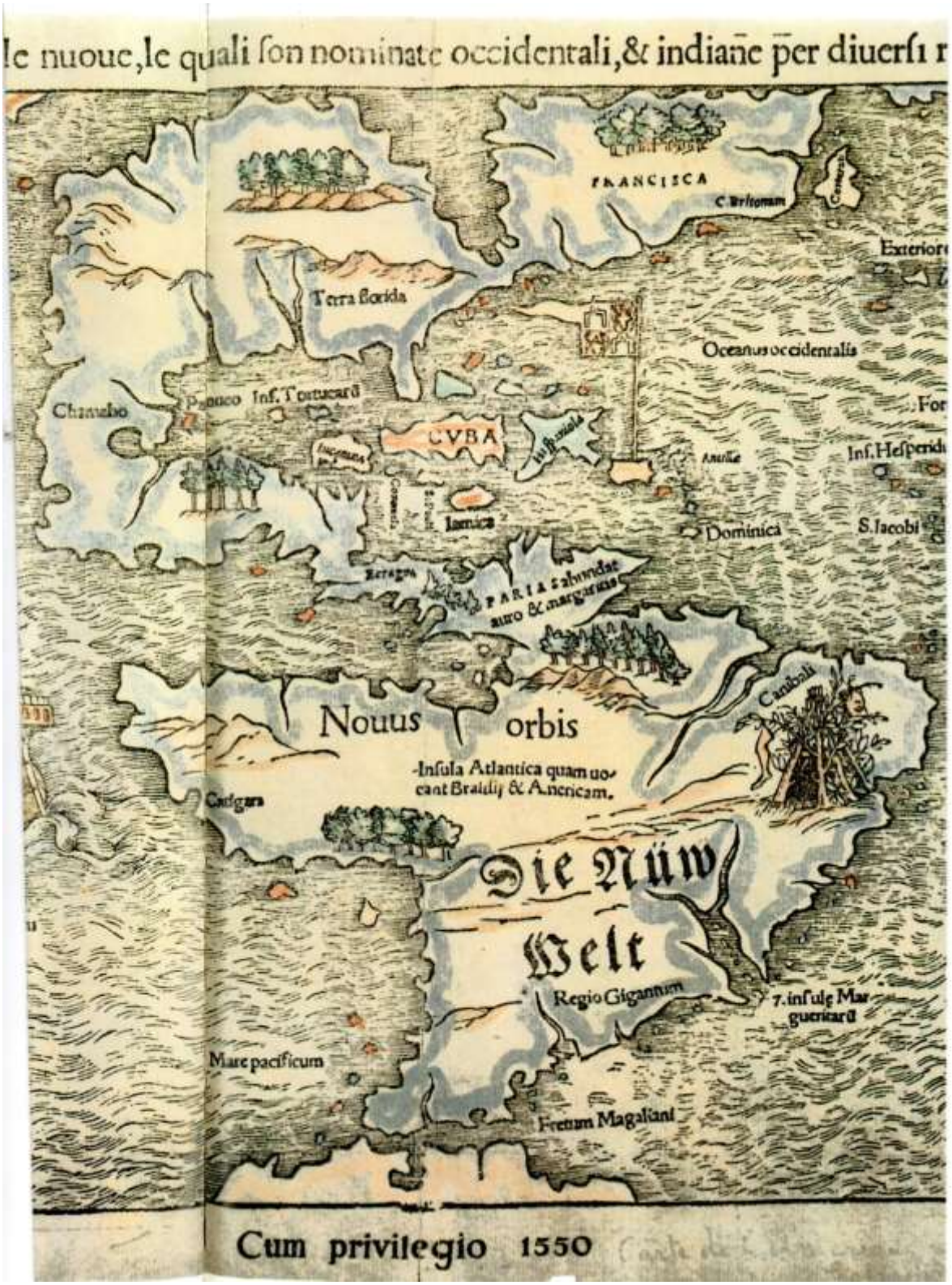


La carte de Ribero, Portugais au service de l'Espagne, est l'un des chefs-d'œuvre du XVIe siècle. Véritable somme des connaissances géographiques de l'époque, elle exploite l'expérience d'une génération entière de marins, de Christophe Colomb à Magellan. On retrouve les voyages de Lucas Vásquez de Ayllon, d'Estevão Gomes et des Corte Real. Selon Ribero, le Groenland, découvert par des Anglais de Bristol, fut baptisé Labrador en l'honneur d'un *lavrador* des Açores qui leur indiqua le chemin, allusion évidente à Jean Cabot et à João Fernandes.

Carte universelle de Ribero, 1529; bibliothèque apostolique du Vatican, Rome.

[543] Fernand Braudel, *Le Monde de Jacques Cartier. L'aventure au XVIe siècle, op. cit*, p. 146-147

III. Carte n°3[544]



[544] *Ibid*, p. 134-135.

IV. Carte n°4[545]



La carte signée en 1541 par Nicolas Desliens est à la fois la plus ancienne de l'école dieppoise et la première à présenter en détail les résultats des voyages de Cartier de 1534 et 1535-1536, et à donner une abondante nomenclature pour le pays du Saint-Laurent. Elle laisse également espérer l'existence d'un passage au nord du continent américain.

Carte de Nicolas Desliens, 1541, fac-similé; Bibliothèque nationale, Paris

[545] *Ibid*, p. 160.